

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper Mérimée. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

Oiseau de passage	*par Robert A. Heinlein*	3
Le contingent de secours	*par C. S. Lewis*	28
Le rival	*par Joan Vatsek*	38
Un jour comme les autres	*par Marcel Battin*	52
Les présages	*par Shirley Jackson*	54
Plante a tout faire	*par Rog Phillips*	68
L'amoureux du soleil	*par Jean-Claude Passegand*	82
Béni soit l'atome	*par René Barjavel*	87
Les voix de l'esprit	*par Robert M. Coates*	99
La fin d'un monde	*par Jean-Jacques Olivier*	112
Les arriérés	*par Poul Anderson*	115

ARTICLES ET CHRONIQUES

Le monde de demain a l'exposition de Bruxelles *par Jacques Sternberg*

Ici, on désintègre ! *par J. Bergier, A. Dorémieux, I. B. Maslowski et G. Klein*

Présentation de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux.

Dessin de couverture de Lucien Lepiez.

6e Année — N° 58 Septembre 1958

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
Secrétaire de rédaction : Alain DOREMIEUX.
La rédaction ne reçoit les auteurs que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France, 140 *frs ; Belgique,* 20 *frs ; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs.* (*Recom.,* 1.030 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.,* 2.020 *frs.*)

Oiseau de passage

(*The menace from Earth*)

par ROBERT A. HEINLEIN

La Lune, notre vieille Lune, apparaît bien démodée aux yeux des auteurs de S. F., qui préfèrent envoyer leurs personnages se promener du côté de Sirius, d'Aldébaran ou d'Altaïr. Robert Heinlein se devait pourtant d'y situer ce récit, qui roule sur un sport futur rendu possible seulement par la pesanteur lunaire. Ce sport, l'auteur nous le décrit de façon tellement détaillée qu'on en aurait envie de le pratiquer (et que dire alors des fervents du vol à voile !). Quant à l'histoire elle-même, elle a tout le charme que peut engendrer la plume de Heinlein... et vous vous souvenez certainement de « Transfuge d'outre-ciel ».



JE m'appelle Holly Jones et j'ai quinze ans. Je suis très intelligente, mais cela ne se remarque pas parce que j'ai l'air d'un ange à l'état d'ébauche. Insignifiante.

Je suis née ici même, à Luna City, ce qui semble surprendre ceux de la Terre. En réalité, je suis de la troisième génération ; mes grands-parents faisaient partie des pionniers qui fondèrent la Colonie N° 1, où se trouve maintenant le Monument Commémoratif. J'habite chez mes parents, au Groupe Artemis, le nouveau bloc d'immeubles coopératifs dans Pression Cinq, à deux cent quarante mètres au-dessous de la surface du sol, près de l'Hôtel de Ville. Mais je ne suis pas souvent à la maison ; je suis trop occupée.

Le matin, j'assiste aux cours du Collège Supérieur Technique. L'après-midi, j'étudie ou je vais voler avec Jeff Hardesty — c'est mon co-équipier — ou bien, chaque fois qu'un astronef de tourisme vient d'arriver, je guide les rampants. Aujourd'hui, le *Gripsholm* a débarqué ses passagers à midi, aussi me suis-je rendue directement de l'école à l'American Express.

Le premier troupeau de touristes sortait par petits paquets des locaux du Service de Santé, mais je ne me précipitai pas pour prendre mon tour, car Mr. Dorcas, le directeur, sait bien que je suis la meilleure. Je ne sers de guide qu'à titre temporaire (je suis en réalité dessinatrice d'astronefs), mais quand on fait un travail, on doit s'appliquer à bien le faire.

Mr. Dorcas m'aperçut.

— « Holly ! » cria-t-il. « Par ici, s'il vous plaît. Miss Brentwood, voici Holly Jones qui va vous guider. »

— « Holly, » répéta la jeune fille à qui il s'était adressé. « Ce nom me plaît. Etes-vous vraiment guide, ma petite ? »

Je supporte les rampants avec patience — un certain nombre de mes camarades les plus sympathiques sont de naissance terrestre. Comme le dit papa, être né sur la Lune relève de la chance et non de l'entendement, et c'est le fait de la plupart des habitants de la Terre de rester collés à leur planète. Après tout, Jésus-Christ, Bouddha et Einstein étaient tous des rampants.

Mais ce qu'ils peuvent poser des questions irritantes par moments ! Si les étudiants ne leur servaient pas de guides, qui trouverait-on à engager pour ce travail ?

— « Ma licence l'indique, en tout cas, » dis-je d'un ton vif, et je la toisai de la même façon qu'elle avait de me toiser.

Son visage avait quelque chose de familier et je pensai que j'avais pu voir sa photographie à la rubrique mondaine des magazines terriens — une de ces riches filles à papa comme on en voit trop ici. Elle avait tant de charme que c'en était presque écœurant... peau soyeuse, cheveux souples et ondulés, décolorés en blond platine, mensurations approximatives : 90-60-90, et assez de ce qu'il fallait ici et là pour me donner l'impression d'être moi-même sèche comme un coup de trique. Ajoutez à cela une voix grave et caressante et tout le nécessaire pour que les femmes moins bien partagées pensent à des pactes avec le diable. Mais je ne me sentais pas intimidée ; c'était une rampante et les rampants ne comptent pas.

— « Tous les guides de la ville sont des filles, » expliqua Mr. Dorcas. « Holly est très compétente. »

— « Oh ! je n'en doute pas, » répondit-elle rapidement, sur quoi elle se mit à passer par la série de réactions caractéristiques du touriste moyen : surprise devant le fait qu'il fallait un guide simplement pour trouver son hôtel, étonnement devant l'absence de taxis, puis de porteurs, haussement de sourcils à l'idée de deux jeunes filles se promenant seules à travers « une ville souterraine ».

Mr. Dorcas fit preuve de patience et dit finalement :

— « Miss Brentwood, Luna City est la seule métropole du Système Solaire où une femme soit réellement en sûreté — pas de ruelles sombres, pas de quartiers déserts, pas d'éléments criminels dans notre société. »

Je n'écoutais pas ; je tendis simplement ma carte de présence à Mr. Dorcas pour qu'il la timbre et je pris les bagages de Miss Brentwood. Normalement, les guides ne portent pas les bagages. D'ailleurs, la plupart des touristes sont enchantés de constater que les douze kilos qu'ils sont autorisés à transporter n'en pèsent plus guère que deux. Mais je ne voulais pas qu'elle reste là indéfiniment.

Nous étions dans le tunnel, dehors, et j'avais déjà un pied sur le trottoir roulant quand ma cliente s'arrêta et dit :

— « J'ai oublié ! Je voudrais un plan de la ville. »

— « On n'en vend pas. »

— « Vraiment ? »

— « Il n'en existe qu'un. C'est pourquoi vous avez besoin d'un guide. »

— « Mais pourquoi n'en fournit-on pas ? Est-ce que cela ferait du chômage pour les guides ? »

Vous voyez comme ils sont ?

— « Vous pensez que les guides se créent artificiellement du travail ? Miss Brentwood, sachez que la main d'œuvre ici est si rare qu'on emploierait des singes si l'on pouvait. »

— « Alors pourquoi ne pas imprimer des plans ? »

— « Parce que Luna City n'est pas plate comme... » (Je faillis dire : « ... comme les villes des rampants, » mais je me retins à temps.) « ... comme les villes des terrestres, » poursuivis-je. « Tout ce que vous avez vu de là-haut avant d'arriver, c'est seulement le dôme de protection contre les météores. En dessous, la ville s'étend et s'enfonce dans le sol à une profondeur de plusieurs kilomètres en une douzaine de zones de pression. »

— « Oui, je sais, mais pourquoi pas un plan pour chaque niveau ? »

Les rampants disent toujours : « Oui, je sais, mais... »

— « Je peux vous montrer l'unique plan de la ville. C'est un cylindre en stéréo de six mètres de haut et malgré cela vous ne pouvez y voir clairement que les choses les plus volumineuses, comme le Palais du Roi de la Montagne, les fermes de culture hydroponiques et la Grotte des Chauves-Souris. »

— « La Grotte des Chauves-Souris, » répéta-t-elle. « C'est là qu'on vole, n'est-ce pas ? »

— « Oui c'est là que nous volons. »

— « Oh ! je voudrais voir ça ! »

— « D'accord. La Grotte d'abord, ou le plan de la ville ? »

Elle décida d'aller d'abord à son hôtel. Le chemin normal pour se rendre au Zurich est d'emprunter le trottoir roulant qui tourne à l'ouest par Gray's Tunnel puis passe devant l'Ambassade martienne, de descendre au Temple des Mormons et de traverser une vanne à pression jusqu'à Diana Boulevard. Mais je connais tous les raccourcis ; nous quittâmes le trottoir roulant aux Magasins Supérieurs Macy-Gimbel pour descendre par leur va-et-vient privé. Je pensais que cela lui plairait.

Mais quand, une poignée passant à sa portée, je lui dis de la saisir, elle regarda dans le puits vertical et se recula vivement.

— « Vous plaisantez, » dit-elle.

J'étais sur le point de rebrousser chemin pour lui faire prendre l'itinéraire normal quand une de nos voisines arriva en descendant par le va-et-vient.

— « Hello ! Mrs. Greenberg, » dis-je.

— « Oh ! bonjour, Holly. Comment ça va chez toi ? » répondit-elle. Susie Greenberg est plus que grassouillette. Or elle se tenait pendue par une main et elle avait son jeune frère David sur son autre bras, ce qui ne l'empêchait pas de tenir de cette main-là la dernière édition du *Luna-Journal* et de lire tout en descendant. Miss Brentwood l'observa, se mordit la lèvre et me demanda :

— « Comment dois-je faire ? »

— « Oh ! Servez-vous de vos deux mains, je vais me charger des bagages, » lui dis-je. Je réunis les poignées des valises avec mon mouchoir et descendis la première.

Elle tremblait quand nous arrivâmes en bas.

— « Grands dieux ! Holly, comment pouvez-vous supporter la vie ici ? N'avez-vous pas la nostalgie de la Terre ? »

Question numéro 6 du touriste moyen...

— « J'y suis allée, sur la Terre, » lui dis-je, et je laissai tomber le sujet.

Il y a deux ans, maman m'avait envoyée chez ma tante à Omaha et j'y avais été malheureuse en diable — j'y avais eu chaud, j'y avais eu froid, je m'y étais sentie sale, j'y avais été tourmentée par des bestioles. Je pesais une tonne et j'avais mal partout, et ma tante n'arrêtait pas de me faire la guerre pour que je sorte prendre de l'exercice alors que j'aurais voulu simplement aller me cacher sous un tonneau et broyer du noir en toute tranquillité. Et j'avais attrapé le rhume des foins. Vous n'avez probablement jamais entendu parler du rhume des foins — on n'en meurt pas, mais on souhaiterait en mourir pour être débarrassé.

Je devais entrer dans une pension pour filles, mais je téléphonai à papa et lui dis que j'étais trop malheureuse et il me fit rentrer. Les rampants ne parviennent pas à comprendre que c'est *eux* qui vivent dans la sauvagerie. Mais les rampants sont les rampants et les lunaires sont les lunaires et les deux ne s'entendront jamais.

Comme tous les meilleurs hôtels, le Zurich est dans Pression Un, du côté ouest, de sorte qu'il a vue sur la Terre. J'aidai Miss Brentwood à se faire inscrire par le robot réceptionniste et lui trouvai sa chambre ; celle-ci avait son propre hublot. Elle y alla aussitôt et se mit à contempler la Terre en poussant des *Oh !* et des *Ah !*

Regardant dans la même direction, je vis qu'il était treize heures et quelques minutes : le soleil couchant attaquait juste l'extrémité inférieure de l'Inde. J'avais encore le temps de trouver un autre client à piloter.

— « Puis-je disposer, Miss Brentwood ? »

Au lieu de me répondre, elle me dit, d'une voix tout émue :

— « Holly, n'est-ce pas le plus beau spectacle que vous ayez jamais vu ? »

— « C'est joli, » reconnus-je.

La vue de ce côté à vrai dire est monotone, si ce n'est qu'il y a la Terre qui circule là-haut dans le ciel — mais la Terre est ce que les touristes regardent toujours, bien qu'ils viennent juste de la quitter. Cependant, j'admets que la Terre est jolie. Les changements de temps sont intéressants à observer quand on n'a pas à les subir. Avez-vous déjà enduré un été à Omaha ?

— « C'est magnifique, » murmura-t-elle.

— « Certainement, » acquiesçai-je. « Voulez-vous aller à un endroit quelconque ou voulez-vous signer ma carte ? »

— « Comment ? Excusez-moi, je rêvassais. Non, pas maintenant... Oh ! et puis si ! Holly, je veux aller là, *dehors !* Il le faut ! A-t-on encore le temps ? Combien de temps fera-t-il encore jour ? »

— « Hein ? Il reste deux jours avant le coucher du soleil. »

Elle parut surprise.

— « Deux jours ! Comme c'est drôle. Holly, pouvez-vous nous procurer des vêtements spatiaux ? Il faut que j'aille dehors. »

Je ne bronchai pas. Je suis habituée aux réflexions des touristes. Je pense qu'ils confondent combinaison pressurisée et vêtement spatial. Je répondis simplement :

— « Notre licence de guide, à nous autres filles, n'est pas valable pour l'extérieur. Mais je peux téléphoner à un ami. »

Jeff Hardesty, comme je l'ai déjà dit, est mon co-équipier dessinateur d'astronefs et c'est pourquoi je lui envoie des clients. A dix-huit ans, Jeff est déjà à l'Institut Goddard, mais je travaille ferme pour le rattraper afin que nous puissions ouvrir des bureaux à l'enseigne de « *Jones & Hardesty, Ingénieurs en Astronefs.* » Je suis très forte en mathématiques, ce qui compte avant tout dans l'industrie des engins spatiaux, aussi je compte bien avoir mes diplômes de bonne heure. En attendant, nous faisons des plans de ces engins.

Je ne donnai pas tous ces détails à Miss Brentwood, car les touristes ne croient pas qu'une fille de mon âge puisse être dessinatrice d'astronefs.

Jeff a organisé ses études de manière à pouvoir guider les touristes le mardi et le jeudi ; il se tient à la Vanne Ouest de la ville et travaille entre les clients. Je l'obtins au visophone du chef de vanne. Jeff fit un large sourire et s'écria :

— « Hello ! comment ça va, beauté ? »

— « Hello ! Tarzan. Tu peux te charger d'une cliente ? »

— « C'est que je devais guider une famille, mais elle est en retard. »

— « Annule ton engagement. Miss Brentwood... avancez dans le champ de l'appareil, s'il vous plaît. Je vous présente Mr. Hardesty. »

Les yeux de Jeff s'agrandirent en la voyant et j'en ressentis une impression désagréable. Mais il ne me vint pas à l'idée que Jeff pût être attiré par une *rampante*... bien qu'on doive admettre que les hommes sont les esclaves des réactions chimiques de leur organisme dans ces affaires-là. Je savais qu'elle était exceptionnellement plaisante à voir, mais il était inimaginable que Jeff pût être captivé par une rampante, si bien bâtie fût-elle. Les rampants et nous, nous ne parlons pas le même langage !

Je ne suis pas amoureuse de Jeff ; nous sommes de bons camarades de travail et c'est tout. Mais tout ce qui intéresse la raison sociale *Jones & Hardesty* m'intéresse aussi.

Quand nous le rejoignîmes à la Vanne Ouest, ma cliente lui fit un tel effet qu'il en eût tiré une langue comme un chien en présence d'une chienne en chaleur. J'eus honte de lui et, pour la première fois, j'éprouvai de l'appréhension. Pourquoi les hommes sont-ils si puérils ?

Miss Brentwood ne parut pas remarquer son émoi. Jeff est taillé en athlète ; accoutré pour aller à l'extérieur, il a l'air d'un Géant des Frimas sorti de *L'Or du Rhin ;* elle le regarda en souriant et le remercia d'avoir bien voulu modifier ses plans. Il prit un air encore plus bête et lui dit que tout le plaisir était pour lui.

Je garde ma combinaison pressurisée quand je vais à la Vanne Ouest,

de manière que lorsque j'aiguille un client sur Jeff, celui-ci puisse m'inviter ensuite à participer à la promenade. Cette fois-ci, ce fut à peine s'il m'adressa la parole quand il eut aperçu cette menace blond platine. J'aidai néanmoins ma cliente à se choisir une combinaison et l'emmenai aux lavabos pour la lui passer. Ces costumes en location ont besoin d'être soigneusement mis en place, sinon ils vous pincent aux endroits sensibles dès que vous sortez dans le vide... sans compter ces petites particularités qu'ils ont et qu'il appartient à une femme d'expliquer à une autre femme.

Quand je ressortis avec elle, sans porter ma combinaison, Jeff ne me demanda même pas pourquoi je ne m'étais pas harnachée. Il la prit par le bras et l'entraîna vers la vanne. Je dus intervenir pour faire signer ma carte d'emploi par ma cliente.

*
* *

Les jours qui suivirent furent les plus longs de ma vie. Je ne vis Jeff qu'une seule fois... sur le rapis roulant de Diana Boulevard. Nous nous croisâmes. *Elle* était avec lui.

Bien que ne l'ayant vu que cette fois-là, je savais ce qui se passait. Il manquait les classes, et trois nuits de suite il l'emmena à la Salle du Panorama Terrestre de Duncan Hines. Je n'avais rien à y voir après tout. J'espérais seulement qu'elle avait moins de mal que moi à lui apprendre à danser. Jeff était un citoyen libre ; s'il lui plaisait de se rendre ridicule en négligeant ses études et en perdant le sommeil à cause d'une rampante plantureuse, cela le regardait.

Mais il n'aurait pas dû négliger les affaires de notre société.

Jones & Hardesty avaient du pain sur la planche, car nous travaillions aux plans du vaisseau interstellaire *Prométhée*. Il y avait un an que nous nous éreintions sur ce projet, n'allant voler que deux fois par semaine pour y consacrer davantage de temps — et, croyez-moi, c'était un sacrifice.

Il est évident que de nos jours on ne peut pas construire de vaisseaux interstellaires sur la Lune, faute de disposer de l'énergie appropriée. Mais papa pense que nous sommes à la veille d'une réussite technique qui permettra de construire des installations d'énergie fonctionnant par conversion de masse, d'où la possibilité de réaliser des navires interstellaires. Papa est bien placé pour le savoir ; il est Ingénieur en Chef pour les Routes de l'Espace et fait des conférences à l'Institut Goddard. C'est pourquoi Jeff et moi dressons les plans d'un navire interstellaire autonome en considérant cette prévision comme prête à se vérifier : quartiers pour l'équipage, salles de machines auxiliaires, clinique, labos, tout.

Papa pense que ce n'est qu'une question de pratique, mais maman est plus perspicace ; maman est chimiste mathématicienne aux Produits Synthétiques et elle est presque aussi fine que moi. Elle a compris que *Jones & Hardesty* comptent bien être prêts avec un projet achevé alors que les autres dessinateurs barboteront encore.

C'est pourquoi j'étais furieuse de voir Jeff perdre son temps avec cette créature. Nous avions exploité toutes les chances possibles. Jeff arrivait après le dîner, nous finissions nos devoirs, puis nous nous attelions au

travail sérieux, le *Prométhée*... vérifiant mutuellement nos calculs, débattant âprement chaque détail et trouvant cela merveilleux. Mais le jour même de sa rencontre avec Ariel Brentwood, il ne parut pas. J'avais fini mes leçons et me demandais si je devais commencer ou l'attendre — nous apportions un changement radical dans le dispositif de protection antiradiations de l'installation d'énergie — lorsque sa mère m'appela au visiphone.

— « Ma chère enfant, Jeff m'a demandé de vous prévenir qu'il dîne avec une cliente et qu'il ne pourra aller chez vous. »

Mrs. Hardesty m'observait à l'appareil, aussi je pris un air perplexe et répondis :

— « Jeff croyait que je l'attendais ? Il a confondu ses rendez-vous. »

Je ne pense pas qu'elle me crut ; elle acquiesça trop vite.

Pendant toute cette semaine, j'acquis peu à peu la conviction que, hélas ! *Jones & Hardesty* étaient en liquidation. Jeff ne me faisait pas faux bond — comment le pourrait-on quand on n'a pas donné de rendez-vous ? — mais il ne passait plus me chercher pour aller voler le jeudi après-midi comme nous faisions toujours, à moins que nous n'ayons l'un ou l'autre à guider les touristes. Je savais où il était ; il l'emmenait patiner sur la glace dans la Grotte de Fingal.

Je restais maintenant chez moi, à travailler sur les calculs du *Prométhée*. Mais je faisais des erreurs et par deux fois je dus chercher dans ma table de logarithmes au lieu de trouver les valeurs de mémoire... J'avais tellement l'habitude de discuter de tout avec Jeff que mon cerveau ne fonctionnait plus.

A un moment donné, je regardai l'en-tête de la feuille que je révisais. Elle portait « *Jones & Hardesty* » comme tout le reste. Je commençai à discuter avec moi-même : « Holly Jones, cesse de bluffer ; c'est peut-être la fin. Tu savais qu'un jour ou l'autre Jeff tomberait amoureux de quelqu'un. »

« Naturellement... mais pas d'une *rampante*. »

« Mais c'est pourtant ce qui est arrivé. Quel fichu ingénieur tu fais si tu n'es pas capable de regarder les choses en face. Elle est belle et riche... elle lui fera obtenir une situation par son père sur la Terre. Tu m'entends ? *Sur la Terre !* Alors cherche un autre associé... ou établis-toi à ton propre compte. »

J'effaçai « *Jones & Hardesty* » pour inscrire « *Jones & Company* » et je regardai longuement cette nouvelle appellation. Puis je l'effaçai aussi, mais je fis une tache ; j'avais laissé tomber une larme dessus. Comme c'était ridicule !

*
* *

Le mardi suivant, papa et maman rentrèrent pour déjeuner, ce qui était inhabituel, car papa prend d'habitude son déjeuner à l'astroport. Je dois dire que papa ne serait capable de remarquer votre présence que si vous étiez un astronef, mais ce jour-là il s'avisa que je n'avais commandé au cadran qu'une salade et que je ne l'avais pas finie.

— « Il te manque au moins huit cents calories, » dit-il, regardant mon assiette. « Tu ne peux pas faire de rendement sans combustible. Est-ce que tu ne te sentirais pas bien ? »

— « Si, très bien, merci, » répondis-je avec dignité.

— « Hum... maintenant que j'y repense, voilà plusieurs jours que tu as l'air d'avoir le cafard. Tu as peut-être besoin d'un examen médical complet, » poursuivit-il en regardant maman.

— « Je n'ai pas besoin d'examen médical ! »

Je n'avais pas le cafard. Une femme n'a-t-elle donc pas le droit de rester silencieuse ?

Mais je déteste que les médecins me tripotent, aussi ajoutai-je :

« Si je me contente d'un repas léger, c'est parce que je vais voler cet après-midi. Mais si tu insistes, je vais commander un ragoût et des pommes de terre et j'irai dormir au lieu d'aller voler. »

— « Allons, allons mon petit oiseau, » me répondit-il avec douceur. « Je ne voulais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Tu prendras un casse-croûte quand tu auras fini ... et dis bien des choses de ma part à Jeff. »

Je répondis simplement : « C'est entendu, » m'excusai et quittai la table. Cela m'humiliait qu'il me considère comme incapable de voler sans Mr. Jefferson Hardesty, mais je ne voulais pas en discuter.

Papa me cria :

— « Ne sois pas en retard pour le dîner. »

— « Voyons, Jacob... » intervint maman, puis, s'adressant à moi : « Vole jusqu'à ce que tu sois fatiguée, ma chérie ; tu n'as pas pris beaucoup d'exercice. Je garderai ton dîner au réchauffoir. Rien de particulier qui te plairait à manger ? »

— « Non, ce que tu commanderas pour toi me conviendra. »

Contrairement à mon habitude, la nourriture ne m'intéressait pas. En prenant le chemin de la Grotte aux Chauve-souris, je me demandai si j'avais attrapé quelque maladie. Mais mes joues n'étaient pas chaudes et j'avais beau ne pas avoir faim, je ne me sentais pas l'estomac dérangé.

Une horrible pensée me vint alors. Etait-il possible que je fusse jalouse ? *Moi ?*

La chose était inimaginable. Je ne suis pas romanesque. Je suis une femme entièrement accaparée par sa carrière. Jeff était mon associé et mon camarade et sous ma direction il aurait pu devenir un grand réalisateur d'astronefs, mais nos relations étaient sans équivoque... respect réciproque pour nos capacités intellectuelles sans jamais nous laisser aller à flirter ou échanger des regards langoureux. Une femme qui exerce une carrière technique ne peut se permettre de tels enfantillages... il suffit de songer à tout le temps professionnel que ma mère a perdu pour m'avoir !

Non, je ne pouvais pas être jalouse. Je me faisais simplement un souci terrible parce que mon associé s'était entiché d'une rampante. Jeff n'a pas grande expérience des femmes et, de plus, il n'est jamais allé sur la Terre et se fait des illusions sur cette planète. Si cette créature parvenait à l'y attirer, c'en était fait de *Jones & Hardesty*.

Et j'avais le sentiment que « *Jones & Company* » n'en prendrait pas la place ; le *Prométhée* pourrait n'être jamais construit.

J'étais à la Grotte des Chauves-Souris quand j'en vins à cette pénible conclusion. Je n'avais pas beaucoup envie de voler, mais j'allai quand même au vestiaire et y pris mes ailes.

Presque tout ce qui a été écrit sur la Grotte des Chauves-Souris donne une fausse idée de la chose. C'est le réservoir à air de la ville, comme en ont toutes les colonies établies ici — l'endroit où les pompes d'aspiration, enfouies à une grande profondeur, emmagasinent l'air jusqu'à ce qu'on en ait besoin. Nous avons la chance que notre réservoir soit assez grand pour pouvoir y voler. Mais il n'a pas été nécessaire de le construire ; ce n'est qu'une énorme bulle volcanique de trois kilomètres de long et, si elle avait éclaté, voilà je ne sais combien de siècles, il n'y aurait à la place qu'un cratère.

Il arrive que les touristes nous plaignent, nous, lunaires, parce que nous n'avons jamais l'occasion de nous baigner. Eh bien, moi j'ai essayé à Omaha et j'ai eu le nez plein d'eau et j'ai cru en devenir folle de peur. L'eau est faite pour boire et non pour jouer dedans. Voler, c'est autre chose. J'ai entendu des rampants dire que pour leur part, ils avaient « volé » plusieurs fois. Mais je n'appelle pas cela *voler*. J'en ai fait l'expérience entre White Sands et Omaha. Je me suis sentie très malheureuse et j'ai eu mal au cœur. Ces appareils qu'ils appellent « avions » ne sont pas sûrs.

Je laissai mes chaussures et ma jupe au vestiaire et enfilai à mes pieds mes surfaces d'empennage, puis je me glissai dans mes ailes et demandai à quelqu'un de me nouer les bretelles. Mes ailes ne sont pas des ailes Condor de confection ; ce sont des Mouettes à démultiplication faites sur mesure, compte tenu de la répartition de mon poids et de mes mensurations. J'ai coûté à papa des tas d'argent en ailes, celles-ci ayant dû être remplacées souvent à mesure que je grandissais, mais cette dernière paire, je l'ai achetée avec ce que j'ai gagné comme guide.

Elles sont splendides ! — tiges en alliage de titane aussi légères et solides que des os d'oiseaux, pignon de poignet et articulations d'épaules à tension compensée, jeu naturel dans les fentes d'alules et battement automatique pour le vol cabré. La carcasse de l'aile est enrobée dans des toiles emplumées en styrène avec empennage individuel des plumes scapulaires et primaires. Elles volent presque d'elles-mêmes.

Je repliai mes ailes et entrai dans le sas. Tandis qu'il tournait, j'ouvris mon aile gauche et pressai du pouce sur la commande d'ailes de derrière — j'avais remarqué une tendance à glisser de côté la dernière fois que je m'étais élancée dans le vide. Mais les alules s'ouvrirent convenablement et j'en déduisis que j'avais dû me servir exagérément de ce contrôle, ce qui est facile avec les Mouettes à démultiplication, extrêmement manœuvrables. La lampe verte s'alluma à la porte ; je repliai mon aile et sortis rapidement tout en jetant un coup d'œil au baromètre. Dix-sept livres — deux de plus qu'au niveau de la mer sur la Terre et près de deux fois ce qui est fourni en ville ; même une autruche pourrait voler dans cet air. Je redressai fière-

ment la tête, pleine de pitié pour les rampants, tenus au sol par six fois leur poids et qui jamais, *jamais* ne pourraient voler.

Moi non plus, sur la Terre, je ne l'aurais pas pu. Ma charge d'ailes est inférieure à cinq kilos par mètre carré, car je pèse moins de dix kilos, ailes comprises. Mais sur Terre, cela ferait plus de cinquante kilos et je pourrais bien battre des ailes jusqu'à la fin des temps sans jamais décoller du sol.

Je me sentais si bien que j'en oubliais Jeff et sa faiblesse de caractère. J'étendis mes ailes, courus quelques pas, m'inclinai pour prendre appui sur l'air, levai les pieds et m'envolai.

Je godillai doucement et me laissai glisser vers l'orifice d'entrée d'air, au milieu de la grotte ; nous l'appelons l'Escalier Roulant, parce qu'on peut se laisser porter par le courant d'air ascensionnel jusqu'au plafond, à huit cents mètres au-dessus, sans avoir à bouger une aile. Quand je sentis le courant d'air, je me penchai sur la droite, interceptai avec mes primaires droites, rectifiai l'inclinaison et partis en tournoyant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, portée par l'air en direction du plafond.

A soixante mètres d'altitude, je regardai autour de moi. La grotte était presque vide ; pas plus de deux cents personnes en l'air et la moitié de ce nombre perchées ou sur le sol ; suffisamment de place pour faire des acrobaties. Aussi, dès que j'eus atteint une hauteur de cent cinquante mètres, je me dégageai du courant d'air vertical et me mis à voler réellement.

Je montai jusqu'au toit en battant puissamment des ailes, augmentant mon angle d'attaque et ouvrant mes fentes d'alules pour me maintenir sans à-coups. Je montai ainsi à un angle qui aurait stoppé net la plupart des autres humains pratiquant ce sport. Je suis petite, mais toute en muscles et je vole depuis l'âge de six ans. Une fois là-haut, je me mis à planer tout en regardant autour de moi. A terre, près du mur sud, des touristes essayaient des ailes à planer, si l'on peut appeler cela des « ailes ». Le long du mur ouest, la galerie des visiteurs était pleine de touristes aux yeux écarquillés. Je me demandai si Jeff et sa Circé étaient là en bas et je décidai de descendre pour voir.

Je plongeai donc presque à la verticale en direction de la galerie que je longeai en un vol rapide. Je ne découvris pas Jeff ni sa rampante, mais je ne regardais pas où j'allais et je faillis entrer en collision avec une autre personne qui volait devant moi. Je l'aperçus juste à temps pour me cabrer et passer en dessous et je perdis quinze mètres d'altitude avant de pouvoir contrôler mon élan. Nous n'étions en danger ni l'un ni l'autre, car la galerie a une hauteur de soixante mètres, mais j'avais l'air stupide et c'était bien ma faute ; j'avais violé une règle de sécurité.

Il y a peu de règles à observer, mais elles sont nécessaires. La première est que les ailes orange ont priorité — ce sont celles des débutants. Cette personne n'avait pas d'ailes orange, mais j'allais la rattraper. Celui qui se trouve en dessous d'un autre, ou qui est rattrapé par un autre, ou qui est le plus près du mur, on encore qui tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre — dans cet ordre — a la priorité.

Je me sentais ridicule et me demandai qui m'avait vue, aussi je remontai

tout en haut, m'assurai que l'espace était libre sous moi, puis fondis comme un aigle vers la galerie, ailes repliées, surfaces d'empennage levées, me laissant choir comme une pierre.

Je terminai mon plongeon devant la galerie, abaissant et étendant mes surfaces d'empennage avec tant de vigueur que j'eus l'impression que les muscles de mes jambes se nouaient, et j'étreignis l'air avec mes deux ailes, fentes d'alules écartées. J'opérai un redressement et longeai la galerie horizontalement à toute vitesse. Je voyais les spectateurs ouvrir des yeux immenses et pensai avec satisfaction : « Là ! Ça va leur faire voir ! »

Mais du diable si à ce moment quelqu'un ne se précipita pas *sur moi !* Le déplacement d'air d'une personne freinant juste à temps pour ne pas me heurter faillit me faire perdre le contrôle. J'étreignis l'air et stoppai un glissement latéral, tout en tirant quelques jurons de mon répertoire et en regardant en tous sens pour voir qui avait failli me torpiller. Au dessin noir et or des ailes, je reconnus aussitôt Mary Muhlenburg, ma meilleure amie. Elle s'élança vers moi, pivotant sur l'extrémité d'une aile.

— « Salut, Holly ! Je t'ai fichu la frousse, hein ? »

— « Pas du tout ! Tu ferais mieux de faire attention, le maître de vol va te mettre à pied pour un mois. »

— « Rien à craindre ! Il est descendu pour boire le café. »

Je m'éloignai en volant, toujours contrariée, et commençai à m'élever. Mary m'appela, mais je fis semblant de ne pas l'entendre et pensai : « Mary, ma petite, je vais te tomber dessus et t'envoyer valser, tu m'en diras des nouvelles. »

C'était une idée stupide, car Mary vole tous les jours et elle a les épaules et les pectoraux d'une catcheuse. Le temps qu'elle me rattrapât, je m'étais un peu calmée et nous volâmes de concert tout en montant en direction du plafond.

— « On se perche ? » cria-t-elle.

— « D'accord. »

Mary sait vous distraire par son charmant bavardage et d'autre part je n'étais pas fâchée de me reposer un peu. Nous nous dirigeâmes vers notre perchoir habituel, une entretoise de plafond portant les projecteurs. On ne doit pas s'en servir comme perchoir, mais le maître de vol ne monte pour ainsi dire jamais par là.

Mary me précédait ; elle freina et stoppa net pour se poser avec une précision parfaite. Je dérapai légèrement, mais elle étendit une aile et me fit reprendre mon équilibre. Il n'est pas facile de se percher, surtout lorsqu'on est obligé d'approcher horizontalement. Il y a deux ans, un garçon qui venait de quitter la catégorie des débutants s'y essaya, mais il heurta un hauban avec son alule et ses primaires gauches, se mit à voltiger et dégringola de six cents mètres en tournoyant pour venir s'écraser au sol. Il aurait pu s'en tirer ; on peut regagner le sol avec une aile sérieusement endommagée en battant l'air de l'autre et sans s'opposer à une descente en vol plané plus rapide, puis en se cabrant brusquement au moment d'atterrir. Mais le pauvre gosse était trop inexpérimenté ; il se brisa le cou et périt comme Icare. Je ne me suis jamais servie de son perchoir depuis.

Nous repliâmes nos ailes et Mary s'approcha de moi.

— « Jeff te cherche, » dit-elle avec un sourire malicieux.

Mon cœur fit un bond, mais je répondis d'un ton froid :

— « Vraiment ? Je ne savais pas qu'il était là. »

— « Si. Là en bas, » ajouta-t-elle, désignant un endroit avec son aile gauche. « Tu le vois ? »

Jeff porte des ailes rayées rouge et argent, mais elle me montrait la rampe d'envol des touristes, distante de plus d'un kilomètre.

— « Non, » dis-je.

— « Il est là-bas pourtant. » Elle me lança un regard de biais. « Mais je n'irais pas le chercher si j'étais toi. »

— « Pourquoi pas ? Ou pourquoi irais-je, quant à cela ? »

Mary est parfois exaspérante.

— « Hein ? Parce que tu accours toujours quand il te siffle. Mais aujourd'hui encore il a cette sirène terrienne en remorque ; ça pourrait être gênant pour toi. »

— « Mary, de quoi parles-tu ? »

— « Allons, ne fais pas l'innoncente, Holly. Tu sais ce que je veux dire. »

— « Sûrement pas, » répondis-je, imperturbable et digne.

— « Bah ! Alors tu es la seule personne de Luna City à ne pas comprendre. Tout le monde sait que tu en pinces pour Jeff ; tout le monde sait qu'elle te l'a soufflé... et que tu étouffes littéralement de jalousie. »

Mary est ma plus chère amie, mais un de ces jours je l'écorcherai pour m'en faire une descente de lit.

— « Mary, c'est tout bonnement ridicule. Comment peux-tu imaginer une chose pareille ? »

— « Ecoute, ma chérie, tu n'as besoin de rien me cacher. Je suis de cœur avec toi. »

Elle me tapota les épaules avec ses secondaires.

Alors je la fis culbuter en arrière. Elle tomba d'une trentaine de mètres, se rétablit, décrivit un cercle et remonta. Elle revint se poser près de moi, toujours souriante. Cela m'avait donné le temps de réfléchir à ce que j'allais dire.

— « Mary, tu sauras d'abord que je n'en pince pour personne, pour Jeff Hardesty moins que pour n'importe qui. Nous sommes simplement bons amis, lui et moi. Alors, ça ne tient pas debout de parler de ma « jalousie ». En second lieu, miss Brentwood est une fille bien élevée et elle ne s'amuse pas à « souffler » les amis des autres, les miens moins que ceux de quiconque. Troisièmement, ce n'est qu'une touriste que Jeff guide... une cliente, rien de plus. »

— « Bien sûr, bien sûr, » approuva placidement Mary. « Je me trompais. Pourtant... »

Elle eut un haussement d'ailes et se tut.

— « Pourtant quoi ? Mary, cesse de tourner autour du pot. »

— « Hum... je me demande comment tu as su que je parlais d'Ariel Brentwood, puisque tout ça est sans importance. »

— « Mais tu l'as nommée. »

— « Pas du tout. »

— « Ça se peut, après tout, » reconnus-je. « Mais c'est tout à fait simple. Miss Brentwood est une cliente que j'ai envoyée moi-même à Jeff, alors j'ai pensé tout naturellement que c'était la touriste dont tu parlais. »

— « Pas possible ? Je ne me souviens même pas avoir dit que c'était une touriste. Mais puisque ce n'est qu'une touriste que vous vous partagez, pourquoi ne la guides-tu pas à l'intérieur tandis que Jeff la promènerait en surface ? Je croyais qu'il existait un arrangement entre guides ? »

— « Comment ? S'il l'a pilotée à l'intérieur de la ville, je n'en ai rien su... »

— « Tu es la seule à l'ignorer. »

— « Et ça ne m'intéresse pas ; c'est le service des réclamations qui s'en occupera s'il est saisi d'une plainte. Mais Jeff ne se ferait pas payer pour guider quelqu'un à l'intérieur en tout cas. »

— « Oh ! certainement pas. Pas en *argent*. Dis donc, Holly, puisque je me suis trompée, pourquoi n'aides-tu pas Jeff ? Elle veut apprendre à planer. »

Leur imposer ma présence était la dernière idée qui me serait venue.

— « Si Mr. Hardesty a besoin de mon aide, il me le demandera. En attendant je m'occuperai de mes affaires... C'est une tactique que je te recommande. »

— « Ne t'énerve pas, » répondit-elle, nullement vexée. « C'est un service que je te rendais. »

— « Merci, je n'en avais pas besoin. »

— « C'est bon, je m'en vais. Il faut que j'aille m'entraîner pour le gymkhana. »

Elle se pencha en avant et se laissa tomber. Mais elle ne fit pas d'exercices acrobatiques ; elle plongea droit en direction de la rampe des touristes.

Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis je passai ma main gauche par la fente de ma poche pour prendre mon mouchoir, exercice difficile quand on porte des ailes, mais les lumières m'avaient amené les larmes aux yeux. Je m'essuyai les yeux, me mouchai et rangeai mon mouchoir, puis je remis ma main en place en me tortillant le poignet et vérifiai tout : pouces, orteils, doigts, avant de m'élancer de mon perchoir.

Mais je ne m'élançai pas. Je restai assise là, les ailes tombantes, m'abandonnant à mes pensées. Je devais admettre que Mary avait en partie raison ; Jeff avait la tête complètement tournée... par une *rampante*. Si bien qu'un jour viendrait où il partirait pour la Terre et où il n'y aurait plus de *Jones & Hardesty*.

Je me souvins alors que je m'étais promis de construire des astronefs, comme papa, longtemps avant de m'associer à Jeff. Je ne dépendais de personne. Je pouvais me débrouiller seule.

Je me sentis mieux, éprouvant une fierté froide et féroce, comme Lucifer dans le *Paradis Perdu*.

Je reconnus les ailes rouge et argent de Jeff alors qu'il était encore loin et je songeai à m'éclipser tranquillement. Mais Jeff peut me rattraper s'il le veut, aussi je me dis : « Holly, ne sois pas sotte ! Tu n'as aucune raison de t'enfuir... montre-toi seulement d'une politesse glaciale. »

*
* *

Il se posa près de moi, mais ne se glissa pas jusqu'à moi.

— « Salut, virgule décimale. »

— « Salut, double zéro. Tu as volé beaucoup ces temps-ci ? »

— « Juste la Banque Municipale, mais on me l'a fait remettre en place. » Il fronça les sourcils et ajouta : « Holly, est-ce que tu m'en veux ? »

— « Pourquoi, Jeff. Qu'est-ce qui te fait faire cette supposition ridicule ? »

— « Euh... quelque chose que m'a dit Mary-Gueule d'Empeigne. »

— « Celle-là ? Ne fais donc pas attention à ce qu'elle raconte. La moitié de ses discours sont faux, et le reste, elle n'y croit pas elle-même. »

— « Oui, elle est court-circuitée entre les deux oreilles. Alors tu n'es pas fâchée ? »

— « Bien sûr que non. Pourquoi le serais-je ? »

— « Aucune raison à ma connaissance. Il y a quelques jours que je n'ai été travailler aux plans de l'astronef, mais j'ai été bougrement occupé. »

— « Ne t'en fais pas. J'ai été terriblement occupée moi-même. »

— « Oh ! parfait. Ecoute, rends-moi un service. J'ai besoin que tu m'aides à propos d'une amie — c'est-à-dire d'une cliente — mais c'est une amie aussi. Elle veut apprendre à se servir d'ailes à planer. »

Je fis semblant de réfléchir à sa proposition.

— « Quelqu'un que je connais ? »

— « Oh ! oui. En fait, c'est toi qui me l'as recommandée. Il s'agit d'Ariel Brentwood. »

— « Brentwood ? Il y a tant de touristes, Jeff. Voyons, une grande ? Blonde ? Très jolie ? »

Il me sourit bêtement et je le poussai à l'en faire presque tomber du perchoir.

— « C'est ça même ! Ariel. »

— « Je me souviens d'elle... elle croyait que j'allais porter ses bagages. Mais tu n'as pas besoin d'aide, Jeff. Elle m'a paru avoir des dispositions et le sens de l'équilibre. »

— « Oh ! oui, certainement. Mais à vrai dire, je voudrais que vous fassiez connaissance toutes les deux. Elle est... eh bien, elle est merveilleuse, voilà tout, Holly. Une femme tout ce qu'il y a de bien. Elle te plaira quand tu la connaîtras mieux. Euh... l'occasion m'a semblé bonne. »

Je sentais la tête me tourner.

— « C'est une délicate attention, Jeff, mais je me demande si cette fille tient vraiment à me connaître. Je ne suis jamais qu'une domestique qu'elle a engagée... tu connais les rampants. »

— « Mais elle n'a rien d'une rampante ordinaire. Et elle veut te connaître mieux. Elle me l'a dit ! »

Après que tu le lui aies suggéré ! pensai-je. Mais j'étais maintenant dans une impasse. Si je n'avais été bien éduquée, je lui aurais répondu : « Fiche-moi le camp, grand cornichon ! Je me moque pas mal de tes amies rampantes, » mais tout ce que je pus lui dire fut : « Entendu, Jeff, » puis je rassemblai mes commandes sur ma poitrine et me laissai tomber en vol plané.

*
* *

J'appris donc à Ariel Brentwood à « voler ». Qu'il soit bien entendu que ces prétendues ailes qu'on fait porter aux touristes ont une surface sustentatrice de cinq mètres carrés, aucune commande sauf d'inclinaison des primaires, un dièdre incorporé pour qu'elles soient aussi stables qu'une table et quelques articulations limitées pour faire croire à la personne qui les porte qu'elle « vole » en agitant les bras. Le gouvernail arrière est rigide et taillé en oblique, de sorte que si l'on freine net (ce qui est presque impossible), on atterrit sur les pieds. Un touriste se contente donc de courir quelques mètres, de lever les pieds (il ne peut l'éviter) et de planer, soutenu par la densité de l'air. Et alors il pourra dire à ses petits enfants comment il a volé, réellement *volé,* « exactement comme un oiseau ».

Un singe pourrait apprendre à « voler » de cette manière.

Je poussai l'humiliation jusqu'à me harnacher d'une de ces stupides choses et Ariel me regarda tandis que je me laissais enlever à une trentaine de mètres par l'Escalier Roulant pour lui montrer qu'on pouvait réellement « voler » avec cet équipement. Puis je me débarrassai de celui-ci, fixai à mon élève une paire d'ailes plus grandes et endossai mes belles Mouettes à démultiplication. J'avais prié Jeff de nous laisser seules (deux instructeurs, c'est un de trop), mais quand il la vit s'élancer, il descendit à toute allure et atterrit à côté de nous.

Je le regardai.

— « Toi encore, » dis-je.

— « Hello, Ariel. Salut, toi. Dis donc, tu as trop serré ses courroies d'épaule. »

— « Ta, ta, ta, » dis-je. « Un moniteur à la fois, tu te souviens ? Si tu veux m'être utile, enlève ces nageoires en clinquant et mets des ailes à planer... et alors tu me serviras à lui montrer ce qu'il ne faut pas faire. Autrement monte à soixante mètres et restes-y ; nous n'avons pas besoin de pilotes de salon. »

Jeff fit une moue de gamin, mais Ariel prit mon parti.

— « Faites ce que vous dit le professeur, Jeff, vous serez gentil. »

Il ne consentit ni à mettre des ailes à planer ni à s'éloigner. Il se mit à décrire des cercles autour de nous tout en nous observant et finit par se faire expulser par le maître de vol, parce qu'il causait de la perturbation dans l'espace réservé aux touristes.

Je dois reconnaître qu'Ariel était une bonne élève. Elle ne se fâcha même pas quand je lui dis qu'elle était un peu forte de la taille pour se

maintenir en bon équilibre. Elle répondit simplement qu'elle avait remarqué que j'étais la plus mince de hanches de toutes celles qui étaient là et qu'elle m'enviait. Je cessai donc de lui chercher noise et j'en vins presque à la trouver sympathique, aussi longtemps que je ne pensais qu'à lui apprendre à voler. Elle faisait de son mieux et apprenait vite : elle avait de bons réflexes et (malgré ma remarque perfide) elle conservait très bien l'équilibre. Je l'en félicitai et elle m'avoua timidement qu'elle avait fait partie d'un corps de ballet.

Vers le milieu de l'après-midi, elle me dit :

— « Pourrais-je essayer de vraies ailes ? »

— « Euh... ma foi, Ariel, je ne crois pas. »

— « Pourquoi ? »

Que répondre à cela ? Elle avait déjà fait tout ce qu'il était possible de faire avec ces atroces ailes à planer. Si elle devait en apprendre davantage, il lui fallait effectivement mettre de vraies ailes.

— « C'est dangereux, Ariel. Cela n'a rien à voir avec ce que vous venez de faire, croyez-moi. Vous pourriez vous blesser, ou même vous tuer. »

— « Seriez-vous tenue pour responsable ? »

— « Non, vous avez signé un désistement quand vous êtes arrivée. »

— « Alors j'aimerais essayer. »

Je me mordis la lèvre. Si elle s'était tuée sans que j'y fusse pour rien, je n'aurais pas versé une larme, mais la laisser faire quelque chose de trop dangereux alors qu'elle était mon élève...

— « Ariel, je ne puis vous en empêcher, mais je devrai enlever mes ailes et ne rien avoir affaire avec vous. »

Ce fut à elle de se mordre la lèvre.

— « Si vous voyez les choses ainsi, je ne peux pas vous demander de m'apprendre. Mais je n'y renonce pas. Peut-être que Jeff acceptera. »

— C'est probable, » lançai-je, « s'il est aussi fou que je le pense ! »

Son visage s'allongea, mais elle ne dit rien parce que, juste à ce moment, Jeff se posa à côté de nous.

— « De quoi discutiez-vous ? »

Nous essayâmes toutes deux de le lui dire et nous ne réussîmes qu'à l'embrouiller, car il se mit aussitôt dans la tête que c'était moi qui avais fait cette proposition et il me prit à partie. Etais-je devenue folle ? Est-ce que je cherchais à ce qu'Ariel se cassât les membres ? Avais-je perdu tout bon sens ? »

— « *Ça suffit !* » hurlai-je, puis j'ajoutai, calmement, mais fermement : « Jefferson Hardesty, tu as voulu que je donne des leçons à ton amie et j'ai accepté. Mais ne viens pas nous importuner et ne crois pas que tu me parleras sur ce ton. Maintenant, décampe ! Allez, ouste ! Du vent ! »

Il se rengorgea et dit lentement :

— « Je m'oppose absolument à ce qu'elle vole. »

Il y eut un long silence. Puis Ariel dit avec calme :

— « Venez, Holly. Nous allons me chercher des ailes. »

— « D'accord, Ariel. »

Mais les vraies ailes ne se louent pas. Chacun possède les siennes. Toutefois on en trouve d'occasion, soit qu'elles aient appartenu à des enfants qui ont grandi, soit que leur propriétaire les ait dédaignées pour d'autres confectionnées sur mesures, ou pour toute autre raison. Je trouvai Mr. Schultz, qui garde la clé, et lui dis qu'Ariel avait l'intention d'en acheter, mais que je ne voulais pas la laisser faire avant qu'elle ait effectué un essai. Après en avoir remué une quarantaine de paires, j'en trouvai une dont un jeune homme s'était défait et qui étaient encore en très bon état. Je les examinai avec soin. Je pouvais difficilement atteindre les commandes avec mes doigts, mais elles convenaient parfaitement à Ariel.

Tandis que je l'aidais à enfiler les surfaces d'empennage, je lui dis :

— « Je persiste à croire que vous avez là une mauvaise idée, Ariel. »

— « Je le sais. Mais on ne peut laisser les hommes s'imaginer qu'ils sont nos maîtres. »

— « Sans doute. »

— « Ils le sont, évidemment. Mais nous devons faire en sorte qu'ils l'ignorent. » Elle palpait les commandes des sufaces d'empennage. « Pour les étendre, c'est avec les gros orteils ? »

— « Oui. Mais ne vous en servez pas. Gardez les pieds l'un contre l'autre, les orteils pointés. Ecoutez, Ariel, vous n'êtes pas préparée. Aujourd'hui vous allez simplement planer comme vous l'avez déjà fait. Promis ? »

Elle me regarda dans les yeux.

— « Je ferai exactement ce que vous me direz... je ne m'envolerai même pas avant que vous m'y ayez autorisée. »

— « O.K. Prête ? »

— « Prête. »

— « Parfait. Oh ! zut ! Ce que je suis bête. Elles ne sont pas orange. »

— « Est-ce que cela a de l'importance ?

— « Certainement. »

Il s'ensuivit une discussion fastidieuse avec Mr. Schultz qui ne voulait pas les vaporiser avec une peinture orange pour un vol d'essai. Ariel y mit fin en les achetant, puis nous dûmes attendre que le solvant eût séché.

Nous retournâmes à la rampe des touristes et je la laissai planer, l'avertissant de tenir ses deux alules ouvertes avec ses pouces pour se mieux soutenir à faible vitesse, tout en se contentant de godiller avec ses doigts. Elle s'en tira à merveille et ne trébucha qu'une fois à l'atterrissage. Jeff se tenait à proximité, dessinant des huit au-dessus de nous, mais nous ne faisions pas attention à lui. Bientôt je lui appris à exécuter un virage large à faible courbure.

Finalement, je me posai près d'elle et lui dis :

— « Vous en avez assez ? »

— « Je n'en aurai jamais assez ! Mais je vais enlever mes ailes si vous voulez. »

— « Fatiguée ? »

— « Non. » Elle regarda par-dessus son aile en direction de l'Escalier Roulant ; une douzaine de personnes montaient en spirale, les ailes immo-

biles, se laissant emporter paresseusement par le courant d'air ascendant. « Je voudrais bien en faire autant juste une fois. Ce doit être divin. »

Je réfléchis un instant.

— « A vrai dire, plus vous êtes haut, plus vous êtes en sûreté. »

— « Alors pourquoi pas ? »

— « Hum... en sûreté à condition de savoir ce que vous faites. S'élever sur ce courant d'air, ce n'est pas plus difficile que de planer comme vous l'avez fait. Vous restez calmement allongée et vous vous laissez porter à huit cents mètres de hauteur. Puis vous redescendez de la même manière, en douceur, en décrivant des cercles de plus en plus larges. Mais vous serez tentée de faire quelque chose que vous ne comprenez pas encore... battre des ailes, ou faire quelque cabriole. »

Elle secoua la tête avec solennité.

— « Je ne ferai rien que vous ne m'ayez enseigné. »

Je restais soucieuse.

— « Ecoutez, il n'y a que huit cents mètres à monter, mais vous couvrez huit kilomètres pour y parvenir et encore plus pour redescendre. Une demi-heure au minimum. Vos bras supporteront-ils cet effort ? »

— « Je suis sûre que oui. »

— « Bon... vous pourrez redescendre quand vous voudrez ; vous n'êtes pas obligée d'aller jusqu'au bout. Fléchissez un peu les bras de temps à autre pour qu'ils ne s'engourdissent pas. Mais veillez à ne pas battre des ailes. »

— « C'est entendu. »

— « O.K. » J'étendis les ailes. « Suivez-moi. »

Je l'amenai dans le courant d'air ascendant, me penchai légèrement à droite, puis à gauche pour amorcer une montée en sens inverse des aiguilles d'une montre, tout en godillant très lentement afin qu'elle puisse se maintenir toujours à la même distance de moi. Lorsque nous fûmes bien engagées dans la colonne d'air, je lui criai : « Continuez comme ça ! » et, m'élançant soudain, je pris de la hauteur pour me maintenir à dix mètres au-dessus d'elle. « Ariel ? »

— « Oui, Holly ? »

— « Je vais rester au-dessus de vous. Ne vous démanchez pas le cou pour me voir. C'est à moi de vous surveiller. Vous marchez parfaitement bien. »

— « Je me sens parfaitement bien. »

— « Remuez légèrement. Ne vous raidissez pas. C'est loin jusqu'au plafond. Vous pouvez godiller plus fort si vous voulez. »

— « Bien, capitaine. »

— « Pas fatiguée ? »

— « Grands dieux non ! Voilà qui s'appelle vivre ! » Elle eut un léger rire. « Et dire que maman prétendait que je ne serais jamais un ange ! »

Je ne répondis pas, car à ce moment des ailes rouges et argent fonçaient sur moi. Elles freinèrent brusquement et se placèrent dans le cercle ascensionnel entre Ariel et moi. Le visage de Jeff était presque aussi rouge que ses ailes.

— « Bon Dieu ! Qu'est-ce que vous fichez là ? » cria-t-il.

— « Ailes orange ! » hurlai-je. « Laisse le passage ! »

— « Descendez de là ! Toutes les deux ! »

— « Sors d'entre mon élève et moi. Tu connais les règlements. »

— « Ariel ! » lui cria-t-il. « Sortez du cercle et faites une descente planée. Je reste à côté de vous. »

— « Jeff Hardesty, » dis-je, hors de moi, « je te donne trois secondes pour sortir d'entre nous deux — sinon je te signale pour violation de la Régle numéro Un. Pour la troisième fois : *Ailes orange !* »

Jeff grogna quelque chose, abaissa son aile droite et quitta la formation. L'imbécile glissa jusqu'à moins de deux mètres de l'extrémité de l'aile d'Ariel. J'aurais dû le signaler pour cela ; on ne laisse jamais trop de place à un débutant.

— « Ça va, Ariel ? » demandai-je.

— « Ça va, Holly. Je regrette que Jeff soit en colère. »

— « Ça ne durera pas. Dites-moi si vous vous sentez fatiguée. »

— « Non. Je veux monter jusqu'en haut. A quelle hauteur sommes-nous ? »

— « Cent vingt mètres, peut-être. »

Jeff vola en dessous de nous un moment, puis prit de la hauteur pour nous survoler, peut-être pour la même raison qui m'avait fait me placer au-dessus d'Ariel, pour mieux voir. Il ne me déplaisait pas que nous soyons deux à la surveiller, dès l'instant qu'il n'intervenait pas. Je commençai à m'inquiéter du fait qu'Ariel pourrait ne pas se rendre compte que la descente serait aussi longue et fatigante que l'ascension et j'espérais qu'elle demanderait grâce. Moi, je savais que je pourrais planer jusqu'à ce que je meure d'inanition. Mais l'attitude crispée d'un débutant provoque vite la fatigue.

Jeff restait à peu près au-dessous de nous, sauf pour exécuter d'amples mouvements de va-et-vient — il est trop actif pour planer très longtemps — tandis qu'Ariel et moi continuions de nous laisser emporter sans réagir vers le plafond. Il me vint finalement à l'esprit, alors que nous étions à peu près à mi-chemin, que je pourrais moi-même demander qu'on arrête. Je n'avais pas besoin d'attendre qu'Ariel soit épuisée. Aussi lui criai-je :

— « Ariel ? Fatiguée maintenant ? »

— « Non. »

— « Eh bien moi je le suis. Ne pourrait-on redescendre ? »

Elle ne discuta pas et dit seulement :

— « Parfait. Que dois-je faire ? »

— « Penchez-vous sur la droite et quittez le cercle. »

J'avais l'intention de lui faire faire cent cinquante mètres environ, de la mettre dans le courant de retour et de revenir au sol en décrivant une spirale semblable, mais descendante. Je regardai en l'air, cherchant Jeff. Je l'aperçus finalement à quelque distance, mais beaucoup plus haut que nous. Je lui criai : « Jeff ! On se retrouvera en bas. » Il ne m'avait peut-être pas entendue, mais il ne pouvait manquer de me voir. Je cherchai Ariel des yeux.

Elle avait disparu.

Enfin je l'aperçus, à trente mètres en dessous, battant lourdement des ailes et tombant, incapable de se gouverner.

J'ignorais comment cela avait pu arriver. Peut-être s'était-elle trop penchée, et, glissant latéralement, avait-elle pris peur et commencé à se débattre. Mais je n'essayais pas d'éclaircir ce point pour l'instant. J'étais simplement remplie d'horreur. Il me parut que je restais figée là une heure tout en l'observant.

Mais il me semble que je parvins à crier : « *Jeff !* » et je m'élançai pour la rejoindre.

Cependant, je ne parvenais pas à tomber. Je ne pouvais pas la rattraper. J'avais beau rabattre complètement mes ailes, je ne tombais pas ; elle était toujours aussi loin de moi.

Toute chute commence lentement, c'est l'évidence ; si les humains peuvent voler, cela est dû uniquement à notre faible pesanteur. Même une pierre ne tombe que d'un mètre à peine au cours de la première seconde. Mais la première seconde fut pour moi interminable.

Je me rendis enfin compte que je tombais. Je sentais l'air qui me soufflait au visage — mais je ne paraissais pas me rapprocher d'elle. Les efforts qu'elle faisait avaient pourtant dû ralentir sa chute, alors que moi je plongeais intentionnellemment, les ailes repliées au-dessus de ma tête, descendant le plus vite possible. L'idée extravagante me vint que si je parvenais à la rejoindre, je pourrais lui crier de faire une manœuvre sensée, de plonger puis de se redresser en vol plané. Mais je ne pouvais pas l'atteindre.

Le cauchemar dura des heures.

En réalité, nous n'avions guère plus de vingt secondes pour tomber ; il n'en faut pas plus pour descendre de trois cents mètres à la verticale. Mais vingt secondes cela peut être horriblement long... assez long pour regretter toutes les bêtises que j'avais dites ou faites, assez long pour dire une prière ou deux... et pour dire adieu à Jeff au fond de mon cœur. Assez long pour voir le sol se précipiter à notre rencontre et pour savoir que nous allions nous écraser toutes les deux si je ne la rattrapais pas très vite.

Je levai les yeux et vis Jeff qui descendait tout droit sur nous, mais qui se trouvait encore à bonne distance. Je regardai en dessous de moi et je vis alors que je la rattrapais... je la dépassais... *j'étais en dessous d'elle !*

Alors je me mis à freiner de toutes mes forces, à m'en arracher les ailes. J'étreignis l'air, je le retins, et je me mis à le battre sans même me redresser en vol horizontal. Je battis l'air une fois, deux fois, trois fois... et je heurtai Ariel de dessous, nous contusionnant toutes les deux.

Et alors ce fut le sol que nous heurtâmes.

*
* *

Je me sentais faible et vaguement satisfaite. J'étais dans une pièce sombre, couchée sur le dos. Je crois que maman était près de moi et je

suis sûre que papa était là. Le nez me démangeait et j'essayais de le gratter, mais mes bras ne voulaient pas obéir. Je me rendormis.

Je m'éveillai, en ayant faim et en étant parfaitement consciente. J'étais dans un lit d'hôpital et mes bras ne voulaient toujours pas remuer, ce qui n'avait rien d'étonnant, car ils étaient tous deux dans le plâtre. Une infirmière s'approcha avec un plateau.

— « Faim ? » questionna-t-elle.

— « Terriblement, » avouai-je.

— « Nous allons remédier à cela. »

Elle commença à me donner à manger comme à un bébé.

Je détournai la tête à la troisième cuillerée et demandai :

— « Qu'est-il arrivé à mes bras ? »

— « Chut ! » fit-elle en m'appliquant la cuiller sur la bouche.

Mais un médecin très aimable vint ensuite et répondit à ma question.

— « Ce n'est pas grand-chose. Trois fractures sans gravité. A votre âge cela se guérit en un rien de temps. Mais votre compagnie nous plaît, alors je vous garde en observation pour le cas où vous auriez quelque complication interne. »

— « Je n'ai rien de cassé à l'intérieur, » lui dis-je. « En tout cas, je ne souffre pas. »

— « Je vous ai dit que ce n'était qu'un prétexte. »

— « Dites-moi, Docteur ? »

— « Quoi donc ? »

— « Est-ce que je pourrai voler de nouveau ? »

J'attendis, anxieuse.

— « Certainement. J'ai vu des hommes beaucoup plus touchés que vous et qui une fois guéris volaient comme avant. »

— « Oh ! Merci. Docteur, qu'est-il arrivé à l'autre fille ? Est-elle... a-t-elle... ? »

— « Miss Brentwood ? Elle est ici ? »

— « Elle est ici même, » fit Ariel, à la porte. « Puis-je entrer ? »

J'ouvris la bouche toute grande de surprise, puis je dis :

— « Oui, bien sûr. Entrez. »

— « Ne restez pas longtemps, » dit le docteur, et il nous laissa.

— « Asseyez-vous donc, » dis-je.

— « Merci. »

Elle sautillait plutôt qu'elle ne marchait et je remarquai qu'elle avait un pied bandé. Elle s'assit au pied de mon lit.

— « Vous êtes blessée au pied ? »

— « Ce n'est rien, » dit-elle avec un mouvement d'épaules. « Une foulure et une déchirure musculaire. Deux côtes fêlées. Mais j'aurais pu me tuer. Vous savez pourquoi je m'en suis tirée ? »

Je ne répondis pas. Elle toucha un de mes plâtres.

— « Voilà pourquoi. Vous avez amorti ma chute et je suis tombée sur vous. Vous m'avez sauvé la vie et vos bras ont été cassés. »

— « Vous n'avez pas besoin de me remercier. Je l'aurais fait pour n'importe qui. »

— « Je le crois et je ne vous remerciais pas. On ne peut suffisamment remercier quelqu'un qui vous a sauvé la vie. Je voulais simplement être sûre que vous saviez que je m'en étais rendu compte. »

Je ne voyais pas de réponse à cela et je dis :

— « Où est Jeff ? Est-il sain et sauf ? »

— « Il sera là bientôt. Jeff n'est pas blessé... quoique je sois surprise qu'il ne se soit pas cassé les deux chevilles. Il a atterri si brutalement à côté de nous que ç'aurait été normal. Mais Holly... Holly, ma chère petite, je suis venue ici pour que nous puissions parler de lui avant son arrivée. »

Je me hâtai de changer de sujet de conversation. On avait dû me faire prendre quelque chose qui me rendait rêveuse et me donnait une sensation de bien-être, mais je n'en étais pas moins embarrassée.

— « Ariel, que s'est-il passé ? Vous marchiez très bien et puis soudain vous vous êtes trouvée en difficulté. »

Elle prit un air timide.

— « C'est ma faute. Vous avez dit que nous allions redescendre, alors j'ai regardé en bas. Réellement regardé, je veux dire. Avant cela, j'avais concentré toutes mes pensées sur une ascension jusqu'au toit ; je n'avais pas réfléchi à la hauteur où j'étais par rapport au sol. Quand j'ai regardé en bas, la tête m'a tourné, j'ai été prise de panique et mes nerfs ont lâché. » Elle haussa les épaules. « Vous aviez raison. Je n'étais pas prête. »

Je réfléchis à ses paroles et approuvai de la tête.

— « Je comprends. Mais ne vous tracassez pas. Quand mes bras seront guéris, je vous remmènerai. »

Elle me toucha le pied et dit :

— « Ma chère Holly, je n'aurai plus l'occasion de voler. Je retourne là où est ma place. »

— « Sur la Terre ? »

— « Oui. Je prends le *Billy Mitchell* mercredi. »

— « Oh ! je suis navrée. »

Elle fronça légèrement les sourcils.

— « Vraiment ? Holly, vous ne m'aimez pas, pourtant ? »

Je fus tellement surprise que je dus avoir l'air bien stupide. Que répondre à une telle question ? Surtout quand ce n'est que la vérité.

— « Ma foi, » dis-je lentement, « vous ne m'êtes pas antipathique. C'est seulement que je ne vous connais pas bien. »

Elle fit oui de la tête.

— « Et moi je ne vous connais pas très bien... quoique, en quelques secondes, j'aie eu l'occasion de vous connaître mieux. Mais Holly... écoutez-moi s'il vous plaît, et ne vous fâchez pas. C'est au sujet de Jeff. Il n'a pas été très gentil avec vous ces derniers jours... depuis que je suis ici, je veux dire. Mais ne lui en veuillez pas. Je m'en vais et tout redeviendra comme avant. »

Elle abordait le sujet si franchement que je ne pouvais pas m'en tirer par une ruse, parce que si je ne lui répondais pas avec la même franchise,

elle supposerait toutes sortes de choses qui n'existaient pas. Je dus donc lui expliquer... que j'étais une technicienne... que si j'avais eu l'air désorientée, c'était simplement l'ennui d'avoir à dissoudre la société *Jones & Hardesty* avant même que son premier navire interstellaire fût achevé... que je n'étais pas amoureuse de Jeff, mais que je l'estimais simplement comme ami et comme associé... mais que si *Jones & Hardesty* ne pouvaient subsister, *Jones & Company* prendraient la place.

— « Vous voyez donc, Ariel, qu'il n'est pas nécessaire que vous renonciez à Jeff. Si vous avez cru m'être redevable de quelque chose, n'y pensez plus. Vous ne me devez rien. »

Elle cligna des yeux et je remarquai avec étonnement qu'elle retenait ses larmes.

— « Holly, Holly... vous ne comprenez pas du tout. »

— « Je comprends fort bien. Je ne suis plus une enfant. »

— « Non, vous êtes une femme... mais vous n'avez pas encore trouvé. » Elle leva un doigt. « Premièrement, Jeff ne m'aime pas. »

— « Je n'en crois rien. »

— « Deuxièmement, je ne l'aime pas. »

— « Je ne crois cela non plus. »

— « Troisièmement, vous dites que vous ne l'aimez pas... mais nous verrons cela dans un instant. Holly, est-ce que je suis jolie ? »

Changer de sujet est un trait féminin, mais je n'ai pas encore appris à le faire si vite.

— « Comment ? »

— « J'ai dit : est-ce que je suis jolie ? »

— « Vous savez fichtre bien que oui. »

— « Oui. Je sais chanter un peu et danser, mais j'obtiendrais peu de rôles si j'étais laide, parce que je ne suis jamais qu'une actrice de troisième ordre. Alors il faut que je sois jolie. Quel âge me donnez-vous ? »

Je réussis à ne pas broncher.

— « Euh... Plus âgée que Jeff ne croit. Vingt et un ans au moins Peut-être vingt-deux. »

Elle soupira.

— « Holly, je suis presque assez vieille pour être votre mère. »

— « Hein ? Je ne vous crois pas là non plus. »

— « Je suis heureuse que cela ne se voie pas. Mais c'est pourquoi, bien que Jeff soit un garçon charmant, il n'y avait aucune chance que je tombe amoureuse de lui. Mais peu importe les sentiments qu'il m'inspire ; ce qui est important, c'est qu'il vous aime. »

— « *Quoi ?* C'est la chose la plus stupide que je vous aie entendue dire ! Oh ! il a de l'amitié pour moi, ou il en avait. Mais c'est tout. » J'avalai la boule qui m'obstruait la gorge. « Et c'est tout ce que je désire. Tenez, je voudrais que vous entendiez sur quel ton il me parle. »

— « Je l'ai entendu. Mais les garçons de son âge ne savent pas dire ce qu'ils ressentent. Ils ne trouvent pas les paroles. »

— « Mais... »

— « Attendez, Holly. J'ai vu quelque chose que vous n'avez pas pu voir parce que vous aviez perdu connaissance. Quand nous nous sommes télescopées savez-vous ce qui s'est passé ? »

— « Non. »

— « Jeff est arrivé comme un ange vengeur, une fraction de seconde derrière nous. Il enlevait ses ailes au moment même où il touchait le sol, pour dégager ses bras. Il ne m'a même pas regardée. Il a sauté pardessus mon corps et vous a ramassée et tenue dans ses bras tout en pleurant comme un gosse. »

— « C'est vrai ? »

— « C'est la pure vérité. »

Je tournai et retournai cette révélation dans ma tête. Peut-être ce grand dadais éprouvait-il pour moi quelque tendresse après tout.

— « Alors vous voyez, Holly, » poursuivit Ariel, « que même si vous ne l'aimez pas, vous devez être très douce avec lui parce qu'il vous aime et que vous pouvez lui faire beaucoup de mal. »

Je m'efforçai de réfléchir. Une femme qui a choisi une carrière technique doit se garder de toute sentimentalité, mais si Jeff me voyait vraiment avec ces yeux-là... eh bien, serait-ce compromettre mon idéal que de l'épouser simplement pour le rendre heureux ? Pour maintenir l'unité de notre société ? De notre société restant à fonder, naturellement ?

Mais si je l'épousais, ce ne serait pas *Jones & Hardesty*, mais *Hardesty & Hardesty*.

Ariel continuait de parler :

— « ... vous pourriez même tomber amoureuse de lui. Ce sont des choses qui arrivent, ma petite, et si tel était le cas vous regretteriez de l'avoir repoussé. Une autre fille lui mettrait le grappin dessus ; il est vraiment gentil. »

— « Mais... » Je me tus, car j'entendais le pas de Jeff — je le reconnais toujours. Il s'arrêta à la porte et nous regarda, sourcils froncés.

— « Salut, Ariel. »

— « Salut, Jeff. »

— « Salut, Holly. » Il me regarda attentivement. « Sapristi ! Dans quel état tu es ! »

— « Tu n'es pas si brillant toi-même. On m'a dit que tu avais les pieds plats. »

— « A titre permanent. Comment te brosses-tu les dents avec ces choses sur tes bras ? »

— « Je ne me les brosse pas. »

Ariel se laissa glisser du bord du lit, posant précautionneusement son pied valide le premier.

— « Il faut que je me sauve. A bientôt, les enfants. »

— « Au revoir, Ariel. »

— « Au revoir, Ariel. Et... merci. »

Quand elle fut sortie en clopinant, Jeff ferma la porte, revint près du lit et dit d'un ton bourru :

— « Ne bouge pas. »

Et alors il m'entoura de ses bras, me souleva légèrement et me donna un baiser.

Je ne pouvais pas l'en empêcher, n'est-ce pas ? Avec mes deux bras cassés ? De plus cela était conforme aux nouveaux projets concernant la société. J'étais abasourdie parce que Jeff ne m'embrasse jamais, sauf quand nous nous souhaitons notre anniversaire, ce qui ne compte pas. Mais j'essayai de lui rendre son baiser et de montrer que cela me plaisait.

J'ignore quelle drogue on m'avait donnée, mais mes oreilles se mirent à siffler et je sentis que ma tête tournait de nouveau.

Il se pencha sur moi.

— « Mon petit trognon, » dit-il d'un ton éploré, « ce que tu as pu me faire de la peine. »

— « Crois-tu que la vie a été belle pour moi ces jours-ci, mauvaise tête ? » répliquai-je avec dignité.

— « Non, dans doute. » Il me regarda, soudain triste. « Pourquoi pleures-tu ? »

Je ne m'étais pas rendu compte que je pleurais. Je me rappelai soudain pourquoi.

— « Oh ! Jeff. J'ai cassé mes jolies ailes ! »

— « On en achètera d'autres. Oh ! Attention à tes bras. Je sens que je vais recommencer. »

— « Oui. »

Il recommença.

Je suppose que *Hardesty & Hardesty* est plus agréable à l'oreille que *Jones & Hardesty.*

Oui. Vraiment, cela sonne mieux.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Le contingent de secours

(*Ministering angels*)

par C. S. LEWIS

On s'est beaucoup préoccupé, dans les pages de notre édition américaine comme dans celles de notre édition française, du sort des malheureux explorateurs futurs, abandonnés sur Mars sans femmes. Divers auteurs et même des savants comme le Dr. Robert Richardson ont exprimé leur point de vue (1). *Du fond de la calme ville universitaire d'Oxford, où il enseigne la théologie, le professeur C. S. Lewis nous fait connaître le sien.*

Nos lecteurs connaissent C. S. Lewis pour sa nouvelle « Le pays factice » (*n*° 38) *et pour son roman* « Le silence de la Terre », *paru dans la collection « Le Rayon Fantastique », et dont on ne se décide toujours pas à traduire en français les deux suites :* « Perelandra » *et* « That hideous strength ».

C. S. Lewis est un théologien éminent, mais c'est aussi un Anglais et, par conséquent, un humoriste. Comme vous allez le voir, il ne prend pas très au tragique la situation des célibataires forcés de la planète Mars et il se moque même ouvertement des théories formulées par le Dr. Richardson...



LE Moine — c'est ainsi que l'appelaient ses compagnons — s'installa sur son siège pliant à côté de sa couchette et contempla par la fenêtre la morne étendue de sable et le ciel bleu-noir de Mars. Il s'accordait encore dix minutes avant de commencer son « travail ». Non pas, évidemment, le travail pour lequel on l'avait amené là. En tant que météorologiste de l'équipe, il s'était largement acquitté de sa tâche. Il avait découvert tout ce qui pouvait l'être et il ne lui restait plus rien à observer avant au moins vingt-cinq jours dans le rayon limité de ses investigations. D'ailleurs, la météorologie n'avait pas été la raison réelle de son voyage. Les trois années qu'il avait choisi de passer sur Mars représentaient pour lui l'équivalent moderne d'un séjour dans un ermitage en plein désert. Il était venu là pour méditer : pour continuer la lente et perpétuelle régénération de cette structure interne que, selon lui, la vie avait pour principal objet d'entretenir. Ses dix minutes de repos écoulées, il commença par sa formule éprouvée : « Doux et patient Seigneur, apprends-moi à avoir moins besoin des hommes et à t'aimer davantage. » Et maintenant au travail ! Il n'avait pas de temps à perdre. Il n'avait plus devant lui que six mois à peine de

---

(1) Voir *« Après notre arrivée sur Mars »* (n° 37), ainsi que la réponse à cet article : *« Des femmes sur Mars ? »* par Poul Anderson (n° 38).

ce désert inanimé d'où la tentation et le péché étaient exclus. Trois ans, c'était court, songeait-il... mais à ce moment, le cri retentit et il se dressa sur ses pieds avec la vivacité d'un marin toujours prêt à l'action.

Dans la cabine contiguë, le botaniste réagit au même cri par un juron. Il était penché, l'œil collé au microscope, quand il l'avait entendu. C'était horripilant. Constamment dérangé. Autant essayer de se concentrer au milieu de Piccadilly que dans ce camp infernal. Et son travail était déjà une course contre la montre. Plus que six mois... et il venait tout juste de commencer. La flore de Mars, ces minuscules organismes à la résistance miraculeuse, l'ingéniosité qu'ils déployaient pour subsister dans des conditions pour ainsi dire impossibles... c'était le régal de toute une vie. Il continuerait comme s'il n'y avait pas eu de cri. Mais c'est alors que la sonnerie fut actionnée. Tout le monde dans la salle principale !

La seule personne qui ne faisait pour ainsi dire rien quand le cri jaillit était le capitaine. Plus précisément, il s'efforçait (comme d'habitude) de ne plus penser à Clare et de mettre à jour son livre de bord. Bien qu'éloignée de soixante millions de kilomètres, Clare ne cessait de l'interrompre. C'était ridicule. « *Il eût fallu employer tous les bras disponibles,* » écrivit-il... les bras... les mains... ses propres mains... des mains pourvues d'yeux, imaginait-il, se promenant sur tout le corps chaud et frais, doux et ferme, satiné, souple et résistant, de Clare. « Tais-toi, tu seras gentille, » dit-il à la photo posée sur son bureau. De nouveau le livre de bord, jusqu'aux mots fatals « *m'avaient causé quelque anxiété.* » De l'anxiété... oh ! Dieu ! que pouvait-il bien arriver à Clare en ce moment ? Clare était-elle seulement encore en vie ? Cruelle incertitude. Il avait été stupide d'accepter cette mission. Quel autre homme nouvellement marié l'aurait acceptée ? Mais cela avait semblé raisonnable. Trois ans d'horrible séparation, mais ensuite... Oh ! ils étaient faits pour passer ensemble le reste de leur vie. On lui avait promis le poste dont il n'eût pas osé rêver quelques mois seulement auparavant. Il n'aurait plus besoin de retourner dans l'espace. Et tous les avantages accessoires qu'il en tirerait ; les conférences, le livre, probablement un titre de noblesse. Beaucoup d'enfants. Il savait que tel était le désir de Clare et, d'étrange façon, il commençait à se rendre compte que ce désir le gagnait. Mais, pour l'instant, ce bon sang de livre de bord. Entamer un nouveau paragraphe... Et alors il y avait eu le cri.

C'était l'un des deux jeunes techniciens qui l'avait poussé. Ils étaient ensemble depuis le dîner. Du moins Paterson s'était tenu à la porte ouverte de la cabine de Dickson, s'appuyant tantôt sur un pied tantôt sur l'autre et faisant osciller la porte, tandis que Dickson était assis sur sa couchette, attendant que Paterson voulût bien s'en aller.

— « Que voulez-vous dire, Paterson ? » avait-il demandé. « Qui donc parle de dispute ? »

— « Vous jouez sur les mots, Bobby, » avait dit l'autre, « nous ne sommes plus amis comme avant et vous le savez bien. Oh ! je ne suis pas aveugle. Je vous ai pourtant demandé de m'appeler Clifford. Et vous êtes toujours si distant. »

— « Oh ! changez de disque ! » s'était écrié Dickson. « Je suis tout prêt à être ami avec vous comme avec les autres, de façon normale, mais je vous en prie, ne perdez pas votre temps. Une fois pour toutes... »

— « Oh ! regardez, regardez, » avait dit alors Paterson. Et c'est alors que Dickson cria et que le capitaine vint et déclencha la sonnerie. Vingt secondes plus tard tout le monde se pressait à la plus grande des fenêtres. Un astronef venait de faire un magnifique atterrissage à une centaine de mètres du camp.

— « Oh ! chouette ! » s'exclama Dickson. « Ils viennent nous relever avant la date prévue. »

— « Bande d'abrutis. Ils n'ont rien trouvé de mieux, » dit le botaniste.

Cinq personnages descendaient du navire. Même dans leurs costumes spatiaux, il était clair que l'un d'entre eux était une vraie boule de graisse ; à part cela, rien ne les singularisait.

— « Allons les accueillir au sas, » dit le capitaine.

*
* *

Des rafraîchissements circulaient, pris sur leur maigre réserve de boissons alcooliques. Dans le chef des nouveaux arrivants, le capitaine avait retrouvé une vieille connaissance du nom de Ferguson. Deux des autres voyageurs étaient de jeunes hommes qui n'avaient rien de remarquable ni de déplaisant. Mais que dire des deux autres ?

— « Je ne comprends pas, » dit le capitaine, « qui au juste — je veux dire que nous sommes enchantés de vous voir tous, évidemment — mais qu'est-ce que... ? »

— « Où est le reste de votre équipe ? » interrompit Ferguson.

— « Nous avons eu deux pertes, hélas ! » dit le capitaine. « Sackville et le Dr. Burton. Une affaire vraiment navrante. Sackville a essayé de manger de cette chose que nous appelons du cresson martien. Ça l'a rendu fou en quelques minutes. Il a donné un formidable coup de poing à Burton et la malchance a voulu que Burton tombe juste au mauvais endroit, en travers de cette table là-bas. Il s'est fracturé le cou. Nous avons réussi à attacher Sackville sur une couchette, mais il mourut avant le soir. »

— « Il n'avait même pas eu la jugeote de faire l'essai de cette plante sur le cobaye avant d'en consommer ? » demanda Ferguson.

— « Si, » dit le botaniste. « C'est là justement le plus terrible. Le cobaye n'est pas mort, mais il se comportait d'une façon si étrange que Sackville en a conclu à tort que la plante contenait de l'alcool. Il croyait avoir découvert une nouvelle boisson. L'ennui est que, le Dr. Burton mort, aucun de nous n'a pu pratiquer l'autopsie de Sackville. A l'analyse, la plante présente... »

— « Hé là ! » coupa l'un des visiteurs qui n'avaient pas encore pris la parole. « Nous devons nous garder des simplifications excessives. Je doute que cette substance végétale soit l'explication réelle. Il ne faut pas oublier les tensions et les fatigues. Vous êtes tous, sans vous en rendre

compte, dans un état d'instabilité extrême, pour des raisons qui ne sont pas un mystère pour un psychologue averti. »

Plusieurs, parmi ceux qui l'écoutaient, s'interrogeaient sur le sexe de cette personne, qui avait les cheveux coupés très courts, le nez très long, les lèvres minces, le menton pointu et l'allure autoritaire. Mais, scientifiquement parlant, la voix était celle d'une femme. En revanche, il était impossible de se méprendre sur le sexe de sa voisine immédiate, la grosse personne.

— « Oh ! ma chère, » dit cette dernière. « Pas maintenant. Je ne vous cache pas que je me sens faible et nerveuse. Je vais hurler si vous continuez sur ce chapitre. N'y a-t-il donc pas du porto avec un citron ici ? Non ? Eh bien, une autre petite goutte de gin me remettrait d'aplomb. C'est mon estomac, sûrement. »

Celle qui s'exprimait ainsi était indubitablement une femme. Elle pouvait avoir dans les soixante-dix ans. Ses cheveux avaient été teints, assez peu heureusement, en une couleur qui n'était pas sans rappeler celle de la moutarde. De la poudre de riz (dont le parfum était assez fort pour vous étendre raide à vingt pas) garnissait comme des amoncellements de neige les vallées au tracé compliqué de son visage parcheminé agrémenté de multiples mentons.

— « Arrêtez ! » rugit Ferguson. « Tout ce que vous voudrez, mais ne lui donnez pas à boire une goutte de plus. »

— « Il n'a pas de cœur, vous voyez, » dit la vieille femme d'un ton pleurnicheur en lançant à Dickson une tendre œillade.

— « Je vous demande pardon, » dit le capitaine. « Qui sont ces... ces dames, et qu'est-ce que tout cela signifie ? »

— « J'attendais pour vous l'expliquer, » dit la femme maigre en s'éclaircissant la gorge. « Tous ceux qui ont suivi les courants d'opinion mondiaux sur les problèmes sociaux et psychologiques posés par les voyages interplanétaires comprendront qu'il soit maintenant admis qu'un tel progrès doive inévitablement entraîner une révision radicale de nos critères idéologiques. Les psychologues savent maintenant qu'une inhibition forcée des besoins biologiques les plus impérieux de la nature humaine sur une période étendue peut avoir des résultats d'une gravité incalculable. Les pionniers des voyages dans l'espace sont exposés à ce danger. Ce serait témoigner d'un esprit rétrograde que de laisser une prétendue moralité faire obstacle à la protection de ces hommes. Nous devons par conséquent nous armer de courage pour nous accoutumer à l'idée que la licence, telle qu'on l'a définie jusqu'ici, ne doit plus être considérée comme contraire à l'éthique... »

— « Je ne comprends pas, » dit le Moine.

— « Elle veut dire, » expliqua le capitaine, qui était bon linguiste, « que ce qu'on appelle fornication ne doit plus être considéré comme immoral. »

— « C'est juste, mon petit, » commenta la grosse à l'adresse de Dickson. « Elle veut simplement dire qu'un pauvre garçon a besoin d'une femme de temps en temps. C'est bien naturel. »

— « Ce qu'il fallait donc, poursuivit la maigre, « c'était une équipe de femmes dévouées disposées à faire le premier pas. Cela promettait de leur valoir, sans aucun doute, le mépris profond de nombre de personnes mal informées, mais elles se consoleraient à la pensée qu'elles rempliraient une fonction indispensable dans l'histoire du progrès humain. »

— « Elle veut dire que vous allez avoir des pépées, mon joli, » dit la grosse à Dickson.

— « Maintenant vous m'intéressez, » dit celui-ci avec enthousiasme. « Mieux vaut tard que jamais. Mais vous n'avez pas pu amener beaucoup de filles dans cet astronef. Et pourquoi ne sont-elles pas avec vous ? Sont-elles en route ? »

— « A vrai dire, nous ne pouvons pas prétendre, » poursuivit la maigre, qui n'avait apparemment pas remarqué l'interruption, « que la réponse à notre appel ait été telle que nous l'espérions. Les membres du premier contingent de la Haute Organisation Féminine de Secours Aphrodisio-thérapeutique ne sont peut-être pas... enfin, bref. D'excellentes femmes, mes collègues de l'université, voire des collègues n'exerçant plus, à qui je me suis adressée, se sont montrées curieusement conventionnelles. Mais du moins le départ a-t-il été pris. Et nous voici devant vous, » conclut-elle avec enthousiasme.

Et en effet, pendant quarante secondes d'un affreux silence, elles restèrent devant eux à les contempler. Puis le visage de Dickson, qui avait déjà subi certaines contorsions, devint très rouge ; il porta son mouchoir à son nez et fit entendre le crachotement d'un homme qui essaye d'étouffer un éternuement. Il se leva tout à coup, tourna le dos aux autres et se cacha le visage. Il se tenait légèrement voûté et l'on pouvait voir ses épaules se secouer.

Paterson se leva d'un bond et courut vers lui, mais, avec la grâce d'un éléphant et des grognements à fendre l'âme, la grosse s'était levée aussi.

— « Laissez-le tranquille, Tata, » lança-t-elle à Paterson d'un ton hargneux. « Pour le bien que ceux de votre sorte sont capables de faire ! »

Un moment plus tard, elle avait passé ses bras énormes autour de Dickson, le pressant avec chaleur sur sa poitrine opulente et maternelle.

— « Allons, fiston, » dit-elle, « tout ira bien. Ne pleure pas, mon chéri. Ne pleure pas. Pauvre petit. Là, là. Je te ferai passer du bon temps. »

— « Je crois bon de vous faire remarquer, » dit le capitaine, « que ce jeune homme est en train de rire, et non de pleurer. »

C'est à ce moment que le Moine suggéra timidement de passer à table.

*
* *

Quelques heures plus tard, le groupe s'était temporairement séparé.

Malgré tous les efforts de Dickson, la grosse était parvenue à s'asseoir à côté de lui et avait plus d'une fois bu comme par hasard dans son verre.

Aussi, la dernière bouchée avalée, Dickson avait-il dit aux techniciens nouvellement arrivés :

— « Je serais heureux de visiter votre astronef, si cela était possible. »

Il était logique de penser que deux hommes qui avaient été enfermés si longtemps dans ce navire et qui venaient tout juste de se délester de leurs vêtements spatiaux auraient été peu disposés à remettre les uns pour retourner dans l'autre. Tel était certainement le point de vue de la grosse.

— « Voyons, voyons, » dit-elle. « Ne vous agitez pas, fiston. Ils sont comme moi ; ils ont assez vu leur satané astronef pour un moment. Ce n'est pas bon pour vous de vous précipiter comme ça quand vous venez de vous remplir l'estomac, si j'ose dire. »

Mais les deux jeunes gens montrèrent le plus grand empressement.

— « Mais bien sûr. C'était juste ce que j'allais suggérer, » dit le premier.

— « D'accord pour moi, vieux, » dit le second.

Tous trois sortirent du sas comme s'ils avaient eu le diable à leurs trousses.

En un instant ils eurent traversé l'étendue de sable, grimpé à l'échelle et enlevé leurs casques.

— « Quelle foutue idée vous a pris de nous flanquer ces deux femelles sur le paletot ? » dit alors Dickson.

— « Elles ne vous bottent pas ? » dit celui des deux techniciens qui avait un fort accent des faubourgs de Londres. « Les gens, sur terre, ont pensé que vous deviez commencer à trouver le temps long. C'est de l'ingratitude de votre part. »

— « Très drôle, assurément, » dit Dickson. « Mais ça n'a rien de folichon pour nous. »

— « Ça ne l'a pas été pour nous non plus, vous savez, » dit l'autre technicien qui était d'Oxford. « Joue contre joue avec elles pendant quatre-vingt-cinq jours. Elles ont commencé à devenir insipides avant un mois. »

— « A qui le dis-tu ! » s'exclama le Londonien.

Il y eut un silence désabusé.

— « Quelqu'un peut-il me dire, » demanda finalement Dickson, « qui diable a choisi parmi toutes les femmes possibles ces deux épouvantails pour les envoyer sur Mars, et pour quelle raison ? »

— « Vous ne pouvez pas exiger une troupe de chorus-girls venue de Londres dans un pareil trou, » dit le Londonien.

— « Mon cher ami, » renchérit son collègue, « n'est-ce pas l'évidence même ? Quelle sorte de femme viendrait vivre de son plein gré dans cet horrible endroit, pour y subsister avec des rations de l'armée et offrir ses charmes à une demi-douzaine d'hommes qu'elle n'a jamais vus ? Les demi-mondaines ne veulent pas venir parce qu'elles savent qu'on ne peut leur offrir ni luxe ni distraction sur Mars. Une péripatéticienne ordinaire n'y viendra pas tant qu'il lui restera la moindre chance de trouver un client dans le quartier le plus sordide de Liverpool ou de Los Angeles. Or vous en avez ici une qui n'a plus à se faire d'illusions là-dessus. La seule autre femme qui accepterait de venir devrait être une originale qui croit à tout

ce bla-bla sur les nouveaux critères de moralité. Et celle-là, vous l'avez aussi. »

— « C'est simple, pas vrai ? » fit le Londonien.

— « N'importe qui d'un peu moins stupide que nos dirigeants aurait pu le prévoir dès le début, » dit l'autre.

— « Le seul espoir maintenant est dans le capitaine, » dit Dickson.

— « Ecoutez, mon vieux, » dit le Londonien, « si vous croyez qu'il puisse être question que nous rembarquions les marchandises refusées, vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Rien à faire. Notre capitaine aurait à mater une révolte à bord s'il essayait ça. Aussi il n'en fera rien. Il a eu son tour. Nous aussi. A vous de jouer maintenant. »

— « Il ne faut pas abuser, vous comprenez, » dit l'autre. « Nous avons suffisamment payé de notre personne. »

— « C'est bon, » dit Dickson. « Il faut laisser les deux chefs régler ça entre eux. Mais discipline ou non, il est des choses qu'un homme décemment ne peut supporter. Cette maîtresse d'école !... »

— « En réalité, elle est chargée de cours à l'université de Redbrick. »

— « Bon, » dit Dickson après un long silence. « Vous alliez me faire visiter votre navire. Ça pourra me changer un peu les idées. »

*
* *

La grosse s'entretenait avec le Moine.

— « ... Oh ! je sais bien, mon cher Père, que vous allez penser que c'est ma faute la plus impardonnable. Je n'ai pas changé de vie quand je l'aurais pu. Après la mort de sa femme, mon frère m'aurait prise chez lui et j'aurais eu assez d'argent. Mais j'ai continué, Dieu ait pitié de moi, j'ai continué. »

— « Pourquoi avez-vous fait cela, ma fille ? » demanda le Moine. « Est-ce que vous y trouviez du plaisir ? »

— « Non, pas du tout, mon Père. Je n'y ai jamais tenu tant que ça. Mais vous comprenez, j'étais bien roulée en ce temps-là, même si ça n'y paraît plus maintenant... et les pauvres hommes, ça les rendait si heureux. »

— « Ma fille, » dit-il, « vous n'êtes pas loin du Royaume. Mais vous vous trompiez. Le désir de donner est louable. Mais on ne change pas de faux billets de banque en vrais en les distribuant. »

*
* *

Le capitaine, lui aussi, avait quitté la table assez rapidement en demandant à Ferguson de l'accompagner à sa cabine. Le botaniste s'était précipité pour leur emboîter le pas.

— « Un moment, capitaine, je vous prie, » dit-il avec agitation. « Je suis un homme de science. Je travaille déjà fièvreusement. Je pense que je n'ai pas le droit de demander qu'on me décharge de toutes ces autres tâches qui interrompent sans cesse mon travail. Mais si l'on attend de

moi que je perde davantage de temps à distraire ces abominables roulures... »

— « Quand je vous donnerai des ordres qui pourront être considérés comme réellement au-dessus de vos *forces,* » dit le capitaine, « il sera temps de me faire part de votre protestation. »

*
* *

Paterson resta avec la maigre. Dans une femme, seul l'intéressait l'appareil auditif ; il aimait confier ses ennuis aux femmes, et se plaindre en particulier de l'inconstance et de la méchanceté des autres hommes. Malheureusement, la dame estimait que l'entrevue devait être consacrée soit à l'Aphrodisio-thérapie, soit à un cours de psychologie. Et elle ne voyait en vérité aucune raison pour que les deux opérations ne fussent pas exécutées simultanément. La différence entre ces deux conceptions de la conversation était en passe d'en compromettre le succès. Paterson perdait patience et la femme restait souriante et imperturbable.

— « Mais comme je le disais, » grogna Paterson, « ce que je trouve lamentable, c'est qu'un type soit tout à fait chic un jour et puis que le lendemain... »

— « Cela ne fait qu'illustrer ce que je vous ai déjà dit. Il est fatal que ces tensions et ces déséquilibres se manifestent dans des conditions anormales. Et si nous prenons soin de dépouiller le remède évident de toutes les réminiscences sentimentales ou — ce qui est tout aussi néfaste — sensuelles, qui s'y attachent depuis l'époque victorienne... »

— « Mais je ne vous ai pas encore raconté. Ecoutez. Il y a seulement deux jours... »

— « Un moment. Le remède doit être considéré comme n'importe quelle injection. Si nous pouvons seulement persuader... »

— « Comment un type peut-il trouver du plaisir... »

— « Je suis d'accord. Associer l'idée de plaisir à la chose (ce qui est purement une fixation d'adolescent) a pu faire un mal considérable. Considéré rationnellement... »

— « Dites, vous vous éloignez de la question ! »

— « Un moment... »

Le dialogue se poursuivit.

*
* *

Leur visite de l'astronef était terminée. C'était certainement une pure merveille. Personne ne se rappela par la suite qui avait dit le premier : « N'importe qui pourait prendre le commandement d'un navire comme celui-ci... »

*
* *

Ferguson était assis et fumait tranquillement tandis que le capitaine lisait la lettre qu'il lui avait apportée. Il ne regardait même pas dans la direction du capitaine. Quand la conversation commença enfin, une telle

bonne humeur les avait gagnés qu'ils mirent quelque temps à s'attaquer à la partie difficile du problème. Le capitaine parut tout d'abord entièrement occupé par ce que celui-ci présentait de comique.

— « Cependant, » dit-il enfin, « il y a aussi le côté sérieux. L'inconvenance de la chose, pour commencer ! Est-ce qu'ils pensent... »

— « Vous ne devez pas perdre de vue, » dit Ferguson, « qu'ils s'attaquent à une situation absolument nouvelle. »

— « Oh ! nouvelle, ne me faites pas sourire. En quoi diffère-t-elle de celle des hommes à bord des baleiniers ou même des bateaux à voiles du temps jadis ? Ou de ceux qui montent la garde à la Frontière du Nord-Ouest ? Elle est à peu près aussi nouvelle que celle des gens qui ont faim en temps de disette. »

— « Mais mon ami, vous oubliez de la considérer sous le jour nouveau de la psychologie moderne. »

— « Je pense que ces deux horribles femmes ont déjà appris quelques principes de psychologie encore plus nouvelle depuis leur arrivée. Est-ce qu'on suppose vraiment en haut lieu que n'importe quel homme est combustible au point de se précipiter dans les bras de la première femme quelle qu'elle soit ? »

— « Oui, certainement. On dira que vous êtes des anormaux, vous et votre équipe. Ça ne m'étonnerait pas du tout qu'on vous envoie de petits paquets d'hormones à la première occasion. »

— « Eh bien, si on en est là, est-ce qu'on suppose que des hommes seraient volontaires pour une expédition comme celle-là s'ils ne pouvaient pas, ou ne pensaient pas qu'ils peuvent, ou ne voulaient pas essayer de se passer de femmes ? »

— « Et puis il y a la nouvelle éthique, ne l'oubliez pas. »

— « Oh ! laissez ça de côté, vieux filou. Qu'y a-t-il de nouveau là aussi ? Qui a jamais essayé de vivre chaste à l'exception d'une minorité d'hommes fidèles à des principes religieux ou à un seul amour ? Ceux-là sont capables de tenter l'expérience aussi bien sur Mars que sur la Terre. Quant à la majorité, a-t-elle jamais hésité à prendre son plaisir partout où elle le trouvait ? Ces dames de la profession peuvent en témoigner. Avez-vous jamais vu un port ou une ville de garnison sans un nombre respectable de maisons closes ? Quels sont les idiots du Conseil Consultatif qui ont lancé cette ânerie ? »

— « Oh ! une bande de vieilles toquées (en pantalon pour la plupart), qui aiment tout ce qui est sensuel, tout ce qui est scientifique et tout ce qui leur donne un sentiment d'importance. Et cette initiative leur procure ces trois plaisirs à la fois, vous comprenez. »

— « Eh bien, il y a une chose certaine, Ferguson. Je ne veux pas ici de votre boule de suif ni de votre échalas. Vous pouvez... »

— « Voyons, ce ne sont pas des manières. J'ai fait mon travail. Je ne veux pas refaire un voyage avec un tel cheptel. Et mes deux hommes non plus. Il y aurait révolte et meurtre à bord. »

— « Mais il le faut. Je... »

A ce moment, un éclair aveuglant illumina la cabine et le sol trembla.

— « Mon astronef ! Mon astronef ! » cria Ferguson.

Les deux hommes regardèrent le sable nu. L'astronef avait visiblement effectué un décollage parfait.

— « Mais que s'est-il passé ? » demanda le capitaine. « Ils n'ont pas... »

— « Mutinerie, désertion et vol d'un astronef de l'Etat, voilà ce qui s'est passé, » dit Ferguson. « Mes deux gaillards et votre Dickson ont pris le chemin du retour. »

— « Mais sacrebleu, ils vont se faire coffrer ! Ils ont brisé leur carrière. Ils vont... »

— « Oui. Sans aucun doute. Et ils pensent que ce n'est pas payer trop cher. Vous comprendrez pourquoi, peut-être, avant d'être plus vieux de quinze jours. »

Une lueur d'espoir s'alluma dans les yeux du capitaine.

— « S'ils avaient emmené les femmes avec eux ? »

— « Ne dites pas de bêtises, mon vieux. Soyez *sérieux*. Ou si vous avez perdu tout bon sens, ouvrez vos oreilles. »

Dans le bourdonnement de la conversation animée qui se déroulait dans la salle principale et devenait de plus en plus audible, on pouvait distinguer des voix féminines, intolérables.



Comme il s'installait pour sa méditation du soir, le Moine pensa que peut-être il s'était trop concentré sur le fait de « désirer moins » et que, pour cette raison, il devrait suivre un cours (avancé) pour « aimer davantage ». Puis son visage se crispa en un sourire qui n'était pas tout de gaieté. Il pensait à la grosse femme. Quatre choses faisaient vibrer en lui une corde délicate. Premièrement, l'horreur de tout ce qu'elle avait fait et souffert. Deuxièmement, la pitié. Troisièmement, ce qu'il y avait de comique dans la conviction de cette femme qu'elle pouvait encore éveiller le désir. Quatrièmement, son heureuse ignorance de cette séduction complètement différente qui existait déjà en elle et qui, avec la grâce, et avec les directives qu'il lui donnerait, si pauvres fussent-elles, pourrait un jour lui valoir de trôner, lumineuse au pays de la lumière, aux côtés de Madeleine.

Mais, une minute ! Il y avait une cinquième note pour faire vibrer la corde.

— « Oh ! Seigneur, » murmura-t-il, « Pardonne aussi mon absurdité. Je m'étais imaginé que tu m'avais envoyé à soixante millions de kilomètres pour mon seul bien-être spirituel. »

(*Traduit par Roger Durand.*)



Le rival

(*The duel*)

par JOAN VATSEK

Qu'on le veuille ou non, l'histoire de fantôme est la pierre de touche de la littérature fantastique. C'est pourquoi nous n'avons jamais répugné à y faire appel. Mais nous tenons à ne sélectionner dans ce genre que des œuvres éloignées des clichés rebattus. Joan Vatsek, qui est une nouvelle venue dans notre domaine, nous en donne une fois de plus l'occasion. Son récit, dans la tradition moderne de l'histoire de revenant, est basé avant tout sur la psychologie et montre qu'une hantise est déclenchée par un mécanisme mental interne chez la personne qui en est l'objet. C'est, à notre sens, un texte suffisamment littéraire et suffisamment étrange pour mériter la publication dans « Fiction ».



QUAND Janine cessait de parler, elle semblait parfois cesser en même temps de respirer, comme pour prêter l'oreille. Ainsi faisait-elle maintenant, et le silence prit possession de la vieille maison, se pressant entre elle et son mari.

— « Es-tu sûre que cet endroit n'est pas trop retiré pour toi ? » demanda une nouvelle fois Laurent.

— « Non, je m'y sens très bien, vraiment, » dit Janine avec un sourire fugitif. « Ne te fais pas de souci. Tout va bien. D'ailleurs, » ajouta-t-elle d'un ton posé, « nous étions forcés de venir ici. Nous ne pouvions aller nulle part ailleurs, maintenant que nous avons dépensé tout notre argent à cause de moi. C'était la seule solution, n'est-ce pas, mon chéri ? »

— « Oui, » acquiesça Laurent après un bref silence. « Mais j'avais oublié combien l'endroit était isolé. Si tu penses... »

— « Non, tout va bien. Cette vieille maison est merveilleuse. Peut-être vais-je essayer de me remettre à la peinture. »

Elle se retourna pour regarder par la fenêtre, ses bras minces appuyés sur le rebord. C'était une haute fenêtre, ronde comme un hublot, qui dominait l'étendue ininterrompue des bois jusqu'aux collines.

Au bout d'un moment, la bouche de Janine se contracta et elle se tourna de nouveau vers son mari, les yeux brillants.

— « Tu auras des tas d'idées, ici, » dit-elle, s'approchant avec grâce de la table de cuisine où il s'était assis pour se reposer. « Et j'essayerai de te laisser seul quand tu écriras. C'est promis. »

Elle prépara le dîner tandis qu'il se remettait à défaire des colis. Ils mangèrent des conserves, mais elle les servit dans de la vaisselle de porce-

laine fine sur une nappe blanche damassée. Elle avait déballé et lavé le service de porcelaine avant tout le reste, pendant que Laurent sortait les draps et les couvertures et faisait le lit, puis mettait la cuisine en ordre de marche.

Ils étaient dans la salle à manger, au milieu de caisses encore closes, mais les beaux plats aux couleurs pastel rehaussées d'or brillaient de tout leur éclat et Janine les regardait de temps à autre avec un sourire satisfait.

Elle ne se séparait jamais de ces éléments de confort. Ils faisaient corps avec elle. Ils créaient autour d'elle l'atmosphère de luxe où elle évoluait, unique et charmante.

Son regard fit le tour de la pièce nue et sans tapis, puis se porta avec hésitation sur les chambres au-delà, dont le mobilier de l'appartement qu'ils avaient quitté en ville ne parviendrait pas à combler le vide sonore.

Elle évita de regarder par la fenêtre, maintenant que le crécuscule bleuté s'infiltrait dans la vallée solitaire.

La maison était tout ce qui restait d'un vieux domaine en Virginie. Laurent l'avait héritée à la mort de son père, qui s'était ruiné avec distinction en se consacrant, une génération plus tôt, à l'élevage des pur-sang. Les terres avaient été depuis longtemps vendues. Il était seulement resté la maison et le morceau de terrain qui l'entourait, invendables du fait de leur position retirée. Et maintenant, après en être resté éloigné depuis son enfance, Laurent y était revenu.

On pouvait encore découvrir, à demi dissimulées par l'herbe haute derrière la maison, les ruines des écuries et des habitations des esclaves : amas de pierres de fondation et excavations perfides.

Au bout du champ coulait un ruisseau qu'on pouvait traverser sur un pont rudimentaire en planches ; sur l'autre bord, se trouvait un vieux cimetière aux tombes à moitié enfouies dans la terre et cachées par les mauvaises herbes. Au-delà des pierres tombales oubliées, la broussaille avait tout envahi.

Dans le silence du soir, ils pouvaient entendre le murmure du ruisseau plus distinctement que lors du remue-ménage de leur arrivée.

Un court instant, Laurent perçut chez Janine, à en juger par l'inclinaison de sa tête et son regard vaguement alarmé, un malaise dû au gargouillement léger et comme hostile de l'eau sur les pierres. Il capta aussi en elle une frayeur à l'égard de la brume s'élevant du ruisseau, et qu'il avait été habitué, dès l'enfance, à considérer comme inséparable d'une soirée d'été.

— « Nous partirons dès que nous aurons un peu d'argent, » promit-il d'un ton uni, dans le silence à peine troublé par le souffle retenu de sa femme.

— « Oui, » murmura-t-elle.

Plus tard, dans le grand lit, elle fut agitée d'un léger tremblement.

— « Tu as froid ? » demanda-t-il. « Viens plus près. »

— « Non, ça va, » dit-elle sans bouger. « J'ai sommeil, c'est tout. Bonne nuit, Laurent. »

— « Bonne nuit, ma chérie. »

Elle regarda le clair de lune qui traversait la pièce sans rideaux, entre un double mur d'ombres effrayant, pour tomber sur le couvre-lit. Après une profonde inspiration, elle se retourna toute tremblante vers son mari pour échapper à cette clarté, se rappelant avec une crainte superstitieuse qu'on ne doit pas laisser éclairer son lit par la lune.

— « Je ne peux pas dormir, » murmura-t-elle désespérée. « Cache la fenêtre, Laurent. Cache-la. Empêche la lune d'entrer. Je t'en prie ! »

En un instant il fut au milieu de la pièce, tout à fait éveillé. Il accrocha sa robe de chambre aux tringles à rideaux et demanda d'une voix normale :

— « Ça va mieux, Janine ? »

— « Ça va mieux, » dit-elle, se détendant. « Beaucoup, beaucoup mieux. Merci, mon chéri. »

— « Peux-tu dormir maintenant ? Veux-tu ton eau de Cologne ? Ou autre chose ? »

— « Non, mon chéri, » dit-elle avec un léger rire, maintenant qu'elle se sentait de nouveau en sûreté dans le noir. « Reviens te coucher et laisse-moi te prendre dans mes bras. Nous allons nous endormir. »

*
* *

A la fin de la semaine, toutes leurs affaires étaient rangées, les meubles en place et les fenêtres pourvues de rideaux. Leur plus proche voisin était un fermier à plus d'un kilomètre de là. Laurent engagea l'un de ses fils pour tondre la pelouse, et sa fille, Trisa, âgée de dix-sept ans, pour venir chaque jour mettre en ordre et nettoyer la maison. Janine et lui allaient à la ville en voiture deux fois par semaine pour y faire leurs provisions. Le courrier et le lait leur étaient apportés à domicile.

Ils avaient maintenant pris leurs habitudes et menaient une vie tranquille, Laurent s'était remis à travailler régulièrement. Janine tenait sa promesse. Elle ne cherchait plus d'excuses pour l'interrompre ; elle lui apportait son déjeuner sur un plateau qu'elle laissait à sa porte.

Un jour, en fin d'après-midi, il descendit aux rez-de-chaussée. La pluie avait tombé toute la journée et c'est à peine s'il avait vu Janine. Il la trouva dans le living-room, assise en tailleur sur le vieux tapis d'Orient devant la cheminée.

Il eut un tressaillement en la voyant à cette place. Combien de fois s'était-il assis dans cette posture étant enfant, tandis que sa mère lui lisait les aventures de Robin des Bois et des Chevaliers de la Table Ronde devant le feu de bois qui crépitait dans l'âtre. Mais il n'y avait pas de feu maintenant, seulement quelques cendres froides.

Janine ne l'avait pas entendu venir. Elle était absorbée par quelque chose, sur le plancher devant elle. Dans l'étrange demi-jour qui régnait dans la pièce, elle ressemblait plus que jamais à un portrait de Dürer. Elle n'était pas belle au sens ordinaire du mot, mais fascinante et inoubliable.

Il découvrit bientôt, à son grand étonnement, ce qui captivait ainsi son attention. Elle avait placé sur le plancher un vieil échiquier en marqueterie qu'il avait toujours connu dans la maison, aussi loin que remontaient ses

souvenirs. Elle l'avait retourné et avait placé, sur son envers poli, un verre en cristal sens dessus dessous.

Elle tenait délicatement la base du verre avec l'extrémité de deux doigts de sa main droite. Tandis que Laurent l'observait, le verre sembla glisser, comme s'il eût possédé une volonté propre, à la surface de l'échiquier retourné, décrivant des arcs de cercle et entraînant la main de sa femme.

— « Que fais-tu là, Janine ? » demanda-t-il.

Elle sursauta, poussa un cri et heurta le verre, en l'envoyant rouler sur le plancher.

— « Non ! Non ! » cria-t-elle.

Il entra dans la pièce sur la pointe des pieds, comme s'il eût craint de réveiller quelqu'un.

— « Je t'ai fait peur, » dit-il. « Excuse-moi. Je n'avais aucune idée de ce que tu pouvais faire. »

— « Oh ! » dit-elle, reprenant ses esprits.

Sa respiration était saccadée. Elle ramassa le verre et le remit en place. Laurent vit alors qu'elle avait tracé, à l'encre, avec soin, au dos de l'échiquier, les lettres de l'alphabet.

— « N'as-tu jamais reçu de messages de cette façon ? » demanda-t-elle avec une indifférence feinte. « Quand j'étais petite et que maman était encore de ce monde, nous passions des heures à en recevoir ainsi. »

— « Des messages de qui ? » demanda Laurent, attentif à garder un ton insouciant.

— « Oh ! de l'au-delà, » lui dit Janine, l'air surprise qu'il eût besoin d'une explication. « Maman et moi parlions à papa de cette façon et il nous amenait toute sorte d'amis excentriques. Maman disait que c'était bien de lui ; de son vivant, il amenait toujours à la maison les gens les plus singuliers. »

— « Mais, Janine... » commença Laurent.

— « Je suppose, » ajouta Janine en l'observant, « que le docteur et toi, vous diriez que c'était simplement pour maman un moyen d'éluder la réalité. »

Il pensa un instant à la mère de Janine, courageuse et pathétique. D'une bonne éducation, restée sans ressources à la mort de son mari, elle avait ouvert une pension de famille pour étudiants. Elle était parvenue à envoyer Janine dans les meilleures écoles, et à lui insuffler son rêve qui était de la voir un jour, avec sa beauté et son intelligence, remporter un magnifique succès encore indéterminé, — comme chanteuse, peut-être, ou comme actrice, ou comme peintre.

Elle était morte épuisée, mais avec la satisfaction sereine du devoir accompli, peu de temps avant que Janine épousât Laurent.

Janine regardait maintenant son mari, avec, dans son sourire, une nuance de défi.

— « Essaye toi-même, » dit-elle. « C'est une vieille maison étonnante. Elle a été construite en 1690. Songe à tous ceux qui y ont vécu et y sont morts depuis. Et il y en a qui sont toujours là. Je ne sais pas pourquoi cer-

tains restent et d'autres non, mais c'est toujours ainsi. Essaye pour voir si l'un d'eux veut te parler. »

— « Bon, » dit-il en se forçant à sourire.

Il s'assit sur le tapis à côté d'elle et lui prit la main. Mais comme cette main lui échappait, il prit l'échiquier et le plaça devant lui.

— « Pose simplement deux doigts sur le verre, » expliqua-t-elle. « Détends-toi et attends, et quand le verre bougera, laisse ta main l'accompagner. »

Il suivit ses instructions, prêt à sourire lorsque rien ne se produirait. Mais, tandis qu'il attendait, les doigts touchant à peine le cristal, il lui sembla que le calme insolite qu'il avait ressenti en observant Janine envahissait de nouveau la pièce.

Le verre se mit à bouger. Sans que Laurent eût conscience d'accomplir un effort musculaire quelconque, le verre décrivit une large courbe sur l'échiquier jusqu'à la lettre N. Il s'arrêta, puis passa à la lettre O et revint encore plus rapidement au N. Il se replaça de lui-même au centre, puis recommença le même manège : de la lettre N à la lettre O, pour finir par le N. Enfin, avec une violente secousse, le verre lui tira la main en travers de l'échiquier dont il franchit le bord.

— « *Non, non,* » lut Janine. « Je crois qu'il ne veut pas te parler, mon chéri. »

Avec un effort pour rester indifférent, Laurent tira une cigarette de sa poche et l'alluma.

— « Qui donc ne veut pas me parler, Janine ? »

— « Roderick Jamieson, » dit-elle. « Le Major Roderick Jamieson. Il a vécu ici. J'étais en train de lui parler quand tu es entré. Il a été tué pendant la Guerre d'Indépendance, à la bataille de Yorktown, m'a-t-il dit. Il est enterré dans le petit cimetière là-bas derrière. Demain j'irai voir si je trouve sa tombe. »

Laurent retint son souffle. Il avait laissé l'herbe haute dans le petit cimetière et n'avait pas parlé de celui-ci à Janine.

Elle avait dû le trouver cependant, et gratter la mousse sur le marbre qui portait effectivement le nom de Roderick Jamieson, bien que personne dans la famille n'eût jamais su au juste qui était cet homme.

— « Je vois, » dit Laurent, sentant un poids lui descendre sur les épaules. « Tu sais, bien entendu, Janine, » (il lui parlait avec autant de douceur qu'à un enfant) « que le verre est mû par tes propres réactions musculaires inconscientes. Tout message qu'il peut former ainsi vient tout simplement de ton propre cerveau. »

— « C'est possible, » dit Janine. « Mais le message n'en est pas moins réel, mon chéri. Parce que, qui le met dans mon cerveau ? Réponds-moi à cela ! » Son attitude changea brusquement. « Ne te fais pas de mauvais sang, chéri. Je n'ai rien à faire pour m'occuper et le Major Jamieson me distrait, c'est tout. Il est si plein de jactance quand il raconte ses exploits. A l'en croire, il s'est battu si souvent en duel et il a séduit tant de femmes ! »

Elle partit d'un petit rire cristallin. « Personne ne pourrait croire *toutes*

ses histoires. Ça le met dans une rage folle quand je lui dis qu'il les invente. Il lui arrive de lancer le verre à l'autre bout de la pièce. »

A la vive surprise de Laurent, elle se blottit dans ses bras, tout contre sa poitrine. Il sentait son propre cœur battre à grands coups et elle le sentait aussi.

— « Je t'aime, » dit-il d'une voix tendue qui la rappela à la réalité.

— « Je sais. »

Elle se tourna dans ses bras et leva son visage pour qu'il l'embrassât. Ses lèvres étaient chaudes et offertes. Il semblait qu'elle n'eût besoin d'aucune transition. Elle pouvait vivre dans le réel et l'irréel à la fois. Il la serra convulsivement dans ses bras, la sentant plus proche et plus aimante qu'elle n'avait été depuis des mois.

— « Tu n'as pas idée, » murmura-t-elle, « comme ce que nous faisons là le rend furieux. »

*
* *

Cette nuit-là, il resta éveillé après que Janine se fut endormie. Elle respirait régulièrement et il sentait sur sa joue son haleine douce et chaude.

Il se mettait le cerveau à la torture pour trouver quelque chose qui pût l'intéresser, la détourner de ce jeu avec l'échiquier, le verre et le rival imaginaire. Avec amertume, il se rappela le bonheur de leurs quatre années de vie commune, dans leur petit appartement sur Washington Square, où il avait écrit deux livres, tous deux couronnés de succès.

Janine avait cherché avec une intrépidité pleine d'enthousiasme à faire une carrière de son côté, rendant successivement visite à tous les directeurs de spectacles de Broadway, avec sa collection de coupures de presse louant le talent dont elle avait fait montre dans des productions reprises durant la saison d'été... Puis il y avait eu une pénible année d'études artistiques... puis la courte période pratique comme rédactrice dans une agence de publicité... le bref enthousiasme pour la poésie d'avant-garde, et le mince recueil de vers, jamais publié...

Ensuite elle avait pris New York en grippe et désiré ardemment vivre à la campagne, dans l'isolement. Ils étaient partis s'établir dans le New Hampshire, pour qu'elle pût s'adonner vraiment à la peinture. Quant à Laurent, il pouvait écrire n'importe où.

Dans la charmante vieille maison de style colonial d'où l'on avait vue sur l'océan, Janine avait produit une demi-douzaine de paysages fort acceptables. Après des hésitations infinies, elle les avait exposés dans une galerie d'art locale. Quand aucun de ses tableaux n'eut obtenu la moindre mention honorable, elle rangea ses peintures et ses toiles sans chercher à cacher son ennui.

C'est alors que, pendant le long hiver de la Nouvelle-Angleterre, était apparue la première de ces crises d'apathie qui les avait menés de spécialiste en spécialiste, à Boston, New York, Washington...

Et maintenant, leurs ressources épuisées, ils avaient échoué là, en Virginie.

*
* *

Laurent essaya de décider Janine à fréquenter des gens ; elle refusa. Deux fois par semaine, ils prenaient la voiture et allaient au cinéma, à cinquante kilomètres de là, mais bientôt elle en eut assez et le pria d'y aller seul.

Elle lui assura qu'elle était heureuse. Comme pour le lui prouver, elle finit par déballer sa boîte de peinture et ses toiles et entreprit quelques esquisses au gré de sa fantaisie. Il pensait qu'elle ne serait pas longue à les abandonner, mais il se trompait. Bien au contraire, elle s'absorba subitement dans sa peinture. Elle se mit à travailler à un tableau, mais ne voulut pas le lui faire voir et lui fit promettre de ne pas le regarder avant qu'il fût terminé.

Heureux de la voir occupée, bien qu'elle continuât, il le savait, de se servir de l'échiquier et du verre chaque jour, il reprit son travail. Il décida de la laisser continuer son jeu puéril des messages sans y attacher trop d'importance ; le moment viendrait bien où elle s'en lasserait. De temps à autre, il lui demandait même, sur le mode plaisant, des nouvelles de Roderick Jamieson.

Mais Janine négligeait de relever son ironie et répondait aussi naturellement que si Roderick Jamieson eût été un personnage réel.

Un dimanche, alors que Janine était en train de laver sa fine porcelaine après dîner — tâche qu'elle ne confiait jamais à Trisa — Laurent lui dit d'un ton détaché qu'il allait faire un bout de promenade, puis il dirigea ses pas vers le petit pont et le cimetière sur l'autre bord. Il trouva la pierre tombale, tout contre la rive, à l'endroit où il se rappelait l'avoir vue. Les hautes herbes qui l'entouraient avaient été foulées. Janine avait dû venir là. Mais la mousse qui recouvrait la pierre tumulaire rendait le nom tout à fait illisible. Comment donc avait-elle pu savoir ? Pour satisfaire sa curiosité, il gratta suffisamment la mousse pour vérifier les lettres J A M I E...

Le lendemain lundi, il fit seul les vingt-cinq kilomètres jusqu'à la ville pour aller aux provisions.

— « Trisa, restez ici jusqu'à mon retour, » avait-il dit à la petite paysanne aux yeux noirs occupée à la cuisine. « Si votre maîtresse veut vous renvoyer chez vous, trouvez une excuse pour rester. Je vous paierai le double quand je rentrerai. »

En ville, il passa à la Société Historique, où, dans une salle à l'odeur de moisi, une femme d'un certain âge, très aimable, tenait les archives de la ville et de ses environs, dont les plus anciennes dataient d'avant la Guerre d'Indépendance.

Après avoir fait des recherches avec un plaisir non dissimulé, car elle n'avait pour ainsi dire jamais de visites, la bibliothécaire découvrit une courte biographie découpée dans une vieille chronique et collée dans un album avec d'autres écrit jaunis.

— « Le Major Roderick Jamieson, » dit-elle. « Je savais bien que je connaissais ce nom. Il était des environs. Un fameux duelliste, dit-on dans cet article, tué au combat à Yorktown. Décoré par La Fayette. »

Ainsi Roderick Jamieson n'était pas une légende. Mais comment Janine

avait-elle su qu'il était enterré derrière la maison, alors que la mousse qui avait oblitéré l'inscription sur la pierre était intacte ? Et elle n'avait certainement jamais mis les pieds à la Société Historique — elle n'était jamais venue seule en ville.

Il n'y avait qu'une seule autre possibilité, conclut Laurent. Parmi les vieux livres et papiers accumulés au grenier, elle avait dû découvrir quelque document mentionnant Roderick Jamieson. Il n'avait jamais trouvé lui-même de référence de ce genre, mais cela faisait des années qu'il n'était monté là-haut et il n'avait jamais fouillé très loin dans les vieux journaux et les vieilles lettres exposés là à la poussière depuis peut-être deux cents ans.

Mais il remit à plus tard un inventaire au grenier, sans s'avouer à lui-même qu'il craignait de n'y rien trouver concernant Jamieson.

*
* *

— « Roderick devient terriblement jaloux de toi, mon chéri, » lui dit Janine un après-midi tout en se balançant paresseusement dans le hamac. Laurent avait apporté de la limonade, parfumée avec de la menthe sauvage cueillie dans un coin du terrain envahi par les herbes.

— « Mmmm, » fit-il. « J'ai reçu une lettre de mon agent littéraire aujourd'hui. Mon nouveau livre lui plaît, mais il veut que j'y travaille encore un peu. »

— « Quel raseur. »

— « Ainsi, il faudra que nous restions ici pour le moment. »

— « Oh ! si ce n'est que cela. Je ne voudrais pas m'en aller. »

— « Vraiment ? » demanda-t-il un peu inquiet.

— « Non. C'est délicieux d'avoir du temps devant soi. Je n'ai jamais connu pareil endroit pour avoir des loisirs. Je pourrais me laisser vivre comme cela toute ma vie. »

— « Paresseuse, » dit-il en souriant avec soulagement.

Elle tourna vers lui un regard plein de mystère et de mélancolie.

— « Oui, » dit-elle. « Je ne réagis plus. Je suis une paresseuse et une inutile. »

— « Mais pas du tout, Janine. »

— « Je t'assure que si. »

Elle se mit à faire osciller le hamac en engageant ses doigts dans les cordes. Ses doigts étaient forts et osseux, et ses ongles longs et polis. Elle était toujours d'une propreté méticuleuse. Elle passait des heures devant la petite coiffeuse du cabinet de toilette qu'il lui avait aménagé.

— « Il y a des années que tu aurais dû me le dire, » dit-elle avec une nuance de reproche. « Roderick prétend qu'une femme n'a pas besoin d'être utile. Du moins pas une femme comme moi. Il dit que son seul devoir est d'être là pour embellir la maison. »

— « C'est son point de vue, vraiment ? » Laurent n'avait pas du tout envire de rire. « Que dit-il encore ? »

Il cherchait à comprendre le nouveau rôle qu'elle jouait.

— « Oh ! il parle de lui-même interminablement, comme je te l'ai dit. Il me raconte ses duels et ses aventures sentimentales. Je l'accuse d'avoir eu des liaisons simplement parce qu'il éprouvait un plaisir intense à envoyer les maris dans un monde meilleur. Il ne s'en défend pas. »

— « Employait-il l'épée ou le pistolet ? » demanda Laurent en étudiant attentivement son visage sans en avoir l'air.

Elle hésita.

— « Là-dessus il reste un peu vague. Il ne spécifie pas de quelles armes il se servait. Une fois il s'est mis en colère et n'a plus voulu me parler pendant plusieurs jours, parce que j'avais émis l'avis qu'il ne se battait peut-être pas toujours en gentleman. Quand il eut fini de bouder, il m'informa qu'il avait été d'une adresse fabuleuse avec ses pistolets et qu'il avait tué six hommes à lui tout seul avant d'être tué au combat à Yorktown. Il n'avait que vingt-sept ans et parfois il semble encore bien plus jeune que cela, plus jeune que tu n'as jamais été, mon chéri. »

— « Six hommes ? Tous des maris ? » demanda-t-il sèchement.

C'était là un sujet de conversation familier entre eux deux, vu simplement sous un autre angle. Elle n'aimait pas réellement cette qualité de mari, pas plus que celle d'épouse : elle désirait avant tout un état de tension romanesque, indéfiniment soutenu.

— « Trois ou quatre étaient des maris, » dit-elle nonchalamment. « Mais quand je lui demande ce qu'il est advenu des femmes par la suite — toutes libres de l'épouser, je présume — il me distrait en me complimentant sur mes sourcils ou sur je ne sais quoi de stupide dans le même genre. »

— « Pourquoi stupide ? Tu as de très jolis sourcils, » dit Laurent. « J'imagine qu'il est amoureux de toi ? »

— « Oh ! follement. Il passe un temps incroyable à réfléchir à ce qu'il pourrait faire pour te provoquer en duel. C'est pour lui une grande déception que de ne pouvoir te jeter un gant à la figure. »

— « Il pourrait jeter le verre, » suggéra Laurent.

— « Ce n'est pas une mauvaise idée, mon chéri, » dit-elle comme si elle ne s'était pas attendue à tant d'ironie de sa part. « Je le lui dirai. Voudrais-tu voir comment il est ? »

— « Voir comment il est ? »

Laurent eut un mouvement de surprise.

Elle lui prit la main et l'emmena dans le living-room. Près de la fenêtre, sur un chevalet, se trouvait le tableau qu'elle ne lui avait jamais permis de voir. Elle enleva la toile qui recouvrait son œuvre et tourna celle-ci vers Laurent, avec le sourire d'un enfant espiègle. Et alors il comprit.

C'étaient la tête et les épaules d'un jeune homme, dont les longs cheveux blonds tombaient en boucles soyeuses sur ses oreilles et son col. Son visage était mince et aristocratique, ses lèvres s'étiraient en un fin sourire qui eût été plaisant sans l'expression de son regard.

Ses yeux étaient d'un bleu intense, presque noir. Ils semblaient attirer et retenir le regard de Laurent comme s'ils lui donnaient un ordre. Il y

avait en eux des profondeurs obscures comme la nuit, et quand Laurent les sonda, il se rendit compte que Janine n'avait pas peint Roderick en train de sourire.

C'était indiscutablement le plus beau portrait qu'elle eût jamais exécuté.

— « C'est magnifique, » s'exclama Laurent. Puis, affectant l'indifférence : « Ainsi, c'est le Major Roderick Jamieson. »

— « Il dit que c'est un très bon portrait » (un léger rire monta aux lèvres de Janine), « mais qu'il ne donne pas une idée exacte de la beauté du modèle. Je lui ai dit que son insupportable vanité commençait à me fatiguer. »

— « Tu devrais essayer une autre huile, » dit Laurent, choisissant ses mots. « C'est vraiment très réussi. »

— « Je verrai. » Elle recouvrit le tableau d'un mouvement brusque. Sa voix était terne et indifférente. « C'était amusant. »



Ce soir-là, quand Janine fut endormie, Laurent se décida à écrire au médecin qui l'avait soignée à Washington :

La neurasthénie de Janine a pris une nouvelle forme dans cet endroit solitaire. Elle passe son temps à rêver. Elle entretient des conversations imaginaires par l'intermédiaire d'une planchette magique de sa fabrication. Elle semble s'enfoncer peu à peu

Sa plume déchira la feuille de papier, pénétrant dans le buvard vert du sous-main. Il alla brûler la lettre à la flamme du réchaud à la cuisine.



— « Roderick est d'avis que je devrais te quitter, » dit Janine au petit déjeuner en bâillant et en lui souriant. « Il affirme que tu ne me comprends pas. Il dit que tu ne crois pas un mot de ce que je te raconte sur lui et que tu penses que je deviens folle. Est-ce vrai ? »

Laurent s'appliqua à remuer son café, craignant de se trahir s'il la regardait. Ses mains tremblaient. Janine l'avait-elle surpris alors qu'il rédigeait péniblement sa lettre, l'avait-elle vu la brûler, en avait-elle deviné le contenu ?

— « Il a dit ça, vraiment ? Que dit-il encore ? »

— « Oh ! il ne faut pas faire attention à lui, il invente toujours des choses, » dit-elle avec un haussement d'épaules.

Elle se leva et l'embrassa. Pendant tout le reste de la journée, elle se força à paraître pleine de vie, enjouée, spirituelle, et elle refusa de se laisser ramener à Roderick Jamieson.

Dans la nuit, Laurent s'éveilla et s'aperçut qu'elle était descendue au rez-de-chaussée. Il sortit du lit, descendit sans bruit l'escalier et s'arrêta à la porte du living-room, en retrait et caché dans l'obscurité.

Janine avait allumé un feu de petit bois. Le feu était la seule source de lumière dans la pièce. Elle était assise, riant et parlant toute seule, et le verre était posé à côté de l'échiquier.

Il ne pouvait distinguer aucune de ses paroles, car sa voix était si faible qu'on eût presque dit qu'elle sortait de la bouche d'une autre personne. Son faible murmure aurait même pu être celui du vent. Mais il voyait ses lèvres bouger et ses yeux briller d'un éclat qu'il ne leur connaissait plus. Et cela était authentique et non pas affecté comme sa gaieté de la journée.

Elle était vêtue d'une chemise de nuit diaphane et d'une ample robe de chambre assortie, fermée à la gorge par un ruban bleu, avec de larges manches serrées au poignet. A un certain moment, elle toucha sa gorge avec une expression troublée, comme si quelqu'un à côté d'elle avait tendu la main pour dénouer le ruban.

Puis elle dit quelque chose d'un ton taquin et secoua la tête en signe de dénégation.

Laurent eut le pressentiment qu'elle allait se lever et se retourner, aussi remonta-t-il se coucher sur la pointe des pieds, le cœur battant et avec un mal de tête intolérable.

Janine revint lentement quelques instants plus tard, toute sa langueur reparue. Elle se recoucha et il sentit alors combien elle était épuisée. Une chose était certaine : elle n'avait pas joué la comédie. Cette dernière séance l'avait laissée sans forces.

Plus tard dans son sommeil, elle parla : « Cours ! Cours ! Cours ! » murmura-t-elle. Puis elle poussa un faible gémissement et sa tête roula de côté sur l'oreiller.

*
* *

Le lendemain matin, Laurent écrivit au médecin. Il lui relata toute l'histoire et alla mettre lui-même la lettre à la poste plutôt que de la confier à Trisa.

Le médecin répondit de lui amener Janine aussitôt pour reprendre le traitement. Il rappela à Laurent en termes sévères qu'il ne lui avait rendu Janine qu'à regret, parce qu'il ne la considérait pas comme guérie. Laurent, anxieux, lui avait demandé un conseil ; le docteur ne lui en donnait pas. Il lui disait simplement de venir immédiatement à Washington.

Laurent passa un long moment à regarder son livre de comptes fermé. Il n'avait pas besoin de l'ouvrir pour en vérifier les chiffres.

Il alla à la fenêre et regarda Janine, au-dehors. La maison était entourée d'une étendue de gazon souple et bien entretenu, mais elle préférait toujours marcher dans l'herbe haute et bruissante, de l'autre côté du ruisseau. Parfois elle disparaissait pendant des heures dans les bois. Etait-ce pour y rencontrer Roderick Jamieson ?

Il eut un haut-le-corps et serra les poings. Etait-il gagné par ses divagations ? Cependant il était exact qu'elle se comportait comme si elle avait un amant.

Il ne l'avait jamais vue si ravissante. Un grand calme semblait s'être

fait en elle. Elle n'était plus déchirée comme avant, alors qu'elle s'interrogeait et s'accusait sans cesse tout en étant le jouet d'ambitions avortées qui, sitôt dissipées, la laissaient pantelante et défaite.

Sa démarche était maintenant fière, son air presque arrogant, elle n'avait plus de ces gestes nerveux ni de ces soubresauts comme au début de sa maladie.

Il prit la lettre du docteur dans l'intention d'y répondre, mais la rangea avec découragement et se mit à travailler, chassant de son esprit le charme de l'été de Virginie, le ciel chaud et bleu, le parfum du chèvrefeuille et l'image de sa femme marchant dans la broussaille odorante.

Il travailla tout l'après-midi et se mit à table, épuisé, devant le dîner que Janine servit aux chandelles, dans la fragile porcelaine, l'air absent.

Avec un tressaillement, Laurent remarqua qu'elle buvait dans le verre en cristal dont elle avait coutume de se servir avec la planchette magique et qu'elle en étreignait presque constamment le pied de ses doigts crispés. Elle mangeait à peine, mais elle buvait avec lenteur, ses lèvres caressant tendrement le bord du verre.

Au terme d'une journée d'effort soutenu, le vin engourdissait Laurent. Il observait sa femme, les yeux mi-clos.

Elle servit des pêches à l'eau-de-vie dans des coupes en cristal avec des gestes précis et posés, comme si elle soignait un amoureux, mais il savait que ce n'était pas à lui qu'elle pensait.

Au moment où ils montèrent se coucher, la pluie se mit à tomber avec un crépitement métallique sur les gouttières et un doux murmure contre les vitres. Le tonnerre gronda dans le ciel et les éclairs jaillirent, de plus en plus proches.

Janine s'enfonça vite dans un sommeil calme, mais Laurent était trop las et ne pouvait s'endormir. Il se tourna et s'agita, allumant des cigarettes qu'il éteignait presque aussitôt. Enfin, il resta étendu immobile, les yeux grands ouverts dans l'obscurité qu'illuminait par intervalles la lueur réfléchie des éclairs, tout en écoutant l'orage se rapprocher.

Le vent se leva et le volet se mit à battre. Irrité, il alla l'attacher. Comme il refermait la fenêtre et se retournait, il vit Janine debout, qui lui faisait face.

Il s'immobilisa, muet, glacé par son expression. Elle semblait le regarder droit dans les yeux avec une sourde haine.

Au bout d'un moment de tension extrême, elle se retourna et descendit l'escalier dans le noir. Il chercha une lampe électrique, n'en trouva pas, et, ne voulant pas perdre de temps, la suivit à tâtons.

Elle ne se retourna même pas quand il posa les pieds sans douceur sur les deux marches grinçantes. Alors il eut la certitude qu'elle était dans une crise de somnambulisme.

La porte d'entrée était ouverte. Il la suivit dehors, frissonnant dans la pluie qui lui fouettait le visage. Devant lui, Janine semblait ne rien sentir. A la lueur intermittente des éclairs, il apercevait ses cheveux et sa chemise de nuit pâle flottant au vent.

Laurent pensa aux trous et aux pierres de fondation des anciens communs, vers lesquels elle se dirigeait. Quel que pût être le choc qui en résulterait, il fallait la réveiller.

— « Janine ! » cria-t-il, d'une voix qui se mêla au hurlement du vent. « Janine ! »

Elle entendit son nom et s'arrêta dans sa course. Elle avait dû distinguer une silhouette en mouvement, de même qu'il apercevait, lui, les contours de sa chemise blanche au hasard des éclairs.

— « Attends-moi ! » cria-t-il d'un ton impérieux.

— « Tu ne cours pas assez vite, Roderick ! » répondit-elle. Puis elle fit entendre un petit rire de triomphe. « Attrape-moi ! » cria-t-elle d'une voix provocante. Elle pivota sur les talons et se remit à courir « Cours, cours, cours !» lança-t-elle.

Il se rappela les mots qu'elle prononçait comme des ordres dans son rêve.

Il courut, mais elle fuyait, légère, devant lui, contournant les dangereux trous avec une rapidité et une sûreté étonnantes. Elle coupa à travers champs et Laurent la suivit, déjà sûr de sa destination. Elle s'élança sur le petit pont, se rappelant peut-être vaguement quelque conte où il était dit que les esprits ne peuvent pas traverser un ruisseau.

En sûreté de l'autre côté, elle éclata d'un rire joyeux. Plus rien maintenant ne la séparait des taillis où elle pourrait se cacher de lui toute la nuit. Il était trempé jusqu'aux os et elle aussi, certainement. Elle allait attraper une pneumonie.

— « Janine ! » cria-t-il désespérément. « Attends-moi ! »

— « Tu ne m'auras pas, tu ne m'auras pas ! » cria-t-elle en retour.

Mais elle s'arrêta un instant. Un éclair zébra le ciel et, dans sa lueur blanche éblouissante, il vit Janine qui le regardait, les lèvres entrouvertes, écarquillant les yeux comme si elle commençait à le reconnaître, ses cheveux et sa chemise en tissu léger plaqués sur elle par la pluie.

Laurent traversa le pont en trois enjambées. Il fallait qu'il parvînt à elle avant qu'elle se remît à courir. Il le fallait... il étendit le bras vers elle et à ce moment ce fut comme si une poigne solide lui saisissait perfidement la cheville. Il sentit qu'il s'élevait en l'air comme si on l'eût arraché brutalement au sol, et en plongeant en avant il eut la vision de la pierre funéraire enfouie de biais dans l'herbe haute. A la lueur d'un éclair, il put même discerner les lettres dont il avait enlevé la mousse :

J A M I E ...

Et alors il s'abattit de toute sa force, le front sur l'arête du marbre.

*
* *

Quand Trisa, la jeune fille qui venait faire le ménage, arriva le lendemain matin, elle trouva Janine assise sur le sol du living-room, dans sa chemise de nuit encore humide, fredonnant à l'oreille de Laurent, dont elle avait réussi par miracle à tirer le corps dans la maison et dont elle tenait sur ses genoux la tête ensanglantée. Dans le foyer éteint, il y avait un

échiquier à demi consumé et, devant la cheminée, les morceaux d'un verre brisé.

Janine leva lentement la tête quand Trisa entra.

— « Il ne m'aimait pas, » dit-elle, d'une voix si enrouée que Trisa put à peine la comprendre. « Il n'a jamais tenu à moi. Il n'a jamais tenu à aucune femme. Ce qu'il voulait seulement, c'était tuer. Toujours tuer ! »

Ce fut la dernière phrase cohérente qu'elle devait jamais prononcer.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Un jour comme les autres

par MARCEL BATTIN

La science-fiction a si souvent décrit les horreurs post-atomiques que le thème semble bien ne plus pouvoir être évoqué que par antiphrase. C'est ce qu'a choisi de faire, jusqu'à l'extrême, l'auteur du présent conte. Cette brève « chronique des temps futurs » est volontairement considérée sous une optique impersonnelle et à une échelle réduite. Sa sécheresse ne fait que la rendre plus atroce. Elle en dit plus long peut-être que de longs manifestes réclamant l'interdiction des armes atomiques. Que ceux qui seraient tentés de trouver ce texte malsain ou morbide y réfléchissent.

Marcel Battin est un authentique débutant et un autodidacte, qui ne se cache pas de n'avoir « aucun bagage ». Son livre de chevet est « La vache enragée » *d'Orwell, et parmi ses auteurs favoris se retrouvent Malraux, Céline, Hemingway et Koestler. Il déclare avoir « sorti ses tripes » en écrivant* « Un jour comme les autres ». *De son propre aveu, le ton du conte lui fut inspiré par la lecture du* « Journal d'un monstre » *de Matheson. Il nous semble en fait que Marcel Battin, s'il acquiert plus de métier, pourrait avoir les qualités d'un Matheson français. L'avenir dira s'il suivra cette voie.*



MOI je veux aller jouer avec mon frère, alors quand maman me dit d'aller voir les pièges je lui dis « génétique » et naturellement, comme chaque fois que je dis un gros mot, je reçois une gifle. Mais ça fait rien elle a pas de force et puis j'ai l'habitude.

Dans le fond maman elle a pas tort, et si je vais pas aux pièges on mangera pas et moi je sens que j'aurai bientôt faim. Papa y dit rien parce qu'il peut plus parler depuis longtemps. Sans que maman me voye j'y donne un coup de pied en passant. Y me dégoûte avec ses croûtes et ses cloques qui guérissent pas et qui puent quand elles crèvent. Alors, je dis à Rogé de venir et on va aux pièges.

Cinq rats qu'on relève et je vous assure que c'est beau ; depuis qu'on a eu l'idée de piéger à côté des montagnes d'os qu'il y a dans le tunnel souterrain, on mange à notre faim. Même que papa y mange maintenant son entier, parce qu'avant, quand on piégeait dans les caves ou dans les trous, des fois y en avait qu'un pour tout le monde, et quand maman regardait pas, avec Rogé on lui fauchait sa part à papa. On risquait rien puisque y parle pas, et qu'est-ce qu'on se marrait quand maman l'engueulait qu'y bouffait trop vite et les os avec, que c'était pas étonnant qu'il guérisse pas de sa génétique de maladie.

Quand on revient dans notre cave maman est contente vous pensez, on est des bons garçons qu'elle dit mais pas toujours, qu'on devrait être

plus obéissants. Nous on dit rien, on pense qu'on va s'en mettre jusque-là et on dépiaute les rats en rigolant parce que les yeux de papa y lui sortent de la tête en nous regardant faire. Il en mange un entier et nous on se tient les côtes en voyant les sauts qu'y fait par terre, ça veut dire qu'il en veut encore. Maman lui en donne encore la moitié d'un mais pas plus qu'elle dit.

Après avec Rogé on s'en va jouer et on descend dans le tunnel souterrain. On joue à celui qui marchera le plus vite sur les tiges de fer. Au bout d'un moment Rogé met un pied par terre y croit que je l'ai pas vu mais je l'ai vu, alors j'ai gagné. Alors on court un peu et on monte dans la machine.

Elle est posée sur les tiges de fer, en équilibre sur des choses rondes. Nous quand on l'a trouvée on voulait y habiter, mais maman a pas voulu à cause des courants d'air. Avec Rogé on rentre dedans et on s'asseoit sur les bancs et on dort un peu. Moi je me réveille en sursaut et c'est Rogé qui a crié parce qu'un rat l'avait mordu à la main. Je presse la plaie pour le faire saigner, sans m'occuper des hurlements de mon frère, et je crache dessus comme maman nous a dit de le faire.

Après on sort du tunnel et on joue à se cacher mais pas loin, y a tellement de cachettes qu'on se trouverait pas et ça serait pas drôle.

Quand on en a assez on va à la Tour. Rogé grimpe bien moins vite que moi alors je lui laisse prendre de l'avance mais ça fait rien, j'arrive sur la plate-forme un bon moment avant lui. De là-haut on regarde et moi je trouve que c'est toujours aussi beau. Rien que des trous et des bosses, avec d'énormes tas de pierres empilées n'importe comment. Je regarde aussi le grand fossé. Maman nous a dit qu'autrefois c'était un fleuve, et moi je voudrais bien en voir un, de fleuve. Et puis on redescend par le côté cassé de la Tour, qui rejoint le sol à une bonne distance de là.

Moi et Rogé on est plein de poussière rouge, alors on va se laver dans un trou d'eau et on se laisse sécher au soleil. Avant de rentrer on va voir les pièges qu'on a à un autre endroit du tunnel souterrain, pas loin de la Tour (la Tourèfèle, comme maman elle l'appelle).

Et trois rats de plus qu'on relève.

Quand on rentre y a maman qui pleure et papa qui bouge plus avec les yeux ouverts et plein de mouches dessus. Comme elle est bonne à rien quand elle pleure et ça lui arrive souvent, on attrape papa avec des vieux chiffons et on le monte. Ça nous embête de le traîner jusqu'au tunnel, parce qu'on est fatigués, mais si on le laisse là il va encore plus puer et on va plus pouvoir y tenir, et maman elle gueulera qu'on l'a pas enterré et que ça nous portera malheur.

Y fait presque nuit quand on revient et on se dit qu'avec un appât pareil dans le tunnel du métro, les rats y vont s'amener de partout. Avec Rogé demain y va fallair qu'on fabrique quelques pièges de plus. A maman on dit bien sûr qu'on l'a enterré et qu'on a mis des pierre dessus.

Quand on a mangé on se met à genoux pour la prière, et puis on se couche et on dort.

Les présages

(*The omen*)

par SHIRLEY JACKSON

Shirley Jackson nous a offert deux histoires complètement indéfinissables, propres à séduire les lecteurs que n'obsède pas la logique cartésienne : « Journée de bienfaisance » (*n*° 40) *et* « Celle qui partit » (*n*° 54). *Elles nous déroutent et nous excitent encore l'esprit quand nous y pensons...*

Elle nous donne aujourd'hui une œuvre d'une veine fort différente : un conte enjoué et tendre, qui nous fait assister à la genèse inattendue de certains présages et à leur effet plus inattendu encore. Une nouvelle qui risquera de vexer grandement les superstitieux !



IL serait exagéré de prétendre que Grand-mère Williams était la personne la plus agréable à vivre qui fût au monde. Comme le disait quelquefois sa fille, mais seulement après les plus chaudes protestations de loyauté : « C'est la plus *charmante* de toutes les vieilles personnes, assurément, mais ce qu'elle peut être *fatigante* par moments ! » Et son gendre, homme d'une patience infinie et d'une courtoisie irréprochable, s'était laissé aller à dire un jour à sa femme avec un sourire affectueux : « Mémère semble vieillir rapidement ces temps-ci. » Même ses petits-enfants, au nombre de deux, la trouvaient parfois insupportable au point de s'écrier : « Oh ! *Mémère !* » ou « Et puis *flûte !* » du ton que prennent les enfants quand les mots leur manquent.

D'ordinaire, pourtant, tous les membres de la famille vouaient à Grand-mère Williams une affection presque égale à celle qu'elle leur témoignait. Ils mangeaient les flans qu'elle leur confectionnait amoureusement, supportaient les petites surprises qu'elle inventait pour eux, lui faisaient cadeau d'écharpes de laine et de gants fourrés à Noël, de cartes coloriées de leur composition à la Saint-Valentin et de gardénias le jour de la Fête des Mères, l'emmenaient au restaurant et au théâtre pour son anniversaire, se débrouillaient pour lui retrouver ses lunettes quand elle les avait perdues, lui rapportaient des livres de la bibliothèque et pensaient à l'embrasser au moment d'aller au lit et à être polis envers les deux ou trois vieilles amies qui lui restaient et qui venaient parfois la voir à la maison. Et quand Mémère annonça gaiement un matin, au petit déjeuner, qu'elle allait faire des courses ce jour-là, personne ne la critiqua et personne n'eut même envie de sourire.

— « Est-ce que je pourrais faire quelque chose pour t'aider, maman ? » demanda sa fille tout en regardant dans la cafetière. « J'irai peut-être en

ville aujourd'hui et je ne demande pas mieux que de te faire quelques courses si tu veux. »

— « Je vous rapporterais volontiers quelque chose, » dit son gendre. « Je peux facilement m'arrêter quelque part en rentrant ce soir. »

Mémère secoua la tête avec véhémence.

— « Ce sont des achats importants, » dit-elle. « Moi seule peux les faire. »

— « Est-ce que je peux aller avec toi ? » demanda la plus jeune de ses petits-enfants, Ellen, huit ans, qui passait couramment pour être le portrait de sa grand-mère lorsque celle-ci avait son âge.

— « Sûrement pas, » dit Mémère. « C'est une surprise. »

Si un léger soupir fut émis par toute la tablée, Mémère ne le remarqua pas.

— « Une surprise pour chacun, » dit-elle. « Vous vous souvenez d'hier ? »

S'ils se souvenaient d'hier ! Hier était un jour à marquer d'une pierre blanche. Hier, Mémère avait reçu au courrier du matin un chèque de treize dollars soixante-quatorze cents, avec une lettre dans laquelle l'expéditeur déclarait qu'il devait de l'argent au mari de Mémère depuis près de cinquante ans et qu'il remboursait maintenant sa veuve, avec les intérêts. Le gendre de Mémère avait obligeamment calculé les intérêts et constaté que la somme était juste. Aujourd'hui, Mémère était riche.

— « Une surprise pour chacun, » répéta-t-elle d'un air heureux, « avec l'argent que je viens de toucher. »

Sa fille ouvrit la bouche pour protester, mais elle se ravisa. De tout ce que Mémère pouvait se permettre avec ses treize dollars et soixante-quatorze cents, rien ne lui procurerait plus de plaisir que de choisir des surprises pour tout le monde.

— « Je pense que c'est *merveilleux,* » dit finalement sa fille en jetant un coup d'œil à la famille attablée.

— « C'est vraiment trop gentil, » dit le gendre de Mémère.

— « Moi, je veux... » commença Ellen.

— « Ma chérie, » interrompit sa mère, « il faut que ce soit une surprise. »

— « Mais je veux savoir, » dit Mémère. « Robert, veux-tu me donner du papier et un crayon ? » Le plus âgé de ses petits-enfants, qui avait dix ans, disparut et revint en hâte, pour une part parce qu'on avait pris soin de lui apprendre à traiter sa grand-mère avec respect, et pour une autre part parce que les surprises, cela ne vous tombe pas chaque jour.

— « Voyons, » dit Mémère, le crayon levé au-dessus du papier. « Margaret ? »

— « Tu veux savoir ce que je voudrais ? » demanda sa fille. Elle réfléchit. « A vrai dire, je n'en sais rien, » dit-elle lentement. « Un mouchoir, peut-être ? Ou une boîte de bonbons ? »

— « Si je devais t'acheter un flacon de parfum, » dit Mémère avec un coup d'œil malicieux, « que préférerais-tu ? »

Sa fille réfléchit de nouveau.

— « Ma foi, » dit-elle, « le parfum dont j'use généralement, c'est l'œillet. »

— « *Œillet,* » dit Mémère. Elle écrivit le mot sur son papier. Puis elle jeta un regard interrogateur à son gendre. « Et pour vous, John ? » dit-elle.

Il fronça les sourcils avec gravité.

— « Attendez, » dit-il. « Je crois que ce qui me ferait le plus envie, c'est quelques bons cigares. Je fume généralement des *Banderolas.* »

— « Cigares, » dit complaisamment Mémère. « Voilà qui convient à un homme. Votre beau-père disait toujours que les cigarettes, c'était bon pour les femmes et les enfants. Alors vous dites des *Gondoleras ?* »

— « Non, » dit le gendre avec un sourire. « Des *Banderolas.* Ça veut dire banderole en anglais. »

— « Bon. J'inscris *Banderole* pour ne pas me tromper, » dit Mémère.

— « A moi, maintenant ? » demanda Ellen.

— « Oui, à ton tour, ma petite fille. »

— « Une maison de poupée avec des fenêtres en vrai verre, » dit immédiatement Ellen, « et une poupée habillée en mariée, et un minou vivant, et... »

— « Pas un minou vivant, » s'empressa de dire sa mère.

— « Alors un minou en peluche ? » dit Ellen avec de grands yeux. « Un minou bleu, en peluche ? »

— « Splendide, » dit Mémère. Elle écrivit « *Chat bleu* », et demanda ensuite : « Robert ? »

— « Des patins à roulettes, » dit Robert. « Un walkie-talkie. »

— « Quoi ? » fit Mémère.

— « Un walkie-talkie, » dit Robert. « C'est comme une espèce de téléphone. »

Mémère regarda son gendre qui sourit et haussa les épaules.

— « *Téléphone,* » dit Mémère, en inscrivant le mot. Puis elle se pencha en arrière et regarda sa liste tenue à bout de bras. « *Œillet,* » lut-elle. « *Banderole. Chat bleu. Téléphone.* » Elle adressa un sourire à la ronde. « A moi, maintenant, moi, c'est une bague. »

Elle inscrivit le mot sur sa liste.

— « Une bague ? » dit sa fille. « Mais tu n'en manques pas de bagues, Mémère. Tu as celle avec un diamant et la petite avec un camée, et la chevalière en argent à papa, et... »

— « Je sais, » dit Mémère en secouant vigoureusement la tête. « Mais l'autre jour, j'ai vu au bazar une jolie petite bague. Elle coûte vingt-neuf cents et elle est plaquée argent avec deux cœurs entrelacés. Elle m'a *beaucoup* plu. »

Sa fille et son gendre échangèrent un regard.

— « Si tu veux attendre ton anniversaire, » dit sa fille, « tu pourrais peut-être avoir la même en argent massif ; si c'est le motif qui te plaît, nous pourrions facilement la faire faire. »

— « C'est celle-là que je veux, » dit Mémère. Elle se leva de table, prit sa liste, et la mit soigneusement dans sa poche. « Et maintenant, » dit-elle, « je vais faire mes achats. »

Elle partit chercher son manteau et son chapeau dans sa chambre pendant que sa fille disait à son mari d'un ton inquiet :

— « Crois-tu qu'on doit la laisser partir ? Je pourrais insister pour l'accompagner. »

— « Elle est tellement contente, » dit le gendre, « que ce serait vraiment dommage de lui gâcher son plaisir. Et certainement tout ira bien. »

— « Tout le monde est toujours prêt à aider une personne âgée, de toute façon, » dit la fille. « Si elle est dans l'embarras, s'entend. »

Tirée à quatre épingles dans son beau manteau noir, un petit chapeau orné de violettes coquinement posé sur la tête, Mémère se mit en route à dix heures précises, une heure après le départ de son gendre pour le bureau et une heure et dix minutes après que ses petits-enfants eurent bruyamment pris d'assaut l'autobus de l'école. Debout sur le pas de la porte, sa fille agita la main en signe d'adieu tandis qu'elle s'éloignait dans la rue. Mémère avait insisté pour prendre l'autobus et non un taxi, et sa fille resta à la porte jusqu'à ce qu'elle l'eût vue faire signe au chauffeur avec son parapluie comme une vieille habituée du parcours et se hisser en voiture, plus ou moins aidée, comme toujours, par le chauffeur et deux voyageurs complaisants. Les gens prendraient soin de Mémère comme cela toute la journée, pensa sa fille, qui, avec un sourire admiratif, rentra à la maison pour finir de laver la vaisselle du petit déjeuner. Je vais m'habiller dans un moment, se dit-elle, et je vais aller en ville moi aussi. Je la rencontrerai peut-être quelque part et je la ramènerai.

Dans l'autobus, Mémère avait pris l'attitude d'une digne personne parfaitement consciente de l'attention dont elle est l'objet. Son gendre lui avait aimablement touché son chèque et Mémère avait dans son sac ses treize dollars et soixante-quatorze cents. Sa liste, pensait-elle, était en sûreté au fond de sa poche. Ce en quoi elle se trompait, car, en réalité, le morceau de papier en était sorti et il se trouvait sur la banquette sans que personne l'eût remarqué lorsque Mémère descendit, dans le centre de la ville, aidée du conducteur, d'un monsieur obligeant et de deux écolières.



Il n'avait pas été donné à tout le monde de connaître deux journées aussi agréables que Mémère. Miss Edith Webster, par exemple, avait perdu quarante-huit heures (sur sa première semaine de vacances, qui plus est !) en discussions déplaisantes et stériles. Edith avait pour sa mère tout autant d'affection que la fille de Mémère pour la sienne, mais la mère d'Edith était peut-être un tantinet plus égoïste que Mémère. Mémère, ainsi que n'eût pas manqué de le faire remarquer Edith si elle avait connu la famille, avait du moins autorisé sa fille à se marier. La mère d'Edith, elle, avait sur la question un point de vue tout différent.

— « Si tu épouses ce Jerry, » rabâchait-elle depuis trois ans, « tu laisseras ta pauvre maman toute seule, non pas que je m'imagine que tu te soucies de moi — non, maintenant je ne suis pas assez sotte pour supposer que ma fille unique se soucie de ce qui peut arriver à sa pauvre

vieille mère — mais, tu peux m'en croire, ta conscience te reprochera toujours d'avoir laissé ta pauvre vieille maman mourir de faim. »

— « Tu ne mourrais pas de faim, » faisait observer Edith avec la même constance depuis trois ans, bien que, d'avoir été répétés si souvent, les mots eussent perdu toute leur force. « Tante Martha t'a demandé d'aller vivre avec elle à demeure, et Jerry et moi pourrions toujours te donner assez d'argent pour que tu ne manques de rien. »

— « Tante Martha ? Qu'est-ce que j'irais faire chez Tante Martha ? Il faudrait que tu ne te préoccupes guère de mon bien-être pour essayer de me faire aller vivre avec Tante Martha. »

Le matin où Mémère partit si joyeusement faire ses emplettes, Edith avait fini par dire à sa mère, avec plus d'irritation qu'elle n'en avait jamais montré :

— « C'est mon droit le plus strict de me marier et d'avoir une famille et il est injuste de ta part de chercher à m'en empêcher. »

— « Tu es ma fille, » avait rétorqué sa mère, « et tu me dois ton éducation et tous les soins et toute la tendresse dont je t'ai entourée depuis ta venue au monde. Et je n'admets pas que tu te jettes à la tête d'un propre à rien pour laisser ta pauvre vieille mère mourir de faim. »

C'est alors qu'Edith s'était emparée de son chapeau et était partie de la maison en courant, tandis que sa mère continuait de parler, s'étendant avec délices sur les symptômes de l'inanition et sur la possibilité pour Edith de penser à venir la voir sur son lit d'agonie — sans la moindre chance, d'ailleurs d'obtenir son pardon.

En s'éloignant dans la rue, Edith, jeune fille agréable et douce et qui n'aimait pas les querelles, se dit qu'une décision devait être enfin prise, ferme et immédiate. Rien ne permettait d'espérer que sa mère changerait un jour sa manière de voir. Et puis, Edith avait beau s'efforcer d'ignorer le fait, Jerry, qui attendait patiemment depuis trois ans, n'en commençait pas moins à s'énerver et à faire remarquer que tous ses camarades étaient mariés, qu'un homme devait normalement fonder un foyer avant l'âge de trente ans, qu'il pensait personnellement que la mère d'Edith ne cèderait jamais et que, à son avis, la seule chose à faire était de se marier sans plus tarder et de laisser la vieille dame donner son consentement une fois l'affaire faite. Quand elle essayait de voir la situation avec impartialité, Edith se disait qu'il avait raison, mais il lui eût fallu pour défier sa mère un courage dont elle ne se sentait pas capable.

Poursuivant son chemin (elle était à ce moment à trois kilomètres environ de Mémère Williams, qui, la démarche fière, s'en allait prendre son propre autobus) Edith, en manteau bleu foncé et chapeau rouge (alors que Mémère portait un manteau noir et un chapeau orné de violettes) poussa un profond soupir et songea : « Si seulement j'avais idée de ce qu'il faut faire ; si seulement quelqu'un, quelque chose, d'une façon quelconque, m'indiquait la voie à suivre, la décision à prendre, m'envoyait *un présage*.

Tout cela représentait, il va sans dire, une façon de penser des plus dangereuses.

Edith, dans son autobus, parvint au centre de la ville presque en même

temps que Mémère et, par une curieuse coïncidence, croisa même celle-ci sans la remarquer, pas plus d'ailleurs que Mémère ne remarqua Edith. Peut-être, en réalité, Edith pensa-t-elle rapidement : *regarde cette bonne vieille dame avec son chapeau à fleurs ;* peut-être une autre pensée aussi fugitive naquit-elle dans l'esprit de Mémère : *regarde cette jolie jeune fille à la mine triste.* De telles choses arrivent chaque jour parmi les milliers de personnes qui se croisent dans la foule. Quoi qu'il en soit, Edith, dont la destination finale était la maison d'une amie de l'autre côté de la ville (quelqu'un à qui elle pourrait confier ses peines et qui, à défaut d'aide, lui offrirait sa sympathie). Edith se trompa d'autobus. Elle était soucieuse et avait l'esprit ailleurs ; il y avait beaucoup de monde pour attendre l'autobus, et elle n'aperçut pas à temps la destination inscrite à l'avant de la voiture. Un homme près d'elle dit à voix haute : « C'est le bus de Long Avenue, » et comme c'était celui qu'elle voulait, Edith monta, paya son trajet et prit place sur le premier siège libre. Or ce siège était précisément celui que Mémère venait de quitter un instant plus tôt et sur lequel la liste de Mémère attendait d'être un présage pour Edith. Edith la prit et la mit dans sa poche sans plus y attacher d'importance que si ç'avait été quelque chose qu'elle-même eût fait tomber, comme un ticket de correspondance ou un morceau d'enveloppe portant une adresse. Elle ne jeta même pas un coup d'œil dessus en l'enfouissant dans sa poche.

Edith n'était pas de ces personnes qui, s'apercevant soudain qu'elles se sont trompées d'autobus, se lèvent d'un bond, ameutent toute la voiture en reprochant au conducteur de les avoir emmenées dans la mauvaise direction et demandent à être déposées immédiatement au coin d'une rue inconnue. Elle se morigénait intérieurement, mais n'inclinait pas à penser que la compagnie d'autobus l'avait induite en erreur. Après tout, arriver chez son amie avant le déjeuner n'était pas une question de vie ou de mort : elle était dans un quartier inconnu de la ville et elle savait que rien n'était plus simple que de descendre de l'autobus, de déjeuner dans le premier restaurant venu, puis de repartir sans se presser. Aussi descendit-elle au premier arrêt et attendit en jetant un coup d'œil alentour que l'autobus se fût éloigné dans un ronflement de moteur.

C'est à partir de cet instant que commença la série d'événements qui aurait fort bien pu être un rêve d'Edith, n'en eût été la conclusion. Car, tandis qu'Edith restait là au coin de la rue, elle vit d'abord qu'elle était dans une partie de la ville qu'elle ne connaissait pas et ensuite qu'il n'y avait aucun panneau indicateur, ni même d'enseigne avec les mots RESTAURANT, ou CAFE, ou GRILL-ROOM, ou SNACK-BAR, ou SALON de THE, en d'autres termes aucun endroit où une jeune fille seule pût s'enquérir du quartier où elle avait échoué sans avoir l'air ridicule. Puis, avec cette agréable impression d'anonymat que l'on ressent quand on est un peu perdu avec suffisamment d'argent dans sa poche et le sentiment secret qu'on peut toujours rentrer chez soi en taxi, Edith se dit que pour quelque temps, en tout cas, elle échappait au problème de sa mère et de Jerry, pour la raison bien simple que ni l'un ni l'autre ne pouvaient à présent la retrouver pour le lui rappeler. Mais c'est alors qu'elle découvrit

avec stupeur qu'elle était bel et bien sans argent. Le porte-monnaie qu'elle avait glissé dans sa poche en partant contenait, au lieu de plusieurs billets d'un dollar et d'un de cinq dollars — qu'elle se rappelait maintenant avoir dépensé pour le chapeau qu'elle avait sur la tête — seulement quatre pièces de cinq cents et environ sept d'un cent. Aussi Edith était-elle bloquée là.

Il semblait sage, pour commencer, d'aller réfléchir dans un coin tranquille à ce qu'il convenait de faire. Un autobus pour regagner le centre de la ville ? Dans ce cas, où était le plus proche arrêt ? Edith tendit le cou, mais ne vit pas d'écriteau familier. Elle fouilla dans ses poches et à ce moment trouva la liste de Mémère. Elle la regarda sans comprendre, après avoir cru un instant qu'il s'agissait d'un billet d'un dollar égaré dans sa poche, puis elle lui : « *Œillet. Banderole. Chat bleu. Téléphone. Bague.* »

— « Qu'est-ce que ça peut bien être ? » se demanda Edith tout haut, au point qu'un gamin qui passait la considéra avec étonnement et fit : « Quoi ? »

— « Rien, » dit vivement Edith. « Un présage. »

Le gamin ouvrit des yeux encore plus grands et s'éloigna en la regardant par-dessus son épaule.

Edith était assez sincère avec elle-même pour se dire que, ayant réclamé un présage et l'ayant obtenu, elle ne pouvait moins faire que s'y conformer. Elle relut la liste — s'arrêtant cette fois pour admirer l'écriture étrange et vieillotte dont l'effet était semblable à celui d'une voix venue d'un passé tendre et simple — et elle pensa que puisque son présage lui disait « *œillet* », un œillet s'imposait évidemment. Elle sourit intérieurement, moins amusée toutefois que si ce présage n'était pas arrivé juste à point nommé, et elle repartit en direction approximative du centre de la ville tout en cherchant des yeux un œillet. C'est alors qu'elle fit sa première découverte à propos des présages, à savoir que ce qu'ils requièrent est d'ordinaire beaucoup plus difficile à réaliser qu'il ne paraît et que, dans son cas particulier, les œillets semblaient moins nombreux qu'on n'était en droit de le supposer en ce début d'été. Ainsi, nul endroit n'était plus indiqué pour chercher un œillet qu'une boutique de fleuriste — encore qu'il y eût dans ce cas tricherie évidente — et pourtant, Edith, inventoriant avec soin la devanture d'une boutique peu reluisante ornée de l'inscription FL URS NATUR LLES ne put que constater l'absence de cette espèce florale. Des roses, oui. Et des lis, des violettes, des fougères, et d'horribles marguerites. Mais pas l'ombre d'un œillet. Intriguée, Edith poursuivit son chemin. Il y avait des fleurs en papier à la devanture d'une entreprise de pompes funèbres, et on aurait aussi bien pu admettre que c'étaient des œillets plutôt qu'autre chose, mais Edith pensa que peut-être les fleurs en papier n'étaient pas valables, pour la raison particulière qu'une entreprise de pompes funèbres n'était pas le lieu où un présage digne de ce nom devait lui faire diriger ses pas. Mais, alors que, ayant parcouru la distance de quatre pâtés de maisons, elle commençait à désespérer, quelqu'un dit derrière elle :

— « Excusez-moi, mais seriez-vous miss Murrain ? »

Edith se retourna ; la question s'adressait à elle. Il fallut à son esprit

un bon moment pour en saisir le sens, parce que l'homme qui lui parlait portait un œillet blanc à sa boutonnière. Edith réfléchit que le présage n'avait pas spécifié « *œillets* », mais « *œillet* », et elle dit :

— « Je vous demande pardon ? »

— « Etes-vous miss Murrain ? » questionna l'homme pour la seconde fois, avec une grande politesse.

— « Non, je regrette, » dit Edith.

— « En êtes-vous sûre ? » dit l'homme.

— « Mais oui, voyons. »

— « Pouvez-vous *l'affirmer ?* » insista l'homme.

Edith le regarda avec stupeur.

— « Je ne suis pas la personne que vous cherchez, » dit-elle de sa voix la plus ferme. (Le serais-je ? se demanda-t-elle soudain.) « Je regrette, » ajouta-t-elle, quand elle vit que l'homme paraissait ennuyé.

— « J'aurais voulu que vous soyez miss Murrain, » dit-il avec un soupir.

— « Vous ne la connaissez donc pas ? » demanda Edith.

Il se mit à rire.

— « Venez voir, » lui dit-il. Il la prit poliment par le bras et l'emmena un peu plus loin où un attroupement s'était formé devant un magasin. Il s'agissait d'une épicerie dont c'était apparemment le jour solennel d'ouverture, car des oriflammes aux couleurs vives en décoraient l'entrée et des panneaux sur lesquels on lisait : DEGUSTATION GRATUITE DE SODAS OFFERTE A NOS CLIENTES étaient posés sur le trottoir. La foule debout devant le magasin se divisa comme pour leur laisser un passage au moment où Edith et son guide arrivaient.

— « Vous voyez ? » dit l'homme, et alors l'esprit d'Edith enregistra « banderole », le second mot de son présage.

TROUVEZ MISS MURRAIN, proclamait la banderole de calicot tendue à la partie supérieure de la devanture. TROUVEZ-LA ! Et, en lettres plus petites : « Quelque part dans le quartier, aujourd'hui, Murrain Frères, Epicerie et Charcuterie fines, sont représentés par une dame qui se promène seule et qui attend que quelqu'un l'aborde et lui demande : « Etes-vous miss Murrain ? » Si vous lui posez cette question, elle vous répondra : « Murrain Frères sont les meilleurs épiciers de la ville. » Si vous trouvez miss Murrain et si vous l'amenez ici, à notre magasin — Murrain Frères, Epicerie et Charcuterie fines — nous vous remettrons un bon pour un achat de CENT DOLLARS. Offre spéciale d'Ouverture, valable aujourd'hui seulement. » Et, en bas de la banderole, en très petits caractères, ces mots : « Un petit détail : miss Murrain porte un chapeau de la couleur des sacs dans lesquels Murrain Frères vous vendent leur café supérieur. »

— « Rouge, » dit l'homme en voyant Edith plisser les yeux pour lire les petits caractères. « Ça veut dire rouge ; ils emballent leur café supérieur dans des sacs rouges. »

— « Je comprends, » dit Edith, qui, naturellement, portait un chapeau

rouge. Elle se tourna et sourit à son guide. « J'aurais voulu pouvoir vous être utile, » lui dit-elle.

— «. Moi aussi, » répliqua-t-il. Ils se dégagèrent de la foule et restèrent sur le trottoir. « Cent dollars d'épicerie, voilà qui ferait bien mon affaire. »

— « Si je vois miss Murrain, j'essayerai de vous l'attraper, » dit Edith.

— « Attrapez-la pour vous, » répondit-il avec sérieux. « Leur offre n'est pas une plaisanterie. » Soudain, il consulta sa montre. « Sapristi ! » s'exclama-t-il. « Je suis en retard. »

— « A propos, » dit Edith, comme il tournait les talons, « si je peux me permettre cette question, pourquoi portez-vous cet œillet ? »

— « Ça ? » fit-il en regardant sa boutonnière. « Oh ! *ça.* C'est parce que je me marie dans dix minutes. » Il s'éloignait déjà avec une hâte extraordinaire.

— « Félicitations, » lui lança Edith sans espoir qu'il l'entendît. Elle resta longuement immobile, abasourdie. « Banderole, » songea-t-elle. « *Œillet, banderole, banderole, œillet, œillet, banderole, banderole, œil...* » Elle se rendit compte qu'elle commençait à bredouiller ; elle serra les lèvres et fouilla dans sa poche pour y prendre le morceau de papier.

— « *Œillet,* » indiquait celui-ci. « *Banderole. Chat bleu.* »

— « Chat bleu ? » Edith fronça les sourcils. Chat bleu ? *Bleu ?* Un *chat* bleu ? » Elle recommençait à bredouiller. Elle se redressa et se dirigea d'un pas ferme vers ce qu'elle pensait être la voie d'accès la plus proche au centre de la ville.

— « Pardon, êtes-vous miss Murrain ? »

Elle se retourna ; c'était une femme et Edith regretta un instant de ne pouvoir lui répondre oui. Cette brave femme croyait, de toute évidence, avoir mis la main sur ses cent dollars d'épicerie et, de plus, elle avait l'air d'une personne à qui cent dollars d'épicerie ne feraient pas de mal.

— « Je regrette, » dit Edith. « J'aurais bien voulu l'être. »

— « C'est votre chapeau. C'est pour ça que j'ai demandé, » dit la femme. Elle sourit poliment et s'éloigna.

Si je rentre à la maison maintenant, pensait Edith, maman va m'entreprendre encore une fois au sujet de Jerry. Si je continue de marcher, tôt au tard il faudra que je rentre et tout le problème va...

— « Etes-vous miss Murrain ? »

— « Non, je regrette. »

— « Je demandais ça à tout hasard. »

A moins, pensait Edith, que je rentre et que je lui dise une fois pour toutes...

— « Vous êtes miss Murrain ? »

— « Non, mille regrets. »

— «. C'est bien sûr ? »

— « Absolument. »

— « O. K. »

Le meilleur moyen serait peut-être de remettre la décision à un peu plus tard et il se pourrait que...

— « C'est miss Murrain ! Dites, vous êtes miss Murrain ? »

— « Non, je regrette. »

— « C'est miss Murrain ! Hé, dites donc ! Je l'ai attrapée ! C'est miss Murrain ! »

Edith s'aperçut avec épouvante qu'elle était entourée d'une foule de gens. La plupart étaient des femmes, des ménagères sorties faire leurs courses avant le déjeuner, plusieurs poussant des voitures d'enfant, mais il y avait aussi quelques hommes. Tous, hommes, femmes, enfants, avaient leurs regards fixés sur elle et sur la grosse femme au visage rouge qui lui avait empoigné le bras.

— « Je l'ai ! Je l'ai ! »

— « Ecoutez, » dit calmement Edith à la grosse rougeaude. « Je suis désolée, vraiment, mais je ne suis pas miss Murrain. Tout le monde me pose la même question depuis... »

— « Cent dollars d'épicerie, mince alors ! »

Edith essaya de se dégager, mais elle dut se rendre à l'évidence : la grosse rougeaude la tenait comme elle aurait fait d'un enfant récalcitrant.

— « Je vous en prie, » dit Edith avec instance, « croyez-moi... »

— « George... Maggie... Earl... je l'ai, regardez, c'est moi qui l'ai attrapée, la fille aux cent dollars d'épicerie ! »

— « Laissez-moi, » dit Edith, en donnant une secousse plus forte. « Ecoutez, » dit-elle à la foule en s'efforçant de prendre le ton le plus calme possible, « si j'étais cette miss Murrain, il aurait fallu que je dise oui, n'est-ce pas ? Mais *je ne peux pas,* parce que *je ne suis pas* miss Murrain. »

— « Elle essaye de se sauver, ma bonne dame, » fit remarquer un des hommes d'un ton impartial. « Si elle s'en va, vous pouvez dire adieu à votre épicerie. »

— « Ecoutez-moi bien, » dit la rougeaude à Edith en lui secouant le bras. « Si vous croyez que je vais laisser cent dollars d'épicerie me filer sous le nez comme ça, vous vous trompez ! »

— « Mais je ne peux pas vous faire avoir... » Une idée vint à Edith ; elle cessa de se débattre et dit d'un ton raisonnable : « Pourquoi ne m'accompagnez-vous pas chez Murrain ? Eux-mêmes vous diront que je ne suis pas la personne que vous croyez. »

— « Emmenons-la chez Murrain ! » La foule reprit les mots et ils se mirent en route, la rougeaude ouvrant la marche, traînant presque Edith et criant à droite et à gauche : « Je l'ai ! Je l'ai ! J'ai la fille aux cent dollars ! »

L'épicerie était à deux blocs d'immeubles de là. Ils n'avaient encore fait que la moitié du chemin quand ils croisèrent une troupe de gosses qui arrivaient, à grands cris, de l'épicerie.

— « Miss Eaton l'a eue, » braillaient-ils. « Miss Eaton a gagné. Miss Eaton a trouvé la fille au chapeau rouge. Miss Eaton... »

La rougeaude s'arrêta sans lâcher Edith, écarquilla les yeux, respira un grand coup, puis se tournant vers Edith avec une face encore plus écarlate si possible :

— « C'est comme ça, » commença-t-elle, d'une voix manifestement

contenue pour rendre sa rage imminente d'autant plus terrible, « c'est comme ça que vous m'avez dit que vous étiez cette femme et que c'est pas vrai ? »

Elle lâcha le bras d'Edith pour mettre ses mains sur ses hanches et à ce moment, Edith, abandonnant toute dignité, pivota sur les talons et prit la fuite.

Elle enfila une rue latérale, en pensant un instant que la rougeaude lui courait après, mais bientôt, d'après le bruit confus des voix qui s'élevaient de la rue qu'elle avait quittée, elle comprit que la rougeaude était partie avec sa suite en direction de l'épicerie, probablement pour y exposer ses doléances. Essoufflée, Edith reprit sa marche normale et se mit à chercher un endroit où se payer un café avec une de ses pièces de cinq cents tout en se remettant de ses émotions. Devant elle, elle aperçut une enseigne crasseuse qui pendait au-dessus du trottoir. KITTY'S BAR, y était-il écrit. Elle pressa le pas jusque-là et, comme elle entrait dans l'établissement, elle vit que, avec un étrange humour, Kitty (1) avait choisi d'orner sa devanture d'un gros chat peint en bleu.

— « *Chat bleu,* » se dit Edith. « Kitty. »

Sans chercher à réfléchir davantage, elle s'avança d'un pas décidé. L'élément d'ameublement le plus important, chez Kitty, était un long comptoir avec des sucriers et des bouteilles de sauce tomate placés tout du long. Kitty elle-même — fort probablement — était majestueusement assise dans un fauteuil pliant au bout du comptoir. Edith prit place sur un des tabourets et Kitty vint lentement vers elle en longeant le comptoir, bien qu'on n'eût jamais cru possible qu'il pût y avoir assez de place par-derrière pour la laisser passer.

— « Un café, » dit Edith, comme Kitty arrivait près d'elle. « Noir, s'il vous plaît. »

Kitty fit un signe de tête et considéra Edith avec attention.

Edith s'efforça de sourire.

— « Si vous croyez que je suis miss Murrain, vous faites erreur, » dit-elle. « Quelqu'un a déjà touché le lot. »

— « Eh bien tant mieux, » dit Kitty. « Qu'est-ce que c'est que d'être mismurrain ? »

— « Peu importe, » dit Edith avec soulagement. « Connaissez-vous quelque chose aux présages ? »

— « Présages, » dit Kitty. « Mismurrain. Non. »

— « Bon, » dit Edith. « Si vous trouviez un présage, le suivriez-vous ? »

— « Je ne suivrais pas un arc-en-ciel pour tout l'or du monde, » dit énigmatiquement Kitty.

Elle alla avec dignité chercher le café d'Edith qu'elle posa devant celle-ci avec un geste royal.

Maintenant, pensa Edith, il n'y a plus à hésiter. Dès que Kitty eut regagné son fauteuil à l'extrémité du comptoir, Edith tira de sa poche le mor-

---

(1) *Kitty* est, en anglais, le diminutif de *chat.*

ceau de papier et le consulta, bien qu'elle sût déjà ce qu'il contenait. « *Téléphone* » murmura-t-elle doucement pour elle-même, puis, plus haut, à Kitty : « Téléphone ? »

Kitty ne leva pas les yeux de son journal illustré, mais fit, d'un énorme pouce, un geste pour désigner l'appareil mural à l'extrémité du comptoir. Il n'y avait pas de cabine et Kitty, de même que tout client venant à entrer aurait pu entendre aisément ce qu'elle allait dire, mais le présage avait été explicite jusque-là, aussi Edith, deux pièces de cinq cents à la main, se hâta-t-elle de gagner le bout du comptoir.

Elle composa le numéro de mémoire et attendit interminablement qu'on lui répondît.

— « Ici le garage Gambel. »

— « Est-ce que Jerry est là ? » demanda timidement Edith.

— « Attendez que j'aille voir. » Un écho de voix lui parvint, de loin, « Jerry ? Jerrrry ? Une dame au téléphone. »

Au bout d'une autre attente mortelle au cours de laquelle Edith s'imagina voir ses pièces fondre comme neige au soleil, Jerry dit enfin : « Allô ! »

— « Jerry ? » dit-elle. « C'est Edith. »

— « Edith ? » Sa voix reflétait la surprise. « Il n'est rien arrivé ? »

— « Jerry, » dit-elle d'une voix faible. « Je regrette de t'avoir tant fait attendre. Je veux dire que je sais ce que je dois faire maintenant. Enfin... voilà... si tu veux, je suis prête à me marier avec toi.

— « Oh ! » Elle voulut croire que son exclamation traduisait du plaisir plutôt que tout autre sentiment. « Bon, » dit-il, et alors elle comprit qu'elle savait depuis toujours qu'un jour viendrait où elle l'appellerait ainsi et lui dirait ce qu'elle venait de lui dire.

— « Peux-tu venir me retrouver ? » demanda-t-elle.

— « Je pars déjeuner dans dix minutes. Où es-tu ? »

— « Je suis dans un chat bleu, » dit-elle. « Qu'est-ce que ça peut faire, je voulais dire. Attends. Où suis-je ? » demanda-t-elle en se tournant vers Kitty. Kitty leva la tête et posa sur Edith un long regard.

— « Au coin de Flower Street et d'East Avenue, » dit-elle. « Combien de temps avez-vous mis à vous décider ? »

— « Trois ans, » dit Edith. « Au coin de Flower Street et d'East Avenue, » dit-elle à Jerry.

— « Parfait, » dit-il. « Dans vingt minutes environ, alors. Qui s'occupera de ta mère ? »

— « Ce sera à elle de prendre soin d'elle-même, » dit Edith. « Moi, j'ai besoin de quelqu'un qui prenne soin de moi. »

— « Je comprends ça, » dit Kitty de son coin.

— « Entendu, » dit Jerry.

— « Et Jerry, » dit Edith. « Ecoute, veux-tu apporter... c'est-à-dire... le présage dit... est-ce que tu as... pourrais-tu avoir... »

— « Quoi ? » dit Jerry.

— « *Quoi ?* » fit Ketty.

— « Une bague, » dit Edith d'une voix défaillante.

— « Je l'ai déjà, » dit Jerry.

— « Qu'est-ce qu'il dit ? » demanda Kitty avec intérêt.

— « Il dit qu'il l'a, » répondit Edith.

— « Quoi ? » demanda Jerry.

— « Voilà un homme avisé, » dit Kitty.

— « Au revoir, » dit Edith à Jerry. Elle écouta sa réponse en souriant, puis raccrocha, fit une grimace à Kitty et lui dit : « Je ne vous le dirai pas. »

— « Trois ans pour vous décider, » dit Kitty avec un sourire de biais. « Vous devez être dérangée. »

*
* *

Mémère Williams arriva à la maison en taxi, très digne, au moment où le dîner allait être servi, juste comme sa fille venait d'annoncer pour la troisième fois qu'elle n'allait pas attendre une minute de plus pour alerter la police et juste comme son gendre venait de demander pour la vingtième fois qu'on fasse confiance à Mémère, qui s'était toujours fort bien débrouillée toute seule depuis quatre-vingt-sept ans et à qui il n'allait tout de même pas arriver quelque chose maintenant.

— « Mon Dieu ! » dit Mémère comme son gendre et ses deux petits-enfants couraient au-devant d'elle pour la débarrasser de ses paquets, « quelle journée j'ai eue ! » Elle fit un sourire heureux à chacun et ajouta : « Pas maintenant, les surprises. Attendez d'être tous assis. »

— « Est-ce que ça va ? » demanda sa fille. « Je me suis fait tant de tracas. »

Mémère la regarda avec surprise.

— « Bien sûr que ça va, » dit-elle. « Est-ce que tu croyais que je m'étais fait arrêter ou quelque chose comme ça ? »

Quand un calme relatif se fut établi à table, que les assiettes du dessert eurent été enlevées (dans leur énervement, les deux enfants avaient presque refusé du pudding au chocolat) et les tasses à café disposées devant chacun, Mémère se laissa aller en arrière sur sa chaise et dit avec un sourire qui faisait plaisir à voir : « Voyons maintenant. » Elle fit signe à ses petits-enfants et leur dit : « Allez me chercher mes paquets, mais prenez-en soin. »

Les enfants se hâtèrent de rassembler les paquets, sans trop se soucier de cette recommandation, et les apportèrent sur les genoux de Mémère.

— « Voyons, » dit-elle, faisant durer l'attente aussi longtemps que possible. « Sommes-nous tous prêts ? » Les petits-enfants signifièrent par des cris aigus qu'ils l'étaient. Précautionneusement, Mémère souleva un paquet le tourna et le retourna, puis le posa sur la table. Ses petits-enfants, mourant de curiosité, s'écrièrent ensemble : « Pour moi ? Mémère, pour moi ? » Mémère secoua la tête. « Attendez, » dit-elle. Finalement, elle choisit un autre paquet, le tâta sur toutes les coutures, et le tendit à sa fille avec cérémonie. « Pour toi, » dit-elle.

Personne n'osa respirer pendant que sa fille ouvrait le paquet, prenant grand soin de plier les emballages, d'enrouler les morceaux de ficelle, et

de faire traîner l'opération. Enfin, alors qu'ils commençaient à désespérer, une boîte apparut.

— « Des bonbons, » dit sa fille. « Mémère, comme c'est gentil à toi ! » Elle fit admirer la boîte avec fierté.

— « Ouvre-la ! ouvre-la ! » crièrent les enfants.

— « Quand Mémère aura fini j'en donnerai à tout le monde. »

Ce fut au tour du gendre de déballer son cadeau.

— « Une cravate, » dit-il avec enthousiasme. « Regardez, une belle cravate bleue, rouge, orange et verte ! »

La plus jeune de la famille, la petite fille qui, disait-on, ressemblait à Mémère quand Mémère était enfant, reçut un service d'assiettes et les prit aussitôt pour servir à chacun une seconde portion de pudding au chocolat. Le garçon reçut un pistolet de cow-boy.

— « Chic ! Mémère, » dit-il. « Chic ! »

— « Vous comprenez, » expliqua Mémère en regardant sa famille avec affection. « J'ai perdu ma liste. »

— « Pas de chance, » dit sa fille en ouvrant la boîte de bonbons.

— « Dommage, » dit son gendre en regardant sa cravate avec perplexité.

— « Et il a fallu que j'essaye de me rappeler ce que vous vouliez tous, » ajouta Mémère.

— « C'est ce que je voulais, moi, » dit le plus âgé de ses petits-enfants. « Haut les mains ! » cria-t-il à son père.

— « Et, » dit Mémère à sa fille et à son gendre, « j'ai rencontré un jeune homme tout à fait étonnant. Juste à l'heure du déjeuner, comme j'entrais dans un restaurant pour prendre une tasse de thé, il est passé devant moi en courant et m'a presque fait tomber. C'était très mal de sa part, mais il était si pressé. » Mémère s'interrompit et rit de l'expression de sa fille et de son gendre. « Il s'est arrêté et m'a demandé pardon, » poursuivit-elle, « et croyez-moi si vous voulez, il m'a dit qu'il allait se marier. Il m'a dit, » continua-t-elle avec un soupir ému, « que, après trois ans passés à lui faire la cour, il avait enfin décidé la jeune fille à l'épouser. »

— « Surprenant, » dit son gendre.

— « Charmant, » dit sa fille.

— « C'était *sentimental* au possible, » dit Mémère avec un sourire heureux.

(Traduit par Roger Durand.)



Plante à tout faire

(*Love me, love my...*)

par ROG PHILLIPS

Il y a assez peu de « plantes intelligentes » dans nos histoires. Pourtant l'idée n'en est pas absurde. Il n'est pas très certain d'ailleurs que Rog Phillips la prenne très au sérieux, mais cela lui donne l'idée d'une attrayante nouvelle, que l'on pourrait considérer comme un pastiche du « space opera » habituel.



« FÉLICITATIONS, mon garçon », déclara Sims. « Vous êtes transféré à Tau Céti III, et je ne vous cacherai pas que nous vous considérons comme un matériau directorial exploitable d'ici vingt ou trente ans. »

Lin Braquet tenta de masquer sa consternation.

— « Mais je ne veux pas... » s'exclama-t-il. « Je me trouve très bien sur Vénus. » Il s'avisa, à retardement, d'user de psychologie. « Je veux rester à *votre* service, Mr. Sims. »

Le président des Laboratoires Interstellaires (filiale de Vénus) fronça les sourcils.

— « Ecoutez, Braquet, vous connaissez notre organisation, nos traditions. Vous avez été parrainé par les L. I. Nous vous avons donné votre instruction, nous vous avons amené ici. Nous avons déjà dépensé des sommes considérables pour vous. »

— « Mais pourquoi ne puis-je pas rester ici ? » dit Lin.

— « Il faut que nos hommes gravissent tous les barreaux de l'échelle, mon garçon, » reprit Sims avec chaleur. « Il y en a d'autres qui obtiennent leur diplôme et qui sont prêts à grimper à leur tour. Les autres firmes adoptent la même politique. Ni elles ni notre société n'ont de place pour qui refuse d'avancer dans la hiérarchie. »

— « Mais... » commença Lin.

— « Vous savez ce qu'est la vie aussi bien que moi, » répliqua Sims qui s'impatientait. « Vous pouvez refuser votre promotion, bien entendu. Dans ce cas, vous êtes licencié. Nous avons déjà quelqu'un de nommé à votre poste actuel. Alors qu'est-ce que vous ferez ? Aucune société ne favorisera une carrière à quelqu'un qui a été renvoyé d'une autre compagnie. Il ne vous restera plus qu'à retomber dans les rangs des manœuvres. Je ne comprends pas pourquoi vous hésitez. Il y a quelque chose qui vous préoccupe ? »

— « Oui, » dit faiblement Lin.

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Une... une jeune fille. »

Sims éclata de rire.

— « Eh bien, mon Dieu, épousez-la et emmenez-la avec vous. Les L. I. paieront aussi son transport, et naturellement vous aurez l'accroissement de salaire automatique. Je vous félicite une fois de plus. » Le sourire de Sims s'éteignit. « Il y a autre chose ? »

Lin inclina la tête.

— « Elle a un végé. »

— « Elle a aussi ses père et mère, non ? » reprit Sims. Et peut-être des frères et des sœurs ? Quand une fille se marie, elle laisse tout derrière elle. C'est la vie. »

— « Elle ne veut pas abandonner son végé, » poursuivit Lin. « Elle et Winnie ont été élevés ensemble. »

— « Mauvais, » grommela Sims. « Elle est fille unique ? Je m'en doutais. Très malsain de laisser un enfant entretenir de cette façon une affection de jeunesse. En tout cas, il faudra bien qu'elle y renonce. Les L. I. ne gaspilleront pas vingt mille dollars galactiques pour payer le billet d'un végé. »

— « Je ne l'espérais pas non plus, » dit Lin d'un ton abattu.

— « Surtout pour Tau Céti III. Bonne atmosphère là-bas. Pas besoin de végés, bien qu'il doive y en avoir une quantité. Emportez une graine et faites-en pousser un autre. Une expérience très intéressante, surtout quand ils atteignent deux ans et se métamorphosent. »

— « Je vais voir si je peux la convaincre, » répliqua Lin sans conviction en se dirigeant vers la porte.

— « C'est cela, » dit Sims allégrement. « Et autre chose ! »

— « Oui ? » Lin se retourna.

— « Si elle refuse, dites-vous que c'est un cas d'arrêt de développement affectif et oubliez-la. Croyez-moi, ce serait une folie de briser votre vie et votre carrière pour une femme qui refuse d'abandonner un végé. »

— « Oui, monsieur, » répondit Lin.

*
* *

L'employée de l'agence de voyages s'approcha du guichet avec le sourire.

— « Oui ? » dit-elle.

— « Je vais à Tau Céti III, » expliqua Lin. « Je me demandais par quel moyen je pourrais emmener un végé avec moi. »

— « Uniquement en payant plein tarif, plus cinq cents dollars galactiques par livre de fret pour le transport de son pot. Je suis navrée. En fait, les lignes stellaires découragent les voyages de végés parce que cela cause un problème d'équilibre d'atmosphère dans l'astronef. Chaque astronef transporte déjà un effectif de végés qui travaillent à bord pour contrebalancer les passagers humains. »

— « Il n'y a vraiment *aucun* moyen ? » insista désespérément Lin. « Je ne peux pas trouver vingt mille dollars galactiques, et un paiement par mensualités... »

L'employée secouait la tête très fermement. Elle décocha à Lin un

sourire compatissant et se tourna vers l'homme qui attendait un peu plus loin près du comptoir.

— « Oui ? » dit-elle.

Lin hésitait à partir, navré de renoncer.

— « Vous avez des nouvelles de l'astronef *Astra ?* »

L'homme souriait à la jeune fille d'un air conquérant. Il était un peu plus petit que Lin, avec un corps puissant, des cheveux noirs et le teint brun.

— « Je le crois, » dit l'employée en regardant un tableau. « Oui, il a quitté la Terre hier comme prévu et se posera ici dans quinze jours. »

Lin sortit et se dirigea sans entrain vers le tube qui aboutissait au parking. Il ne s'aperçut pas que le regard aigu de l'inconnu le suivait. Dès qu'il fut hors de vue, l'homme prit congé et s'élança sur ses traces.

*
* *

— « C'est parfaitement simple ! » dit Lin du ton d'une patience infinie soumise à une épreuve dépassant les limites humaines. « Sur Tau Céti III, *tu n'as pas besoin* de végé. La compagnie paiera mon passage et celui de ma femme... *si* je me marie. Mais elle *ne paiera pas* le billet de Winnie. Tu sais combien il coûterait ? Vingt mille dollars galactiques ! Plus que je ne gagne en deux ans ! »

— « C'est tout simple ! » répliqua Leah du même ton de patience infinie. « Où je vais, Winnie me suit... »

— « Et moi, j'en ai assez de Winnie, » grommela Lin. « Chaque fois que je veux t'embrasser, je manque m'éborgner sur un grand œil jaune qui se balance au bout d'une tige. »

Il décocha un regard féroce au seul œil du végé qui était tourné vers lui, et l'œil le lui rendit, jaune et fielleux. Les trois autres yeux de Winnie s'abaissèrent avec un air de dignité offensée au bout de leurs tiges grosses comme un crayon et longues de vingt-cinq centimètres.

— « Si tu m'aimes — *comme tu le prétends...* — » poursuivit Leah comme si elle n'avait pas été interrompue, « ton amour trouvera bien une solution. »

— « Si tu m'aimes, » rétorqua Lin, « tu renonceras à ce... cet attachement infantile pour un végé et tu laisseras Winnie ici avec tes parents. »

— « Un attachement infantile ! » s'exclama Leah, se détendant du haut de ses cent cinquante-cinq centimètres comme une furie rousse. « Et maintenant tu vas dire que je suis un cas de développement affectif avorté ! »

— « Je n'ai pas dit ça, » répliqua sèchement Lin. Il prit une aspiration profonde et explosa : « Bon Dieu ! On croirait que c'est Winnie que j'épouse ! »

— « Allons donc, » vibrèrent les quatre zones vocales bleu vif de Winnie, « tu n'es même pas capable de féconder un géranium. »

Leah rougit et s'écria d'un ton sévère :

— « Winnie, ne dis pas de choses comme ça. »

Un reniflement monta des zones vibratiles de Winnie. Trois des pédoncules oculaires commencèrent à s'incliner, leurs regards limpides pleins de

dévotion envers Leah et d'auto-apitoiement, tandis que le quatrième œil dardait un regard accusateur sur Lin.

— « Oh ! mon pauvre Winnie, » dit Leah, entourant de ses bras le torse vert piriforme du végé planté sur ses quatre pieds. Tournant la tête vers Lin, elle s'exclama : « Tu as rendu Winnie malade. Tu devrais avoir honte ! »

— « Sottises, » déclara Lin avec dégoût. « Tu ne m'aimes pas, tu n'aimes que cette... cette espèce de *légume !* »

— « Et toi, tu ne m'aimes pas ! » dit Leah en se mettant à pleurer. « Si tu m'aimais tu t'arrangerais pour emmener Winnie avec nous. Tu es égoïste, stupide, impossible, monstrueux, cruel... »

Néanmoins et comme il se doit, le moment venu, Lin et Leah se marièrent. Mais ce ne fut pas avant que Lin eût rencontré pour la seconde fois Gregor Samsen : l'homme qu'il avait côtoyé à l'agence de voyages...

*
* *

En quittant Gregor Samsen, Lin s'était rendu aussitôt chez Leah et avait annoncé fièrement :

— « Ça y est ! Winnie part avec nous ! » A toutes questions visant les détails il avait répliqué : « Fie-toi à moi. Ne te fais de soucis pour rien. »

Winnie ne s'était pas montré trop rassuré, mais Leah avait été tellement contente que les doutes de Winnie étaient tombés dans l'oreille d'une sourde jusqu'au jour du mariage et aussi un petit bout de temps après. Mais à la fin Winnie réussit à se faire entendre et Leah mit Lin en demeure de s'expliquer.

— « C'est très simple, » dit Lin. « J'avais bien pensé qu'il y avait un moyen et le voici. L'astronef a un effectif de végés. Winnie n'aura qu'à monter à bord en même temps que nous, puis à se mêler à eux. Personne ne s'en apercevra, à un détail près. »

— « Evidemment, » vibra Winnie. « Comme je ne connais rien aux astronefs, à la première chose qu'on m'ordonnera, je me trahirai. »

— « Non, il ne s'agit pas de ça. Les végés de l'équipage sont marqués à l'emblème de l'astronef. »

— « Marqués ? » Winnie courut à son pot et s'effondra dessus, s'agrippant au rebord des quatre mains. « Je refuse d'être marqué. Je refuse de partir. Je me doutais qu'il y aurait quelque chose comme ça. Leah n'a qu'à faire annuler le mariage. Ce n'est pas trop tard. »

— « Tu ne seras pas marqué au fer, » expliqua Lin. « C'est là qu'intervient ce steward. Dès que nous aurons mis le pied dans la cabine, il viendra peindre sur toi l'insigne de l'astronef de façon qu'il ait l'air gravé au fer chaud. De toute façon ce n'est nécessaire qu'au cas où quelqu'un t'apercevrait, ce qui a peu de chances de se produire, étant donné que tu seras caché pendant les trois semaines dans un des canots de sauvetage. »

— « Caché ! » vrombit Winnie, bavant légèrement. Attrapant une éponge glycérinée pour essuyer la traînée sablonneuse, le végé vibra d'un ton amer : « Un malheureux passager clandestin, obligé de se faufiler à

bord, contraint de se dissimuler, découvert et jeté hors de l'astronef sur quelque astéroïde désertique pendant que vous voyagerez dans le luxe. Comment apporterez-vous mon pot dans ma cachette ? Je ne supporterai pas qu'il soit enfoui à fond de cale pendant que je rongerai mon frein dans l'ombre. »

— « Il ne sera pas là, » dit Lin.

— « Mon pot ? » Winnie bava de nouveau, un vrai geyser de sable humide, dont quelques gouttes s'écrasèrent au plafond. « Je vois maintenant à quoi tu veux en venir, Lin Braquet. Tu essaies de me tuer. Tu sais bien qu'un végé retourne toujours pour dormir au sol d'où il est sorti. »

— « Calme-toi. Tu sais parfaitement que tes ancêtres qui vivaient sur Ripley n'avaient pas de pots. Et il y a des quantités de végés ambulants qui dorment dans un pot différent tous les soirs. Le transport de ton pot coûterait sept mille cinq cents dollars galactiques. En outre, expédier ton pot sans avoir de billet pour toi nous trahirait aussitôt. »

— « *Je n'abandonnerai pas mon pot !* » hurla Winnie si fort que ses quatre zones vibratiles eurent un frémissement bleu visible à l'œil (humain) nu.

*
* *

L'astronef *Astra* émergea de la pluie torrentielle saturée d'ammoniaque, caractéristique d'une tempête vénusienne. Son énorme masse oscillait sous le choc de la pluie, dont les gouttes ricochaient le long de la surface externe de la galerie-promenade du spatioport.

Winnie serrait bien fort la main de Leah pour se donner du courage, en regardant ce symbole de Mort en forme de vaisseau se poser lentement sur le terrain, si gigantesque que la pluie tombant dessus ruisselait en cataracte dense.

Alors commença la lente avance cahotante dans la masse d'humains et de végés vers les métros du spatioport, l'écrasement dans les wagons surchargés, l'entassement dans les ascenseurs qui montaient directement au sein de l'astronef.

Le salon central était le point de ralliement où l'on devait aller présenter son billet pour se voir attribuer une cabine. Au milieu de cette vaste salle, il y avait un espace réservé où plusieurs douzaines de végés jouaient aux cartes, aux échecs, ou lisaient. Tous avaient leur emblème marqué sur le côté.

De mètre en mètre, près de la corde de séparation, il y avait une notice affichée sous verre dans un cadre de métal. Elle était rédigée en ces termes :

Le végé est la seule variété dotée d'intelligence de l'espèce des végétaux ambulants originaires de Ripley, seconde planète du système Polaire. Leurs mouvements sont provoqués par un changement de pression dans des milliers de fibres spiraloïdes microscopiques, ce qui amène une différence de tension dans ces fibres. Ce changement de pression est dû à un courant ionique émis par des ramifications tubulaires comparables aux nerfs des animaux. Le végé naît d'une graine. Au cours de ses deux premières années,

ses racines restent enfouies jusqu'à ce que son corps et ses appendices aient atteint leur plein développement. C'est alors qu'au cours d'une période de trente jours, la partie inférieure du tronc, qui est creuse, triple son volume et se replie en doigt de gant sur elle-même par le bas, entraînant toutes les racines qui se trouvent ainsi ramenées jusqu'aux moindres radicelles dans la cavité interne. Pendant cette métamorphose, les quatre rameaux inférieurs s'abaissent vers le sol si bien qu'ils peuvent servir de pattes.

Un tube creux d'environ trois centimètres de diamètre traverse le corps du végé depuis le haut jusqu'à la cavité racinienne, et le végé « se nourrit » en faisant entrer du sable frais, de la terre et de l'eau dans ce tube, où l'ensemble de ces substances forme un bol alimentaire épais une fois la cavité racinienne atteinte, fournissant à l'organisme végétal une nourriture minérale. Pendant le sommeil, une partie du contenu de cet « estomac » est évacuée par l'extrémité inférieure du tube. En s'éveillant, le végé « a faim » et remplit immédiatement la cavité avec une ration fraîche de terre et d'eau.

Le végé utilise la lumière comme principale source d'énergie, convertissant le gaz carbonique et l'eau en oxygène et en sucre par un procédé de photosynthèse dont l'agent est la chlorophine, pigment vert qui donne au végé sa couleur caractéristique. L'oxygène ainsi libéré retourne dans l'atmosphère. Les sucres subissent le processus « musculaire » au cours duquel ils sont transformés en divers alcools. Il en résulte que plus un végé bouge, plus il a besoin de gaz carbonique et plus il libère d'oxygène. C'est ce qui fait de lui la contrepartie idéale de l'homme, dans les conditions d'existence d'aquarium qui règnent en fusée et sur les nombreuses planètes où l'atmosphère inadéquate oblige à vivre en vase clos.

Le végé dépasse en moyenne l'âge de quarante ans, mais à la fin, il perd son pouvoir de locomotion, ses fibres « musculaires » se durcissent en fibres de bois. Quand ceci se produit, le végé ne peut plus renouveler son « bol alimentaire » et meurt.

Le végé a quarante-huit centres cérébraux distincts, mais il n'a pas d'organisme central semblable au cerveau humain. Néanmoins, le végé est égal à l'homme en ce qui concerne l'intelligence, le don de création et la personnalité, et lui est peut-être supérieur du fait d'une conscience intégrée qui reste entière même si un ou plusieurs de ses nombreux « cerveaux » sont détruits. Il est supérieur à l'homme en ce sens que des populations entières de végés peuvent être transportées à l'état de graines.

La reproduction est accomplie par pollination croisée quand le végé est en fleur. Deux végés entament une lente danse rituelle, aux mouvements inchangés depuis les origines, entièrement instinctive, échappant totalement au contrôle de la conscience. Cette danse est extrêmement belle à voir.

Les végés ont été découverts au cours de l'expédition du Système Polaire en l'année 2348. *Moins d'un siècle plus tard, les végés avaient remplacé tous les autres systèmes de fabrication d'oxygène. Pendant de courtes périodes, en se livrant à des exercices violents, un végé peut fournir la réserve d'oxygène nécessaire à trois humains.*

Vous trouverez le livre HISTOIRE DES VÉGÉS *dans la bibliothèque micro-*

filmique de votre cabine, ainsi que plus de cinquante romans écrits par des végés et qui sont considérés comme des classiques de la littérature.

Winnie lut cet historique avec un sentiment d'orgueil qui ne fit qu'accentuer l'humiliation d'être sur le point de devenir un passager clandestin. Quelques instants plus tard, Lin et Leah avaient terminé les formalités d'embarquement.

Winnie n'éprouvait aucune sympathie pour le steward qui les conduisit à leur cabine. Son menton pointu, son long nez en lame de couteau et son crâne étroit accentuaient l'aspect triangulaire de sa figure sous la casquette d'uniforme. Ses yeux rapprochés avaient un air ironique.

Dans la cabine, le steward s'affaira jusqu'à ce que les parents de Leah et les végés de la famille aient fait leurs adieux émus et soient partis. Puis il déclara :

— « Je suis Antone Brush. Vous avez le reste de la somme ? Nous devons nous dépêcher. »

*
* *

Un frémissement, une pulsation vivante émanait du sol et des parois de la cabine. Ce n'était ni une vibration ni un son, car le silence enveloppait tout et semblait enrober chaque parole pour l'assourdir. Cette force frémissante formait une aura, une matérialisation impalpable des immenses distances que l'astronef avait traversées et traverserait.

Winnie ne broncha pas pendant que le steward, Antone Brush, fixait sur lui le pochoir avec du scotch et badigeonnait le pigment spécial qui séchait rapidement.

— « Je crois que je vais mourir, » gémit Winnie.

— « Allons donc, » dit Antone.

— « J'ai l'impression que mes muscles deviennent ligneux, » expliqua Winnie d'un ton morne.

— « Ah ! vous avez lu la notice dans le salon, » répliqua allégrement Antone. « Je me trouve aussi plusieurs maladies chaque fois que je lis une rubrique médicale. »

Il adressa un clin d'œil à Leah et détacha le pochoir, dévoilant l'insigne de l'astronef qu'il talqua soigneusement pour lui ôter son éclat neuf.

Le haut-parleur branché dans la paroi annonça :

« *Nous allons décoller dans trois minutes. L'envol ne produit aucune sensation qu'un léger accroissement de poids. Si c'est votre premier vol interplanétaire, vous trouverez des pilules calmantes dans l'armoire à pharmacie de votre cabinet de toilette. Si vous êtes malade, pressez le bouton rouge qui se trouve près de la porte de sortie de votre cabine et une infirmière viendra aussitôt.* »

— « Est-ce que j'ai le temps de descendre de l'astronef ? » interrogea Winnie.

— « Non, » dit allégrement Antone. « Les écoutilles sont fermées. »

Leah renifla, au bord des larmes. Lin la prit dans ses bras. Winnie décocha à Lin des regards furibonds. Antone avait le sourire.

— « Nous ferions bien de vous conduire au canot de sauvetage où vous vous cacherez, » dit Antone. « Dans dix minutes commencera la ronde pour vérifier si tout le monde va bien, et mieux vaut qu'on ne vous trouve pas ici à ce moment-là, Winnie. » Il ouvrit la porte de la cabine et jeta un coup d'œil dehors. « Dépêchez-vous ! » ordonna-t-il.

Ils se hâtèrent tous les quatre le long du couloir bas de plafond, en direction d'une porte où une pancarte rouge annonçait CANOTS DE SAUVETAGE. La porte franchie, ils se trouvèrent dans un autre long corridor, et soudain ils ressentirent une légère augmentation de la pesanteur. Il semblait impossible qu'ils fussent dans un astronef traversant une violente tempête en direction de l'espace.

Ils atteignirent une longue salle, une sorte de couloir élargi qui s'incurvait dans le lointain. Tous les cinquante mètres, il y avait une écoutille avec un chiffre dessus. Antone s'arrêta au numéro 16, regarda à droite et à gauche pour s'assurer qu'il n'y avait personne en vue, puis jeta :

— « Vite ! Là-dedans ! »

Ils n'eurent pas l'impression d'entrer dans un canot. Antone leur expliqua que c'était dû au fait que le canot était coincé dans son berceau éjecteur. En cas de sauvetage, un bouton de contrôle à l'intérieur du canot-fusée en fermait les issues et le libérait de l'astronef porteur.

Il désigna une double rangée de dix pots pleins de terre.

— « Quand l'ordre est donné d'abandonner l'astronef, dix végés peuvent venir dans cette embarcation, » expliqua-t-il. « Vous n'avez qu'à choisir un pot, Winnie. Vous pouvez même en changer tous les soirs. »

Winnie grogna pour toute réponse.

« Cachez-vous si vous entendez venir quelqu'un, » recommanda Antone. « Vous pouvez vous dissimuler dans les compartiments réservés au combustible. Ne craignez pas de manquer de gaz carbonique. L'aération est parfaite partout. Si quelqu'un vient, Winnie, *restez caché*. Vos yeux jaunes sont assez lumineux pour qu'on les distingue dans l'ombre, vous savez. »

— « Reste avec moi Leah, » gémit Winnie en la regardant avec deux grands yeux jaunes suppliants.

Antone secoua la tête.

— « Il faut qu'elle reste avec son mari, sinon on partira à sa recherche... tout au moins pendant les prochaines vingt-quatre heures. »

— « Tu seras très bien, Winnie chéri, » murmura Leah sans conviction en se laissant entraîner vers la porte par Lin.

Winnie tourna un troisième œil vers Lin, froidement, et grinça :

— « Espèce de minable mufle ! » Quant au quatrième œil, il était fixé avec méfiance sur Antone Brush et Winnie vibra : « Et vous, Antone Brush, vous n'êtes qu'un oiseau de proie. Un escroc, voilà ce que vous êtes. »

— « Winnie ! » dit Leah d'un ton de reproche.

Puis Winnie se retrouva seul dans le silence étouffant, le stérile vide géométrique de la fusée de sauvetage, avec les dix pots qui n'étaient pour lui que des pots étrangers...

*
* *

— « Ne pense plus à Winnie et dormons, » grommela Lin.

— « Pauvre Winnie, » dit Leah dans l'ombre et le silence. « Je... je regrette presque d'avoir... »

Lin ne dit rien, mais il était tenté d'émettre le même regret à haute voix. Il ouvrit les yeux et se creusa la tête pour trouver quelque chose qui détournât les pensées de Leah vers des horizons agréables.

— « Tu sais, » annonça-t-il avec entrain, « c'était très intéressant, ce que j'ai lu sur le journal microfilm pendant que tu prenais ton bain. »

Ayant ainsi lancé cet appât, il attendit et, à la fin, d'une voix hésitante, Leah demanda :

— « Qu'est-ce que c'était ? »

Il se tourna sur le côté et se releva sur un coude.

— « Savais-tu que cet astronef transporte vingt millions de dollars en diamants bruts de grande taille et soixante millions de monnaie galactique ? Les diamants sont destinés à Tau Céti III, pour que le gouvernement de là-bas émette sa propre monnaie. Toutes les monnaies locales sont basées sur le diamant comme étalon, parce que le reste coûte en transport plus cher que sa valeur réelle. » Lin s'emballa sur son sujet. « Tiens, te doutais-tu que... »

— « Je vais voir ce que devient Winnie, » interrompit Leah.

Elle se redressa et alluma la lampe de chevet.

— « Winnie se porte comme un charme ! » dit Lin avec humeur. « Nous ne pouvons pas courir le risque de nous faire surprendre en train de pénétrer dans ce canot. Qu'est-ce que nous donnerions comme prétexte ? »

— « Je vais voir ce que devient Winnie, » répéta fermement Leah. « Reste ici si tu veux. »

Elle commença à déboutonner son pyjama, jeta un coup d'œil à Lin et, serrant les lèvres, elle ramassa ses vêtements et entra dans le cabinet de toilette dont elle referma la porte.

Lin contempla le battant clos, puis, avec un gros soupir, il se leva et s'habilla. Il était prêt quand Leah réapparut.

Dans le couloir désert, il lui prit la main. Celle-ci était froide et inamicale, mais il ne la lâcha pas.

— « Nous devons être en plein espace intersidéral, » murmura-t-il. « Tu vois, notre poids est presque normal. Le journal disait que nous devions adopter l'hypervitesse à neuf heures. Dans huit heures d'ici, par conséquent... »

Il abandonna la partie. Le visage de Leah se ridait d'inquiétude pour Winnie. Impossible de lui changer les idées.

Ils atteignirent l'écoutille marquée CANOTS DE SAUVETAGE. Lin inspecta le couloir, puis ouvrit vivement le panneau et entraîna Leah de l'autre côté. Là, il se retourna et se figea brusquement sur place.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? » chuchota Leah, le sentant se raidir.

— « Chut, » souffla-t-il.

Leah regarda par-dessus son épaule. Au bout du couloir par lequel ils

étaient venus, elle vit un homme. Un inconnu. Au même instant, celui-ci s'arrêta devant une porte et appuya son oreille contre le battant. Elle n'en aurait pas mis sa main au feu, mais elle eut l'impression que c'était la porte de leur cabine.

— « Ce type, » murmura Lin, « qu'est-ce qu'il fait ici ? »

— « Qui est-ce ? » chuchota Leah.

Lin recula vivement. Leah eut le temps de voir que l'homme s'était redressé et s'avançait dans leur direction avant que Lin l'eût repoussée. Lin referma précautionneusement l'écoutille. Reprenant la main de Leah, il l'entraîna au pas de course.

— « Dépêchons-nous ! » souffla-t-il.

— « Qui est-ce ? » redemanda Leah tout en courant.

Lin avait l'air préoccupé.

— « Gregor Samsen. L'homme qui s'est mis en rapport avec moi et qui a tout arrangé pour que Winnie nous accompagne. Mais je pensais... »

— « Quoi ? »

— « Il m'avait laissé entendre — sans préciser, évidemment — qu'il gagnait sa vie en faisant passer des végés en fraude. Mais je croyais qu'il restait sur Vénus tout le temps. Et pourquoi viendrait-il écouter à notre porte à une heure aussi indue ? »

En arrivant au tournant dans le couloir des canots de sauvetage, ils regardèrent en arrière. La porte par laquelle ils étaient entrés s'ouvrait. Lin tira vivement Leah et ils se trouvèrent dissimulés par le coude du corridor.

— « Il vient ici, » dit Lin. « Il faut nous cacher. »

— « Où ? Avec Winnie ? »

— « Mieux vaut pas. Viens ici. »

C'était l'entrée de la fusée de sauvetage 14.

Ils s'accroupirent dans la pénombre. Un instant plus tard, ils virent passer Gregor Samsen. Ils s'avancèrent sur la pointe des pieds pour l'observer.

Gregor s'était arrêté devant l'issue de la fusée de sauvetage 16, l'oreille au guet. Il s'approcha finalement à pas de loup et pénétra dans la fusée.

Il resta absent moins d'une minute et repartit en direction de Lin et de Leah. Ceux-ci replongèrent dans leur cachette quand il passa, puis ressortirent et le virent franchir le tournant, repartant par où il était venu.

— « Allons-y, » murmura Lin.

Ils abandonnèrent leur cachette et se rendirent à la fusée 16. Leah se précipita en appelant à voix basse : « Winnie ! » Elle s'arrêta court et Lin faillit lui tomber dessus.

Winnie était assis sur un des pots, les pédoncules oculaires tombants et les bras à angle droit du torse piriforme, indiscutablement endormi à poings fermés.

Lin gloussa de rire :

— « Et voilà le végé qui ne pouvait pas vivre sans le pot où il était né ! » dit-il.

*
* *

Lin et Leah s'en retournèrent tout doucement. Rentrés dans leur cabine, Leah s'apprêtait à aller se déshabiller dans la salle de bains quand Lin dit : « J'ai faim, » et elle revint.

Ils commandèrent un en-cas et quelques minutes plus tard, des sandwiches et du café glissèrent du tube de service sur la table murale.

— « Je voudrais bien savoir ce que fabriquait Samsen, » s'écria Lin.

— « Pourquoi ne le lui as-tu pas demandé ? »

— « Je ne sais pas, » répondit lentement Lin. « Sa façon d'écouter à notre porte... Je me demande s'il est en train de nous écouter maintenant ? »

— « Lin, combien as-tu versé à lui et à Antone ? »

— « Cinquante dollars galactiques chacun. »

— « Seulement ? » dit Leah avec surprise. « Comment peuvent-ils faire des bénéfices à un taux pareil ? »

Lin haussa les épaules.

— « C'est leur affaire. J'aurais payé deux mille... tout ce dont je pouvais disposer. Peut-être font-ils voyager clandestinement plusieurs végés à chaque voyage. Peut-être Gregor Samsen est-il de mèche avec plusieurs stewards dans chaque astronef. »

— « Mais il est à bord, » souligna Leah.

— « Je n'y comprends rien. »

Leah le regarda un instant, puis dit :

— « Winnie est peut-être le seul végé qu'ils aient dissimulé ? »

Lin secoua la tête.

— « Ils n'y gagneraient pas leur vie. » Il fronça les sourcils et ajouta : « A moins... mais c'est absurde. »

— « A moins ? »

— « Inutile de te tracasser inutilement, » dit Lin.

Mais il comprit tout de suite qu'il avait fait une erreur, et se rendit, sachant ce qu'il encourait dans ce cas-là :

« Bon. Suppose que quelqu'un veuille quitter cet astronef pour une raison quelconque. Les canots de sauvetage seraient un cercueil sans végé pour fournir de l'oxygène, mais les végés de l'astronef ne sont pas cantonnés dans les canots et je doute qu'on puisse en forcer un à y entrer contre son gré, même avec la menace d'un revolver, parce qu'une douzaine de balles n'aurait guère d'effet sur lui et que les végés sont aussi forts que les hommes. Mais si l'on s'était assuré qu'il y aurait un végé dans l'une des fusées de sauvetage... »

Leah sauta à bas de la table où elle était assise.

— « C'est cela ! Oh ! mon pauvre Winnie ! Lin, il faut que nous cachions Winnie ailleurs. Tout de suite. Où personne ne le découvrira. »

— « Rasseyez-vous, » ordonna une voix qui venait de la porte de la penderie.

Lin et Leah se retournèrent. Antone Brush s'encadrait dans la penderie, un revolver braqué sur eux ; ses lèvres découvraient ses dents de loup en un sourire sarcastique. Il entra dans la pièce.

— « Asseyez-vous ! » dit-il d'un ton hargneux à Leah.

Elle regagna son siège avec lenteur.

— « Nous n'avions pas pensé que vous soupçonneriez quelque chose, » reprit Antone. « Gregor vous a aperçus quand il est passé devant la fusée de sauvetage 14, et il m'a appelé par un des téléphones du couloir de façon que je me cache ici pour savoir exactement ce que vous aviez découvert. »

— « Découvert quoi ? » dit Lin.

— « Vous vous en apercevrez bien assez tôt, » répliqua Antone. « Les diamants. Vous aviez deviné pourquoi nous avions besoin d'un végé dans l'un des canots de sauvetage. Mais si vous n'aviez pas su que Gregor était à bord, vous n'auriez rien dit et vous vous seriez imaginé que le gars qui avait volé les diamants avait pris par hasard la fusée 16. Et même si vous aviez parlé, on n'aurait rien pu prouver contre nous sinon une petite contrebande de végé sans importance. » Ses lèvres se retroussèrent en un sourire cruel. « Maintenant il ne nous reste plus qu'à attendre. Une seule chose peut vous sauver : que Gregor soit surpris en train de voler les diamants. Si cela se produit, nous ne tenons pas à nous mettre une accusation de meurtre sur les bras. Mais s'il s'empare des diamants et arrive jusqu'au canot de sauvetage, à la seconde où il appuiera sur le bouton qui commande l'éjection du canot dans l'espace, un signal d'alarme retentira dans tout l'astronef. Et ce sera pour vous le signal de la fin. Compris ? Alors tenez-vous tranquilles. »

— « Oh ! mon pauvre Winnie, » gémit Leah prête à s'évanouir.

— « Combien de temps devrons-nous attendre ? » demanda Lin.

Antone haussa les épaules.

— « Une demi-heure peut-être. Nous devons faire vite. L'*Astra* gagne de la vitesse de seconde en seconde. Encore deux heures et il sera trop tard pour que Gregor ait assez de combustible chimique dans la fusée de sauvetage pour assurer le freinage qui permettra d'atterrir dans notre refuge. Ce genre de chose doit être minuté avec précision. »

— « Qu'est-ce qui arrivera à... à Winnie ? » questionna Lin, très pâle.

— « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? » répliqua Antone. « Dans notre cachette, nous avons un chef qui réussit admirablement le potage de végé. »

Il renversa la tête en arrière et rit à gorge déployée.

Et à la même seconde, Lin bondit.

Il prit Antone par surprise, mais au bout de quelques secondes il se rendit compte qu'il n'avait aucune chance de le maîtriser. Ses doigts effleurèrent le revolver comme Antone le mettait hors d'atteinte. Lin tenta de changer son objectif et d'asséner un coup magistral, au menton si possible. Mais le menton se déroba et il sentit un genou s'enfoncer à la hauteur de son estomac un instant avant que la souffrance lui ait coupé la respiration.

Puis quelque chose de brûlant lui érafla la joue. Tout se mit à tourner autour de lui. Il battit des bras en aveugle et sentit qu'ils s'accrochaient à quelque chose. Il tint bon, sachant que s'il lâchait prise, il serait perdu.

— « Tuez-moi, » hurla-t-il, « mais laissez Winnie tranquille. Laissez Winnie ! *Ne touchez pas à Winnie !* »

*
* *

— « Je ne te connaissais pas ces sentiments-là, mon cher, » déclara une voix d'un ton satisfait.

Lin ouvrit les yeux, surpris. Un instant auparavant, il plongeait en hurlant dans un abîme obscur.

Non, l'obscurité avait duré longtemps, mais il venait juste de crier : « *Ne touchez pas à Winnie !* »

Et maintenant...

Il se trouvait dans un lit. Une femme en uniforme d'infirmière se penchait sur lui avec une seringue hypodermique, prête à piquer son bras nu. Près d'elle, il y avait un homme qui était manifestement un médecin. Il était dans une chambre d'hôpital.

Au pied du lit se tenait Leah, les yeux dilatés d'inquiétude. A côté d'elle, il y avait Winnie, trois de ses yeux jaunes le dévisageant, moqueurs. C'était la voix de Winnie qu'il avait entendue.

Il rougit et gronda :

— « Tais-toi et retourne dans ce canot avant qu'on... »

— « On sait déjà, » vibra Winnie. « Tout est perdu. »

Il y avait de l'ironie... et une tendresse nouvelle dans la voix du végé.

— « Chut, Winnie, » dit Leah. Elle s'approcha avec hésitation de Lin. « Tu te sens bien maintenant ? » demanda-t-elle.

— « Qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce que Gregor a disparu avec les diamants ? »

— « Malheureusement, oui, » intervint le médecin. « Cependant grâce à votre ami végétal ici présent, ce sera sa perte. On pense l'arrêter bientôt, mais il aura probablement succombé au manque de ce sous-produit de tous les végés, l'oxygène. »

— « Mais tu dormais dans le canot ! » dit Lin en regardant Winnie.

— « Moi, endormi ? » s'exclama Winnie avec indignation. « Est-ce que tu t'imagines que je peux dormir si facilement que ça sur un pot que je ne connais pas ? »

— « Mais nous t'avons vu ! »

— « Je faisais semblant. Je vous avais entendus venir et je ne voulais pas vous donner la satisfaction de savoir que j'étais incapable de trouver le sommeil. »

— « Oh... » fit Lin en réprimant un sourire. « Et je pense que tu as vu Gregor t'examiner et que tu as deviné tout de suite de quoi il retournait. »

— « Bien sûr. Je vous ai suivis jusqu'à votre cabine et j'ai empêché cet imbécile de steward de t'assassiner. »

— « Winnie a vraiment fait ça ? » questionna Lin en se tournant vers Leah.

Leah inclina la tête.

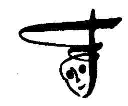
— « Entre-temps, » compléta le médecin, « l'autre espion avait volé le colis de diamants et s'évadait dans la fusée de sauvetage en croyant que votre végé y était caché. » Il eut un rire. « Il y a un système de récompense automatique qui vous paiera trois fois le prix du billet de Winnie quand l'affaire sera réglée. Ne vous faites plus de souci. Nous avons tout appris pendant que vous étiez inconscient. »

— « On va le récompenser, lui ? » s'exclama Winnie dans une vibration de colère. « Et qui est-ce qui a tout fait ? C'est moi ! » Le végé braqua ses quatre yeux furibonds sur Lin. « Et encore une chose, *Mr.* Braquet, s'il reste encore quelque chose de la récompense une fois mon billet payé, je veux que mon pot parte par le prochain astronef, avec sa terre au grand complet ! Compris ? »

Lin rendit regard pour regard, puis se tourna vers Leah, un petit sourire au coin des lèvres. Il prit la main de Leah dans les siennes, puis il répondit, dans un murmure :

— « Oui, Winnie, j'ai compris. »

(*Traduit par Arlette Rosenblum.*)

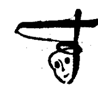


L'amoureux du soleil

par JEAN-CLAUDE PASSEGAND

Voici la première nouvelle d'un étudiant en lettres de vingt-deux ans. Jean-Claude Passegand déclare aimer avant tout la S. F. poétique et dépaysante, et détester la S. F. à tendance scientifique et sociologique. Il est venu à en écrire par émulation, se tenant le raisonnement suivant : « Beaucoup de gens écrivent des nouvelles de S. F.; pourquoi pas moi ? ».

A vrai dire, son histoire ne ressortit guère à la science-fiction. On y trouvera néanmoins un lyrisme et un sens du fantastique quotidien qui évoque certaines nouvelles de Bradbury — et le Soleil de Jean-Claude Passegand est bien celui des « Pommes d'or » bradburyennes.



MONSIEUR PLUME était à l'heure, chaque jour de la semaine. Tous les matins, à huit heures moins dix exactement, il ouvrait la porte de son appartement, situé au quatrième étage, et il se mettait en devoir de descendre les marches, lentement, de son pas régulier, sa serviette dans la main droite, sa boîte à lait dans la main gauche.

Et lorsqu'il descendait, les amoureux du troisième, main dans la main, allongés dans leur lit étroit, soupiraient : « Tiens, M. Plume descend. » Et le garçon disait : « Chérie, il faut que je me lève. » Et tous deux s'embrassaient comme s'ils n'avaient jamais dû se revoir.

Lorsqu'il descendait, la couturière du second pensait : « Voilà M. Plume qui descend ; il doit être huit heures moins dix. » Et elle remettait à l'heure sa pendule, qui prenait régulièrement chaque jour dix minutes de retard.

Lorsqu'il descendait, la veuve du premier disait en souriant : « Ce cher M. Plume va à son bureau. » Et comme elle était secrètement amoureuse de lui, elle s'approchait de sa fenêtre pour le voir partir.

La concierge, qui balayait le seuil de sa porte, lui disait chaque matin : « Alors, encore une journée qui commence, monsieur Plume, » et lui, se contentait d'approuver en souriant.

Oui, M. Plume était un homme ponctuel.

Et terriblement seul, aussi, car M. Plume n'avait jamais été amoureux.

Il était fonctionnaire et travaillait dans je ne sais quelle branche administrative ; je crois que personne ne l'a jamais su, du reste.

Mais l'administration ne suffit pas à remplir le vide d'une vie. Aussi M. Plume avait-il cherché des dérivatifs. Il s'était inscrit à un nombre extraordinaire d'instituts par correspondance.

D'abord à « l'Institut du Muscle ». « *Le corps d'un Apollon en trente jours* », disait la publicité. Mais M. Plume s'était vite lassé : on se lasse

très vite de développer ses muscles abdominaux, ses trapèzes et ses grands deltoïdes.

Il s'était ensuite inscrit à un « Club du Disque » ; mais M. Plume n'aimait pas la musique. Et les disques restaient dans un coin de son appartement, couverts de poussière.

Il avait ensuite tenté d'apprendre un certain nombre de langues étrangères... Sans résultat.

Mais, me direz-vous, M. Plume n'avait-il jamais songé à une autre solution ? Je veux dire, au mariage.

A vrai dire, non. M. Plume se croyait laid, gris, ennuyeux. Peut-être dans sa jeunesse avait-il subi un affront ; je ne sais. En tout cas, lorsqu'il rentrait dans son appartement triste et froid, le soir, pour ne pas sentir le vide de son cœur, il dépliait son journal, le lisait un peu, puis préparait rapidement son dîner, qu'il mangeait sur un coin de table.

Aussi M. Plume n'aurait-il sans doute jamais fait parler de lui, si un jour...

Ce jour était un vendredi. M. Plume partit comme d'habitude à son bureau, non sans avoir déposé sa boîte à lait chez la crémière. Arrivé à son bureau, comme il le faisait chaque jour, il mit son porte-plume à droite, sa gomme à gauche, sa règle (un double décimètre) devant lui ; et il travailla régulièrement, soigneusement (sans hâte excessive cependant) jusqu'à dix heures environ.

Et ce fut à ce moment précis que tout se déclencha. M. Plume leva la tête de son registre, leva les yeux vers la fenêtre, se leva enfin.

Dehors, haut dans le ciel bleu, un soleil radieux brillait, et M. Plume le regarda, fasciné, les yeux écarquillés. Il resta là, planté devant la fenêtre ouverte, jusqu'à midi, immobile, à se pénétrer de cette splendeur solaire. Mon Dieu, comment se faisait-il qu'il n'avait auparavant jamais regardé « vraiment » le soleil, alors que c'était la seule chose importante ?

C'était à la fois la chaleur, la musique, la lumière, la vie... et M. Plume restait planté devant sa fenêtre, le cœur plein de joie, les yeux éblouis, n'écoutant plus rien, ne voyant plus rien, si ce n'est la musique du soleil, la lumière du soleil.

Et à partir de cet instant, il sut qu'il ne serait plus jamais seul...

Ce jour-là, il ne déjeuna pas et, l'après-midi, il eut bien du mal à se replonger dans ses paperasses, car tout cela, c'était secondaire. Seule importait cette beauté radieuse, si lointaine et si proche.

Dès que son travail fut fini, M. Plume se précipita dehors, se dirigea vers un jardin public et resta là, assis sur un banc, jusqu'au crépuscule, le visage tendu, tout son cœur tendu, tout son corps tendu vers le soleil.

Et lorsque le soleil sombra dans un incendie pourpre et orange, il crut que son cœur allait éclater.

Le ciel et la lumière redevinrent froids ; il se sentit frissonner. Dans le jardin public désert, un couple d'amoureux enlacés passa en chantonnant.

M. Plume les regarda avec sympathie.

« Moi aussi, je suis amoureux, » pensa-t-il brusquement, « je suis amoureux du soleil. »

Et cette constatation incroyable le remplit d'une joie bouleversante, comme si toute sa vie allait désormais prendre un sens.

Il rentra chez lui, en oubliant de prendre sa boîte à lait chez la crémière.

Les jours suivants, M. Plume fut d'une gaieté extraordinaire ; primesautier, bondissant, ou aurait cru qu'il avait rajeuni de dix ans.

Et les amoureux du troisième disaient avec sympathie : « Oh ! M. Plume doit être amoureux. »

Et la couturière du second pensait : « C'est surprenant, mais M. Plume semble être amoureux. »

Et la veuve du premier, mordue par la jalousie, disait avec dédain : « Peuh ! ce M. Plume est amoureux. »

La concierge, elle, ne disait rien, mais elle souriait à M. Plume, lorsqu'il passait devant elle, et il répondait à son sourire par un autre sourire.

Il devenait de plus en plus amoureux chaque jour, au point qu'il décida de ne plus travailler ; sa vie serait courte, il ne pouvait perdre des instants précieux, enfermé dans un bureau triste et poussiéreux ; il donna sa démission. Il n'avait pas de gros besoins et il pouvait vivre jusqu'à la fin de ses jours avec les économies qu'il avait faites.

Alors M. Plume passa deux mois délicieux et féeriques, à jouir de la vue et de la chaleur du soleil. Parfois, devant sa fenêtre grande ouverte, saisi d'une sorte d'extase, il arrachait sa chemise et restait torse nu, pour pouvoir jouir de cette chaleur par tous les pores de sa peau, et il se balançait lentement, ébloui, sentant cette caresse brûlante le pénétrer. C'était si bon, si doux, si merveilleux... L'immeuble commença à jaser ; on le regarda avec suspicion.

— « Je l'ai vu nu à sa fenêtre, » expliquait non sans exagération la veuve du premier, « est-ce que ce n'est pas dégoûtant, tout de même ! »

— « Ça doit être le sang qui le travaille ; il est à l'âge critique, » expliquait la concierge.

M. Plume, lui, ne voyait rien, n'entendait rien de tout cela.

A force de regarder le soleil en face, il avait perpétuellement devant les yeux des étincelles, des papillons d'or, des insectes de feu ; il vivait dans un monde de féerie, bleuté et merveilleux, un monde d'astéroïdes éclatants, de langues de feu, de dragons d'or. Tout était possible pour M. Plume désormais ; il avait retrouvé le monde des contes de fée de son enfance ; il en avait retrouvé aussi le regard, limpide, pur et grave.

Et, fait curieux, l'enquête le précisa par la suite, lorsqu'il regardait le soleil, M. Plume semblait *danser,* très lentement, presque religieusement, comme s'il entendait le rythme d'une danse que le commun des mortels ne pouvait entendre. Une musique inouïe et admirable, avec des alliances de sonorités exquises, qui le faisaient frissonner d'extase.

Et puis, comme tous les amoureux du monde, M. Plume devint jaloux, terriblement jaloux. Il ne pouvait supporter que le soleil se prodiguât pour tous. M. Plume endura tous les tourments d'un amant trompé par sa maîtresse.

Il sentait un désir de meurtre monter en lui, lorsqu'il entendait quelqu'un dire : « Mon Mieu, quel beau soleil aujourd'hui ! »

Les mots : chaleur, lumière, aube, couchant, lui semblaient des blasphèmes, prononcés par d'autres lèvres que les siennes. Non, cela ne pouvait plus durer, il ne pouvait partager cet amour avec les autres, avec le monde entier. Il fallait trouver une solution.

A vrai dire, il y en avait deux.

La première était de s'élancer vers le soleil, à travers l'azur, à travers le vide de l'espace, de s'approcher de *lui,* plus près, tout près, jusqu'à en être brûlé, jusqu'à devenir une torche vivante, jusqu'à flamber comme de la résine, au feu inviolé du soleil.

Mais cette solution était irréalisable dans l'état actuel des possibilités humaines ; il n'y fallait pas songer.

Restait la seconde solution. S'il ne pouvait aller vers le soleil, eh bien... Eh bien — et M. Plume tremblait d'effroi et de désir en y songeant — eh bien, le soleil viendrait à lui.

Alors il fut pris d'une sorte de rage de travail. Il acheta un tas de gros livres, resta enfermé chez lui des journées entières, ne sortit que pour faire des achats mystérieux. Il revenait avec de gros paquets, soigneusement enveloppés et ficelés, certains très lourds, *comme s'il transportait du métal.* L'enquête précisa par la suite qu'un locataire, l'ayant heurté dans l'escalier, avait entendu « comme un tintement produit par du *verre* ». M. Plume avait violemment rougi et avait continué son chemin sans dire un mot.

Il faut noter aussi le témoignage d'un facteur, qui lui apportait un paquet recommandé. M. Plume lui avait ouvert, puis s'était précipité vers la porte de sa chambre pour la fermer. Mais le facteur, stupéfait, avait eu le temps d'apercevoir un étrange appareil :

— « C'était, » avait-il précisé lors de l'enquête, « comme un immense miroir rond avec des milliers et des milliers de facettes. La chambre entière, même le plafond et le parquet, étaient recouverts de *miroirs.* C'était incroyable et fou. A vous donner le frisson... »

Enfin le grand jour arriva...

M. Plume sortit ce matin-là de bonne heure et déclara à qui voulait bien l'entendre « qu'il allait célébrer un anniversaire ».

Les locataires de l'immeuble furent unanimes à déclarer aux enquêteurs que ce jour-là était un vendredi. Ils déclarèrent également que M. Plume avait « un drôle de regard ».

Un autre locataire avait ajouté :

— « C'était comme s'il ne nous voyait pas. Il nous regardait, mais il voyait *au-delà* de nous, avec le regard extasié et fou d'un homme qui assiste à un incendie, ou qui admire un merveilleux feu d'artifice. »

La veuve du premier précisa même :

— « Il nous dit adieu à tous, comme s'il ne devait jamais nous revoir. »

Ce fut à midi que la *chose* arriva.

Tous les locataires étaient là, préparant le repas ou bien s'apprêtant à manger. Et à midi exactement, ce fut comme si un immense foyer réchauffait la maison. Ensuite une musique inouïe, avec des alliances de sonorités « à vous faire devenir fous », s'éleva. Une musique admirable, qui vous glaçait d'effroi, qui vous figeait, et qui en même temps vous donnait envie de vous élancer dans l'espace, de franchir le vide de l'espace, et, selon le mot d'un locataire « vous donnait envie de vous jeter dans un feu ».

Quelqu'un devait même dire :

— « Si j'avais eu de l'essence à ce moment-là, je m'en serais versé sur le corps, et ensuite j'aurais frotté une allumette pour pouvoir flamber comme une torche, tellement cette satanée musique me rendait fou. »

Tout cela fut très court, l'espace d'une seconde peut-être, mais au dire des locataires, la *chose* semblait avoir duré des heures. Ils entendirent alors M. Plume hurler. Plutôt un hurlement de joie, de triomphe, de désir, qu'un hurlement d'effroi, devaient-ils dire lors de l'enquête.

Puis tout retomba dans le silence, et ce fut comme si un grand froid s'était abattu sur l'immeuble.

Les locataires restèrent un instant figés sur place ; puis le charme se dissipa. Ils se précipitèrent tous dans l'escalier, grimpèrent jusqu'au quatrième, et là, sur le palier, se sentirent glacés jusqu'à la moelle des os.

La porte de l'appartement de M. Plume était carbonisée. En outre des traces noirâtres zébraient les murs, comme s'il y avait eu un incendie.

L'amoureux du troisième, reprenant son sang-froid, se décida à ouvrir la porte qui, sous sa poussée, tomba en poussière.

Et ce que tous virent alors, ils se le rappelleront toute leur vie.

L'appartement tout entier semblait avoir été ravagé par un incendie, et dans la chambre de M. Plume, il y avait comme d'immenses blocs de verre — oui, de verre — fondus, et toute une armature de métal tordue, brisée, comme arrachée et triturée par une immense et monstrueuse main d'acier et de flammes. C'était incroyable, cela semblait être un cauchemar.

Et puis, il y avait aussi M. Plume.

Ou tout au moins ce qu'il en restait.

Il n'était plus qu'une masse noirâtre à demi carbonisée, abominablement rongée. Et l'odeur, cette odeur de chair grillée...

Seul son visage avait été épargné, et dans ce visage, les yeux semblaient vivre encore. C'étaient des yeux qui avaient vu l'indescriptible, la beauté ineffable. Des yeux qui avaient vu ce qu'on ne peut voir qu'une fois, pas deux... des yeux encore pleins d'étincelles et de féerie.

— « Son visage était calme et joyeux. *Oui, joyeux,* » devait dire un locataire.

. . . .

Ce fut exactement le vendredi d'après que la veuve du premier tomba amoureuse du soleil.

Béni soit l'atome

par RENÉ BARJAVEL

Nous avons souvent, dans « Fiction », rendu hommage à René Barjavel, en soulignant la place qu'il tenait : celle d'un défricheur de voies. Barjavel a écrit ses romans à une époque où le public n'était pas préparé à la littérature de science-fiction. S'il les écrivait aujourd'hui, il serait le chef de file des auteurs du genre en France. C'est pourquoi la réédition, effectuée par la collection « Présence du Futur », de ce chef-d'œuvre du récit du voyage temporel qu'est « Le voyageur imprudent », *constitue bien un événement. Nous ne pouvions mieux saluer ce dernier qu'en mettant sous vos yeux la nouvelle suivante, extraite d'un recueil peu connu de Barjavel :* « Les enfants de l'ombre » *(éditions du Portulan,* 1945).



I

LES RESCAPES DU B 312

IL existe, dans les familles, des affinités héréditaires pour certains métiers. Valentin Durafour, dont le père avait conduit des autobus dans Paris, poursuivait à peu près le même travail. Pilote à la S.T.C.N.P. (Société de Transports en commun New York-Paris), il couvrait régulièrement ses dix aller et retour par jour, et espérait arriver sans histoires à l'heure de la retraite. C'était un métier de tout repos. En vérité, le pilote n'était guère plus qu'un figurant. Le contrôleur, lui, assumait des responsabilités, et abattait de la besogne, oui. Avec sa petite boîte sur le ventre, il devait demander à chaque voyageur son ticket et l'oblitérer — crrrr... — dans un bruit de crécelle. Aux heures d'affluence, à la sortie des bureaux et des ateliers, quand les travailleurs parisiens regagnaient leur pavillon de la banlieue de New York (ils préféraient habiter l'Amérique, c'était toujours plus confortable) ce n'était pas une sinécure de s'acquitter de ce travail, surtout en deuxième classe, avec tous ces gens debout entre les sièges, qui se marchaient sur les pieds.

Pendant ce temps, le pilote demeurait bien tranquillement assis dans sa petite cabine. Au coup de sonnette du contrôleur, il appuyait sur le bouton qui bloquait les portes étanches, puis il embrayait. Après, en somme, il n'avait plus à s'occuper de rien. Le stratobus démarrait doucement, pas plus de deux mille à l'heure au-dessus de Paris, sortait des couches basses de l'atmosphère, prenait alors toute sa vitesse sous l'effet

de ses moteurs à réaction, et arrivait en vue des côtes américaines en moins d'une demi-heure. Du départ à l'arrivée, envol et atterrissage compris, il était conduit, contrôlé, surveillé, couvé pourrait-on dire, par des appareils automatiques de bord en liaison avec des appareils à terre. Il ne pouvait pas plus s'écarter de sa route que le métro de ses rails.

Le seul inconvénient du métier de pilote, c'était qu'il s'ennuyait. Valentin Durafour, lui, pour passer le temps, tricotait des layettes en nylon mousseux, inusable. Ça le distrayait, si haut au-dessus des nuages, et ça lui faisait un petit supplément de revenu.

Il y avait longtemps que les compagnies américaines avaient supprimé ces employés inutiles à bord de leurs appareils, mais en France, on continuait d'être, comme toujours, un peu en retard. Les Français, si facilement héroïques quand il s'agit de donner leur vie pour rien, tiennent à ce qu'on veille sur elle quand ils paient. Et ils s'imaginaient puérilement être plus en sécurité avec un pilote qui ne servait à rien, que sans pilote. C'était une douce survivance de l'esprit petit-bourgeois.

Comme nous allons le voir, ce fut pourtant à cet attachement aux usages du passé que le monde dut d'être sauvé, sinon de la destruction totale, tout au moins de la barbarie définitive.

Ce matin-là, donc, Valentin Durafour et son bus, descendant à vitesse réduite vers New York, s'apprêtaient à atterrir. Ils n'étaient plus qu'à seize mille mètres d'altitude, et les voyageurs placés près des fenêtres, heureux de revoir la terre, regardaient monter vers eux le damier de la ville, quand, tout à coup, New York se souleva, s'embrasa, fleurit en une gigantesque fleur sphérique de flamme et de fumée, qui se mit à pousser à une vitesse vertigineuse vers le soleil.

L'éclair de lumière avait été si intense que lorsque le pilote et les voyageurs, après avoir fermé les yeux par réflexe de défense, les rouvrirent, ils ne virent plus qu'un essaim de papillons noirs voletant devant leurs rétines violentées.

Tous avaient compris, tous. C'était une explosion atomique. Guerre ou accident ? Chacun espérait : accident, et tout le monde craignait : guerre.

Il n'y eut aucune panique. Le cas était prévu, bien qu'il ne se fût jamais produit : si les appareils au sol venaient à cesser de fonctionner, le stratobus reprenait automatiquement de la vitesse et de l'altitude et se mettait à tourner en rond à trente mille mètres jusqu'à ce qu'il fût de nouveau happé par le contrôle.

Valentin Durafour n'eut même pas à intervenir. Son véhicule, qui portait le numéro B. 312, releva le nez, et monta à la vitesse d'une comète vers l'azur, échappant de justesse au singulier bourgeonnement qui venait de réduire l'immense cité à un simple mélange de ciment pulvérisé, de chair vaporisée, de débris cuits et tirebouchonnés.

Si rapides que fussent ses réflexes, jamais le pilote n'aurait pu changer de cap aussi vite, et le véhicule et ses passagers, quelques dixièmes de seconde plus tard, seraient entrés tout droit dans l'enfer. L'automatisme immédiat de la machine avait été leur salut.

Le B. 312 se mit donc à décrire un immense cercle, à trente kilomètres d'altitude, et de là-haut, car le temps était clair, les passagers purent se convaincre qu'il s'agissait bien de la guerre, et non d'un accident. Ils virent en effet s'élever, sur tous les horizons, d'autres champignons incandescents, qui tournoyaient sur eux-mêmes, découvraient leur cœur de flamme blanche, se gonflaient et s'épanouissaient en parasols de fumée et de poussière.

Valentin Durafour décrocha le téléphone, et, par acquit de conscience, mais sans espoir, appela New York. Il ne restait de New York qu'un nuage que le vent commençaient à effilocher, et New York, bien entendu, ne pouvait pas répondre. Alors le pilote, le cœur serré d'angoisse, appela Paris, et Paris, puis Londres, Moscou, Berlin, Nankin, Sydney, restèrent silencieux. Il appela vingt autres villes. Il obtenait, d'habitude, la communication en quelques secondes, le temps de faire le numéro sur son cadran. Aucune ville ne répondit.

Derrière lui, penché sur lui, le contrôleur, blême, une main sur la boîte accrochée à son ventre, l'autre appuyée sur le dossier du siège de pilotage, tendait l'oreille, essayait d'écouter la réponse qui ne venait pas. Il répétait de temps en temps deux mots entre ses dents, deux mots qui disaient tout ce qu'il éprouvait :

— « Mes gosses... mes gosses... »

Qui avait commencé la guerre ? Aucun des survivants de la catastrophe ne le sut jamais, ni même ne le supposa, tant la vérité était peu facile à deviner.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, les Etats-Unis, qui avaient essayé la bombe atomique sur le Japon, continuèrent d'en fabriquer. On pouvait craindre que ces bombes servissent un jour à autre chose que la chasse aux petits oiseaux. Aussi la Russie, puis d'autres nations, se mirent à chercher le secret de sa fabrication, et le découvrirent. Ce fut bientôt le secret de polichinelle, et les bombes s'entassèrent, pendant que les délégués des nations à l'O.N.U. proclamaient, d'ailleurs avec sincérité, leur amour de la paix. Les hommes n'étaient plus maîtres de leur destin. Chaque nation avait peur des autres, peur d'être attaquée la première, peur de ne pas pouvoir répondre, et fabriquait, fabriquait les petites bombes. Les procédés de projection des bombes par fusées à réaction et de guidage par radar furent mis au point sans difficultés, et les spécialistes de tous les pays du monde installèrent les fusées sur leurs affûts, prêtes à partir, chacune réglée d'avance, pointée vers un objectif précis qu'elle ne pouvait manquer. Un système de déclenchement automatique y fut ajouté. Le premier projectile qui approcherait d'un territoire armé provoquerait le départ immédiat des projectiles adverses. Ainsi, une nation qui prendrait la responsabilité de commencer la guerre subirait aussitôt la riposte, même si son bombardement détruisait tout chez l'ennemi, car celui-ci, avant de disparaître, aurait vu s'envoler ses propres engins de mort. La fabrication des explosifs atomiques avait été si perfectionnée, si simplifiée, et pris une telle cadence, qu'il n'était pas une ville des grandes nations, pas une de leurs agglomérations un peu importantes, vers qui ne fût braquée une de ces torpilles.

L'effroyable menace qui pesait sur l'humanité faillit provoquer une folie générale. Au cours d'une séance mémorable du conseil de l'O.N.U., un accord intervint enfin. Certes, il ne s'agissait pas de désarmer. Il eût fallu pour cela que quelqu'un commençat, acceptât cette humiliation et ce risque. Il n'en était pas question. Mais chacune des grandes nations se résigna à laisser garder ses batteries de départ par des représentants des autres nations. L'échange des surveillants se fit simultanément. Ils arrivèrent ensemble à leur poste, à la seconde S de la minute M de l'heure H du jour J. Ainsi, personne ne perdit la face. Ce fut la naissance du C.I.V. (Corps International des Veilleurs). Désormais, auprès de chaque rampe de départ, des gardiens des cinq principales puissances se relayèrent, veillant à ce que nul, jamais, ne fît partir le premier des engins infernaux. C'était une solution absurde, mais les hommes communs qui cherchent humblement et simplement à vivre trouvèrent que c'était déjà très beau. Ils commencèrent à respirer, à sourire. Ils imaginèrent que, peut-être, un jour, les gens sérieux qui mènent le monde et qui savent les choses se mettraient enfin d'accord pour détruire ces monstres au lieu de les surveiller. La joie succéda à l'angoisse, enfla, devint délirante. On dansa, on chanta, on se jeta dans les plaisirs avec une avidité qui masquait la survivance d'une peur qu'on préférait écraser sous les rires plutôt que l'avouer. Chacun, au fond de soi, conservait cette pensée de stupide bon sens : tant que les bombes existent, elles peuvent servir.

Ce fut bien, en effet, ce qui arriva.

Il existait une petite nation, très pauvre, au sein des montagnes, qui était neutre depuis toujours, qui n'avait jamais fait la guerre à personne, qui ne fabriquait que des jouets en bois, qui ne possédait aucune industrie, qu'on avait jugée si peu dangereuse, si misérable, si insignifiante, qu'elle ne faisait même pas partie de l'O.N.U. Or, il se trouva, dans ce pays un homme assez fou pour croire que l'heure était venue pour sa patrie de dominer le monde, et assez exalté pour convaincre quelques-uns de ses compatriotes. Son plan était simple. Les procédés de fabrication de la bombe étaient connus. Ils figuraient dans les manuels à l'usage du baccalauréat. On se procurerait facilement un peu de matière première. Les chutes d'eau fourniraient l'énergie nécessaire. On ferait vite. Avant que le secret du complot ait pu transpirer, une seule fusée atomique, cela suffirait, partirait vers un objectif situé sur le territoire d'une des grandes puissances. Elle provoquerait le départ de toute la charmante artillerie braquée vers le zénith et les grandes nations s'étant mutuellement exterminées, il ne resterait plus au petit peuple montagnard, si longtemps et injustement confiné dans ses étroites frontières, qu'à s'établir sur les dépouilles des puissants, à s'y multiplier et à y prospérer.

Une fois de plus, donc, le monde se trouva à feu et à sang par la faute d'une petite nation, mais cette fois-ci c'était l'agneau qui était devenu loup.

Les passagers du B. 312, selon leurs nationalités ou leurs opinions, accusèrent divers pays d'être à l'origine de la guerre. Des discussions puis

des disputes s'élevèrent et il s'en fallut de peu que le stratobus ne devînt le théâtre d'un conflit général, à l'image réduite de celui qui se déroulait à trente kilomètres au-dessous de lui.

Heureusement, le sentiment de la précarité de leur sort, et de leur solidarité devant l'angoissant avenir qui les attendait, calma l'humeur même des plus irascibles et un calme accablé régna bientôt à l'intérieur du véhicule.

Il y avait de tout, parmi les trois cents personnes que le B. 312 promenait au-dessus des nuages : des commerçants, des ouvriers, des ménagères qui étaient parties faire une course en laissant le gaz allumé sous leur pot-au-feu, des employés, des étudiants, et il y avait aussi le professeur Coliot-Jurie, grand spécialiste de la physique atomique, qui allait faire son cours à l'Université de New York avant de revenir déjeuner dans son appartement du boulevard Saint-Michel. Sa jeune autorité, le respect qui entourait son nom, firent que les voyageurs, lorsqu'ils eurent connaissance de sa présence à bord, se tournèrent tout naturellement vers lui pour le charger de trouver une solution à leur sort.

Le stratobus, mu par des moteurs à réaction atomique, possédait près de deux litres de carburant, c'est-à-dire de quoi tenir l'air indéfiniment. Mais s'il y avait de quoi alimenter les moteurs, il n'en était pas de même pour les passagers : quelques sandwiches au buffet, et une centaine de flacons de boissons diverses. C'était tout. Il fallait penser à revenir vers le sol, à atterrir. Mais où ?

Le professeur Coliot-Jurie s'installa près de Valentin-Durafour. Celui-ci prit en mains les commandes directes, dont il ne s'était jamais servi. Mais il connaissait bien la théorie de son métier, et c'était un homme adroit. Après quelques cabrioles, le B. 312 s'arracha à son cercle automatique, prit la tangente, et fila droit devant lui.

Le stratobus fit sept fois le tour du globe, à la recherche d'un coin de paix. Les voyageurs, entassés derrière les fenêtres, ne virent qu'un immense nuage tourmenté, creusé de gouffres noirs, agité de tempêtes, qui semblait couvrir le monde entier. Au-dessus de l'hémisphère plongé dans la nuit, ce nuage était parfois éclairé de lueurs pourpres ou violettes, ou illuminé par d'immenses éclairs. Des remous terribles secouaient l'appareil.

Coliot-Jurie, penché sur une carte, réfléchissait. Depuis quelques années, une expérience était en cours au nord du Groenland. On avait réchauffé une vaste région polaire, au moyen de générateurs caloriques à désintégration profondément enfoncés dans le sol à des endroits choisis. Sur ces étendues arrachées aux glaces éternelles, toutes les cultures des régions tempérées avaient été acclimatées et donnaient des primeurs d'une rare qualité qui profitaient à la fois d'un sol vierge et de l'éclairage rationnel qui remplaçait pendant six mois le soleil défaillant. Des paysans de toutes les nationalités, abandonnant les vieux continents épuisés, avaient émigré vers ces terres nouvelles, mais on ne s'était pas encore proéoccupé d'extraire les richesses du sous-sol. Aucune industrie ne s'y était installée. Il demeurait quelque chance que ce coin du monde fût resté à peu près intact, aucun

des belligérants n'ayant sans doute songé à envoyer des bombes sur les champs de fraisiers ou des semis de petits pois.

Il fallait tenter l'aventure. On n'avait d'ailleurs pas le choix.

Valentin Durafour conduisit le B. 312 au-dessus de la région indiquée, réduisit sa vitesse, perça le nuage de poussière qui s'étendait jusque là, et réussit à atterrir dans une plantation de cannes à sucre déjà couchée au sol par un ouragan.

*
* *

La guerre n'avait pas duré plus d'une heure mais les ravages provoqués par les bombes continuèrent longtemps après. Les nations civilisées étaient rasées, leurs populations anéanties. L'atmosphère bouleversée par les explosions réagit en effroyables tempêtes. Des cyclones brassèrent les ruines, des raz de marée submergèrent les côtes. La croûte terrestre secouée craqua. Tous les anciens volcans rentrèrent en éruption et des nouveaux jaillirent dans les hautes montagnes, soulevèrent les plaines. L'Europe disparut en partie sous les eaux, l'Amérique fut coupée en deux, un continent surgit au milieu du Pacifique. Du petit royaume des montagnes qui avait provoqué le cataclysme, il ne restait rien qu'un éboulis, sous lequel gisaient les coupables. Parmi ses rochers neufs et ses terres bouleversées, les cascades cherchaient en chantant leur nouveau chemin.

Les passagers du B. 312, que vinrent rejoindre plusieurs autres stratobus rescapés et appelés par téléphone, eurent, de concert avec les survivants de la colonie, à lutter contre tous les fléaux. Inondations, tempêtes, séismes, famine, épidémies, folie, anarchie...

Le professeur Coliot-Jurie, entouré d'une poignée d'hommes d'action, mena le combat et, tandis que s'apaisaient les soubresauts du Monde, parvint à organiser la vie des quelques milliers de survivants qui allaient former la souche de l'humanité nouvelle.

*
* *

Il fallut des générations et des générations, pour que la civilisation atomique pût renaître, s'installer d'abord sur l'ancienne calotte glaciaire, puis gagner peu à peu tout le globe, à mesure que les hommes se multipliaient. Le professeur Coliot-Jurie avait formé des élèves, qui en formèrent d'autres. Ils orientèrent l'humanité vers une vie où la science était enfin mise au service exclusif de la paix et du bonheur. La nature les aidait. Chaque couple avait un grand nombre d'enfants. Une langue universelle régnait, faite du mélange des anciens langages de tous les rescapés. Les îlots de survivants de diverses races, retournés à l'état sauvage, que l'on découvrait çà et là, au fur et à mesure de la conquête pacifique de la Terre, étaient scientifiquement absorbés, assimilés par métissage. On fonda un peu partout, sur les continents, des centres de repopulation et d'extension. Vint un siècle où il n'y eut plus de déserts. La Terre formait une seule nation, d'une seule race.

I

JOURNAL D'UN CIVILISE

An 5946 de l'ère de paix totale — cent quatorzième jour de l'année.

Je viens de m'éveiller de mon sommeil de trois semaines. C'est cet après-midi que je dois fournir à la collectivité mes deux heures de travail mensuel. Dieu et l'atome soient bénis. Dieu est atome. L'atome est Dieu. L'infiniment petit et l'infiniment grand se pénètrent et se confondent. La dimension est une erreur, à l'image de l'homme, et à son usage. L'homme est moyen, l'homme est médiocre, mais il habite l'infini et l'infini l'habite. C'est en quoi il est à l'image de Dieu, et pourquoi Dieu a permis qu'il se serve de l'atome, pour se raprocher de Lui.

J'ai pris l'habitude, dans les circonstances importantes de ma vie, et à certains moments où je me sens particulièrement en paix et lucide, de faire quelques réflexions à haute voix. Mon appareil enregistreur les grave dans la texture intime d'un fil d'argent. Après ma mort, mes enfants et mes plus lointains descendants posséderont ainsi quelques kilomètres de fil en bobines qui conservera ma voix inaltérable. Il leur suffira de faire dérouler le fil d'argent dans le même appareil, en inversant le courant, pour m'entendre, longtemps après ma mort, leur raconter les détails de la vie de notre époque.

Je suis riche. Je possède cent vingt grammes de matière en désintégration. Chaque citoyen, à sa naissance, en reçoit dix grammes. Cela lui suffit pour alimenter en énergie, pendant toute sa vie, les moteurs de ses appareils ménagers et de ses véhicules. Il en reçoit d'autres, au cours de son existence, s'il se distingue particulièrement par son travail, sa vertu, son dévouement à la Nation, ou ses dons artistiques. Il peut alors s'offrir le superflu. C'est mon cas. A sa mort, les sources d'énergie sont restituées au Trésor public.

Chaque jour, chacun doit brancher pendant une demi-heure son générateur d'énergie sur le réseau collecteur, au profit de la Nation. C'est notre façon de payer l'impôt. Cela se fait automatiquement, et personne n'y pense. C'est d'ailleurs peu de chose, si l'on pense que nos ancêtres d'avant le déluge de feu travaillaient au moins deux jours sur trois pour le percepteur.

Quand je mourrai, je rendrai à la Nation presque tout ce que j'ai reçu d'elle. Un homme peut difficilement entamer une pareille fortune. Le superflu, en réalité, se réduit à peu de chose. Le plus humble citoyen jouit presque du même confort que moi.

Nos villes sont bâties à deux milles mètres sous terre, à l'abri d'un accident imprévisible. De cette façon, si l'une des usines qui fabriquent la matière désintégrable, et qui se trouvent en surface, venait à sauter, nous n'en ressentirions qu'un choc lointain. Il n'y aurait aucune perte de vie

humaine, car elles fonctionnent seules, sans main-d'œuvre. Peut-être quelques imprudents promeneurs seraient-ils les victimes. Mais qui, aujourd'hui, se risque encore sur la croûte terrestre, en ces lieux où règnent les saisons et les climats, le chaud et le froid, le vent et la pluie ?

Nous avons admirablement exploré et aménagé, au cours des siècles, l'intérieur de notre globe. Nous y avons découvert des fleuves et des océans, acclimaté toutes les plantes d'agrément et les animaux familiers à l'homme. La lumière du soleil, captée au-dessus des nuages et transmise par télévision, inonde notre monde souterrain de ses rayons bienfaisants. Une température toujours égale nous entoure. Nos véhicules rapides se déplacent sans bruit, sans fumée, sans gaz de combustion, dans d'immenses avenues bordées d'arbres toujours fleuris. Nous jouissons d'un printemps éternel, d'une douce paix. Béni soit Dieu ! Béni soit l'atome.

La prodigieuse ressources de l'énergie atomique a libéré l'homme de l'esclavage du travail. Des machines automatiques travaillent pour lui. Tout son temps lui appartient, à partir de l'âge de trente-cinq ans. Jusqu'à cet âge, il reçoit, dans les écoles nationales, une instruction obligatoire, qu'il peut, s'il en a le goût, poursuivre aussi longtemps qu'il le désire. Les esprits les plus doués, les intelligences les plus vives, sont sélectionnés, et autorisés à fournir à la collectivité deux heures de travail par mois.

Mais les progrès continuels de la science, en rendant ce travail de plus en plus inutile, réduisent chaque jour l'élite admise à y participer. Pour ma part, j'attends avec impatience ce moment de ma vie où *je fais* enfin quelque chose. Je dois dire que c'est une bien grande, une très douce, une admirable récompense.

Pour passer le temps, les hommes ont inventé des arts nouveaux : la musique des ondes, l'architecture des couleurs, le cinéma total. L'Inda (Institut National de Distribution des Arts) diffuse sans arrêt d'admirables spectacles que chacun reçoit à domicile. Tout le monde envie les artistes, qui sont admis à travailler autant qu'ils les désirent et font à chaque instant effort de création. Mais n'est pas artiste qui veut. Même l'instruction dirigée n'y peut rien. C'est un don de Dieu. Béni soit-il.

L'homme commun, donc n'a plus à se déplacer, plus à se donner la peine de faire le moindre effort. Une cellule lui est affectée à sa naissance, à côté de celles de ses parents. Une cellule par personne, quel que soit le nombre des membres de la famille. Il y vit, il y dort, il s'y nourrit, il s'y distrait. Il lui suffit d'appeler un meuble à haute voix pour que ce meuble sorte du mur ou du plancher, où un autre mot le fait rentrer. Il lui suffit d'avoir faim ou soif, d'avoir envie d'un aliment ou d'une boisson, pour que les ondes cérébrales de son appétit, de son désir, déclenchent un train d'ondes électro-magnétiques, qui vont commander à l'usine cet aliment, cette boisson, qui arrive quelques secondes plus tard, fumant ou glacé, par le conduit d'alimentation de sa cellule.

S'il a envie de faire l'amour, le même phénomène projette dans l'espace les ondes de son désir, qui y rencontrent les ondes semblables d'une femme tourmentée par le même besoin. Et sans se déranger, sans se connaître, sans effort, ils prennent ensemble leur plaisir.

Cela permet aux laids et aux vieilles de connaître des joies que les civilisations précédentes leur refusaient.

Nous avons fortement prolongé la vie humaine, mais pas encore trouvé le moyen de conserver à l'homme sa jeunesse. Et si nos jeunes gens et nos adolescentes se promènent nus, dans tout le rayonnement de leur beauté, les femmes à dix-huit ans et les hommes à vingt-cinq prennent l'ample vêtement qu'ils ne quitteront jamais plus, et derrière lequel leur visage et leur corps pourront vieillir et se rider sans offenser la pudeur. C'est à cet âge-là qu'on se marie, pour avoir, pendant dix ans un enfant chaque année. Ensuite, l'amour télépathique est seul autorisé.

Malgré les spectacles que le cinéma total lui fournit à domicile, spectacles en relief et en couleurs, odorants et sensoriels, d'une infinie variété et d'un choix sans cesse renouvelé, malgré la bibliothèque électrique qui lui permet de faire dérouler, sur son écran de poche ou d'appartement, le texte de tous les livres du monde, malgré la télévision qui lui permet de transporter son regard dans tout l'univers sans bouger de chez lui, l'homme moderne s'ennuie. Une secrète nostalgie le ronge. Certains penseurs prétendent qu'il regrette le temps où, écrasé par l'esclavage du travail, il subissait en outre la maladie, les guerres, les drames passionnels, l'angoisse du lendemain, et l'humiliation de l'ignorance. Le temps où il avait besoin de lutter pour vivre, de se déplacer pour voir le monde, de bouger pour faire l'amour...

On a heureusement mis au point pour les hommes atteint de ce spleen, le sommeil prolongé. Beaucoup de citoyens en profitent. En vérité, presque toute la population de la Terre, n'ayant rien à faire, dort trente jours par mois. Pendant ce sommeil, le corps humain baigne dans des ondes qui le nourrissent et détruisent les toxines. Les mêmes ondes empêchent la formation des rêves. Notre sommeil est vraiment un repos complet. Personnellement, je n'y ai pas souvent recours. Je me passionne pour les voyages. Grâce à mes cent vingt grammes de puissance, je possède un appareil explorateur qui n'a pratiquement pas d'autres limites que celles du temps. Je passe de longues heures devant son écran. Il transporte mon regard partout où je le désire, sur la terre et hors d'elle, sur les planètes de notre système solaire et hors de lui. J'ai peu à peu exploré tout ce qui était à la portée de mes ondes. Je vais recevoir dans trois semaines une émission envoyée par moi il y a quarante ans vers une planète d'un système solaire situé à vingt années-lumière de notre globe. C'est-à-dire que les ondes émises par mon appareil, voyageant à la vitesse de 300 000 km à la seconde, ont mis vingt ans pour parvenir à leur but, et sont en voyage-retour depuis vingt ans pour me rapporter l'image de ce qu'elles ont vu. J'en enregistrerai un film, et en donnerai une copie à l'Institut Central des Recherches qui prépare soigneusement, méticuleusement, la conquête de l'Univers par l'homme. Au rythme de dix naissances par couple, et la mortalité étant pratiquement nulle avant l'âge de trois cents ans, l'humanité se multiplie prodigieusement. Il y a longtemps que la Terre ne lui suffit plus. Nous avons d'abord conquis la Lune, puis Mars et Vénus, les deux planètes les plus proches de la nôtre. C'est sans doute là la plus

prodigieuse conséquence de la découverte de la désintégration atomique. Elle a enfin donné à l'homme une source d'énergie assez puissante pour lui permettre de s'arracher à l'horrible pesanteur qui, depuis le commencement de la création, le tenait englué à la Terre. Nous ne sommes plus, aujourd'hui, fixés à ce grain de sable. Nous avons réchauffé la Lune. Nous lui avons créé une atmosphère, nous avons nivelé ses monts et comblé ses abîmes. Et nous l'habitons. Pour Mars et Vénus, nous avons dû d'abord détruire, avant d'y aborder, la faune et la flore indigènes, puis, par projection de forces dirigées, modifier leur vitesse de rotation pour créer à leur surface une pesanteur identique à celle qui règne sur notre globe. Enfin nous nous y sommes installés, après avoir réglé leur température et leur atmosphère. Tout cela s'est fait sans peine. Quelques hommes et de merveilleuses machines ont exécuté ces travaux. C'était jeu d'enfant. D'innombrables véhicules interplanétaires sillonnent l'éther. Bientôt tout le système solaire accueillera l'homme, et deviendra à son tour trop petit. Alors nos petits-enfants s'en iront vers des soleils voisins. La créature de Dieu, partie de ce grain de poussière dans l'univers, conquerra l'espace infini. Sa puissance ne connaît plus de limites. Et si, dans des milliards de siècles, le ciel vient à manquer de terres pour le peuple des hommes, ceux-ci seront en mesure de créer de nouveaux habitats. En effet, si nos ancêtres ont trouvé le moyen de transformer la matière en énergie, nous sommes sur le point, nous, de transformer l'énergie en matière, et nos lointains descendants, héritiers de notre prodigieuse science, recommençant l'œuvre de Dieu, pourront faire sortir du néant les Mondes dont ils auront besoin.

III

JOURNAL DU PETIT-FILS DU PRECEDENT

Mille ans plus tard.

STUPÉFACTION ! Un affreux message vient de tirer les hommes de la Terre du doux sommeil dans lequel ils étaient plongés depuis dix ans. La colonie humaine de la planète Pluton vient de se déclarer indépendante, et se révolte contre les lois de l'humanité. Toutes les communications interplanétaires sont interrompues. Les hommes de Pluton, sous la conduite d'un chef chevelu nommé Orphée, prétendent se retrancher de la course de l'humanité vers le progrès. Orphée dit que nous avons assez regardé en avant, et qu'il veut regarder en arrière, qu'il renonce à la civilisation et à son mortel ennui, et qu'il veut recommencer à transpirer et à semer du blé !

Abomination ! Cet homme a entraîné dans sa folie les six cents milliards d'hommes qui peuplent sa planète. Il dit que si on ne lui laisse pas vivre la vie qu'il lui plaît, Pluton conquerra sa liberté par la guerre.

Tous les hommes de la Terre ont été immédiatement mobilisés sur place. Ils devront fournir chaque jour dix minutes de travail.

....

Nouveau message. La folie s'étend. La Lune se solidarise avec Pluton, ainsi que Mars et Uranus. Mais Saturne, Vénus et Jupiter sont avec nous. Nos usines de surface fabriquent en toute hâte des armes éclairs. Nous devons d'abord parer au danger immédiat, détruire ce cancer attaché à notre flanc : la Lune. Les hommes de tout le système solaire sont mobilisés. D'énormes fusées à désintégration sont braquées vers les planètes ennemies. Mais tout espoir n'est pas perdu. On négocie. Ce n'est pas encore la guerre...

. . . .

C'en est fait. La guerre a éclaté. Par mesure de défense, nous avons attaqué les premiers. Mais nos fusées ne sont pas parvenues jusqu'à la Lune. Le système lunaire de défense par ondes les a fait exploser dans l'éther, à une distance où elles n'étaient pas dangereuses. La Lune a aussitôt répliqué ; nous nous sommes défendus de la même façon. Une étrange exaltation me saisit, un adorable émoi trouble mon cœur dont je n'avais jamais senti les battements : j'ai peur et j'ai envie de vaincre. Je tremble et je hais. Je suis un homme.

Tous nos appareils personnels de source d'énergie doivent être branchés vingt heures par jour sur le grand collecteur, pour fournir aux usines de guerre le surcroît de puissance dont elles ont besoin. Pendant ces vingt heures, nous sommes privés de tout, notre univers personnel est entièrement arrêté, aucun de nos appareils ménagers ne fonctionne.

A partir de demain, les usines de nourriture ne fabriqueront plus qu'un plat unique, qui sera distribué à heure fixe. Nous acceptons héroïquement ces restrictions. C'est pour la victoire ! Vive la Terre !

. . . .

Le conflit est devenu général. Pendant les courtes heures où je peux disposer de mon appareil de télévision, je parcours des yeux l'éther qui offre l'étrange spectacle de l'explosion des fusées. Aucune n'a encore atteint son but. Elles éclatent en course, dès qu'elles se heurtent aux ondes. Dans le noir du vide infini, elles font naître des constellations fugitives et multicolores. C'est un merveilleux ballet de lumière et de couleurs. Mais patience ! Nous mettons au point une fusée contre laquelle aucune défense ne pourra rien. La Lune et ses alliés infernaux en feront bientôt la connaissance.

. . . .

Horreur ! Horreur ! Horreur ! Pluton nous a devancés ! Orphée ricanant et triomphant vient de nous annoncer qu'il avait envoyé vers la Terre une fusée chargée de cent millions de tonnes de matière désintégrable, et munie d'un dispositif qui percera toutes les défenses. S'il a dit vrai, la Terre entière va sauter. La Lune disparaîtra du même coup, mais ce sera pour nous une mince satisfaction. Quant à Orphée, il se moque bien de son alliée !

. . . .

La Lune en apprenant le départ de la fusée qui lui sera fatale comme à nous, a renversé son alliance et est passée dans notre camp. Cela ne change pas grand-chose à l'affaire. Heureusement, nous avons su riposter autrement. Par une prodigieuse concentration de toute la puissance de la Terre, nous avons pu, sinon arrêter la fusée de Pluton ou la faire exploser, du moins la dévier de sa route. Elle est entrée dans la force d'attraction du Soleil et se dirige implacablement vers lui. Dans les minutes qui vont suivre, le sort du monde va se jouer. Ou bien le Soleil absorbera la fusée comme une simple étincelle, ou bien l'engin va provoquer l'explosion totale de notre astre central. Dans cette seconde hypothèse, c'est le système solaire entier qui sautera, comme un simple atome, et fera sauter les systèmes solaires voisins, par désintégration en chaîne. C'est l'univers entier ! c'est l'infini ! c'est Dieu lui-même ! qui sont menacés de disparaître en une épouvantable, inimaginable flamme. C'est l'homme qui l'aura voulu. J'ai peur. Je suis fier d'être un homme.



Les voix de l'esprit

(*A parable of love*)

par ROBERT M. COATES

Robert Coates fait partie de la fameuse équipe du « New-Yorker ». Ce magazine mi-sérieux mi-humoristique est le dernier refuge des belles-lettres aux Etats-Unis. L'équipe du « New-Yorker » méprise le jazz, la radio, la télévision et tout ce qui est vie moderne. Ces derniers temps, la rédaction du « New-Yorker » avait confié les chroniques du cinéma à un étudiant de dix-huit ans qui faisait un stage. Lorsqu'on lui en fit la remarque, le rédacteur en chef déclara : « Je ne vais tout de même pas envoyer un adulte ! ». C'est dans ce milieu, étrange mélange du « Canard Enchaîné » et du « Mercure de France », qu'est paru le récit de Mr. Coates. C'est une étude psychologique pleine à la fois de profondeur et d'humour noir. Le thème de la perception extra-sensorielle y est envisagé de telle façon qu'il en arrive à rendre un son neuf.



WALTER KETTRICK, en dépit de son éducation littéraire, était un garçon à l'esprit très pratique (comme la plupart des innovateurs dignes de ce nom, il était aussi probablement un peu fou), et lorsqu'il se découvrit cette étrange faculté, sa première pensée fut de se demander comment il pourrait au mieux l'exploiter.

Ce don n'était pas né brusquement en lui. Au contraire, le temps qu'il avait mis à se développer était la preuve la plus sûre qu'il ne s'agissait pas là d'une fonction supra-normale, mais d'une faculté inhérente à toute l'Humanité, quoique généralement laissée en friche. Le triomphe de Kettrick consistait en ceci que, à sa connaissance, il avait été le premier à l'isoler, l'analyser et l'exploiter.

Kettrick était professeur d'anglais dans une petite école de garçons du Massachusetts. Bien qu'il s'y ennuyât à périr, il songea par la suite que c'était peut-être là le poste le plus favorable qu'il eût pu trouver. En effet, l'ennui le rendait nerveux et avait ouvert son esprit aux spéculations les plus fantastiques, cependant que l'immaturité et l'innocence même des jeunes cerveaux dont il était obligé de s'occuper en faisaient les sujets idéaux pour ses expériences initiales.

Chose curieuse également, si l'on considère le résultat final, tout commença par une plaisanterie — du moins de l'avis de Kettrick. Si les intéressés ne furent pas toujours de cet avis-là, lui ne s'en soucia guère. La vérité est que Kettrick n'était pas un être admirable. Il était mesquin,

envieux, exigeant. Et bien qu'il eût appris à dissimuler ces défauts lorsqu'il jugeait politique de le faire, ceux-ci s'empressaient de remonter à la surface lorsque son audience était composée d'une douzaine d'écoliers plus ou moins soumis.

La plaisanterie était depuis longtemps familière dans les salles de classe, bien que Kettrick insistât davantage que la plupart de ses collègues. « Chut ! » criait-il lorsqu'un écolier malchanceux demeurait bouche cousue après avoir été appelé au tableau, et Kettrick agitait les deux mains pompeusement. « Je peux presque... vous savez ; oui, à présent, je le *peux !* J'entends Johny penser ! Silence, silence, vous autres ! » Il inclinait la tête de côté comme pour mieux entendre.

« Oh ! oui, c'est très clair . « Oh ! pourquoi n'ai-je pas étudié ce sacré passage hier soir, » se dit-il, « au lieu de lire ces sacrés illustrés ? J'aurais bien dû me douter que ce vieux... » Quel était le dernier mot, Johny ? Je n'ai pas très bien entendu. Non, ne me le dites pas ! » Et, avec un sourire glacé, il levait la main. « Attendez... je peux peut-être l'entendre moi-même... Silence, je vous prie, messieurs ! Oui, oui, le voilà... mais il s'affaiblit, il s'éloigne. L'esprit de Johny vagabonde, nous le savons tous, et ses idées sont plutôt confuses. J'entends quelque chose au sujet de quelqu'un qui « l'a dans le nez »... mais de qui peut-il bien s'agir ? »

Et c'est ainsi que, impitoyablement, tandis que le garçon restait debout, écarlate d'embarras et que le reste de la classe s'agitait, mal à l'aise, Kettrick harcelait sa victime.

Les cerveaux des gamins, dans leur candeur, étaient tellement transparents qu'il pouvait presque invariablement deviner leurs pensées, « lire », pour ainsi dire, la transcription véritable de ce qui se passait dans leurs jeunes intelligences tandis qu'ils formulaient leurs excuses pour les retards, les erreurs, les échecs scolaires ou qu'ils cherchaient à obtenir un privilège quelconque. Et, se demandait-il, puisqu'il peut les « lire », pourquoi ne pourrait-on pas également les « entendre » ?

Il savait évidemment qu'il y avait là une extension du sens des mots. Il y avait plus de deux sens de perception distincts en jeu. Lorsque les gens parlent de « lire les pensées », ils emploient une métaphore et ce qu'ils entendent généralement par là, c'est que, grâce à l'observation d'un certain nombre de facteurs visibles — gestes, expressions faciales, etc. — on est en mesure d'« interpréter » les pensées et les intentions que ces facteurs dissimulent.

Kettrick savait qu'il existait de nombreux exemples prouvant que l'esprit de l'homme avait été plus loin. A un certain moment, il s'était profondément intéressé aux expériences du Dr. Rhine et autres concernant les phénomènes dits de perception extra-sensoreille. Sûrement, là, avec la zone de communication limitée à quelques cartes, et leur méthode rigidement contrôlée touchant l'emploi de ces cartes, ces hommes avaient réduit le facteur « interprétation » à peu près à zéro. Et pourtant, en dépit de ces restrictions, on avait atteint des résultats qui ne pouvaient s'expliquer que par le contact intentionnel et fécond entre deux esprits.

C'était là, semblait-il à Kettrick, une forme de communication trop délicate pour qu'on pût parler de « lecture » et l'on n'utilisait sans doute ce terme que parce que les yeux constituaient l'intermédiaire employé. Là, néanmoins, le mur entre la métaphore et la réalité s'amenuisait, et Kettrick en revenait à la question première : si les yeux pouvaient être utilisés de cette façon (simplement comme intermédiaire) pourquoi pas les oreilles ?

Plus il songeait au problème, et plus ce dernier le fascinait. Tandis qu'il y réfléchissait, il entrevit d'autres solutions possibles. Aucune d'elles ne devait lui apporter le succès final, mais elles contribuèrent toutes, plus ou moins, à ce résultat. L'hypnotisme, par exemple. N'avait-il pas été prouvé scientifiquement qu'un hypnotiseur pouvait « projeter » une pensée ou un ordre dans l'esprit d'un sujet endormi, même si au même moment un coup de pistolet passait inaperçu de cette même personne ? Et il en était ainsi, en renversant simplement le processus, ne pourrait-il être possible — en conjonction peut-être avec quelque forme d'auto-hypnose — d' « insérer » les pensées d'une autre personne dans son cerveau à soi ?

Les expériences de Kettrick dans ce domaine furent, dans l'ensemble, peu concluantes. Il en fut de même — surtout parce qu'il manquait de précisions valables — pour ses tentatives d'imiter les procédés des mystiques hindous, dont certains sont censés pouvoir transmettre non seulement leurs pensées à travers l'espace, mais aussi leurs corps. Néanmoins, bien que ces tentatives se fussent soldées par un échec, il eut plus tard l'impression d'en avoir profité, d'avoir appris le détachement grâce aux mystiques et, grâce à ses efforts d'auto-hypnose, une sorte de concentration spirituelle qui, il le découvrit par la suite, était absolument essentielle.

Il apprenait, oui, lentement mais sûrement, et surtout — comme c'est toujours le cas pour les pionniers de domaines inconnus — par ses essais et ses erreurs. Pourtant, lorsque le succès vint, il sembla venir brusquement. Kettrick n'était pas préparé pour cette sensation enivrante de réussite triomphale, accompagnée de discernement et de pouvoir presque divins.

*
* *

Il avait, à l'époque, perdu son poste d'instituteur (une histoire stupide : un garçonnet avait déclaré que « Mr. Kettrick essayait de l'hypnotiser ») et il avait connu d'autres difficultés. Non pas d'ordre financier, parce qu'il avait mis de l'argent de côté et avait trouvé une situation de rédacteur dans une maison d'éditions new yorkaise. Mais il avait du mal à trouver des sujets pour ses expériences et avait eu des ennuis avec un homme dans un bar de la Huitième Avenue, ainsi qu'avec une femme dans le métro (il faillit même se faire arrêter) avant d'apprendre à camoufler plus adroitement ses activités. (Chose amusante, il découvrit ultérieurement qu'on n'avait pas besoin de fixer le sujet ; il valait mieux, en fait, « placer » la vision sur quelque autre objet, puis en « effacer » l'image ou l'oublier.)

Mais, en récompense, il avait eu par instants l'impression d'avoir presque réussi. Une fois déjà, à l'école, pendant le silence d'une étude, il avait entendu un bourdonnement étrange, venu de nulle part, comme le bruit de

voix silencieuses autour de lui ; puis, une ou deux fois, en ville, pendant des moments analogues d'isolement et de calme, le phénomène s'était répété. Ce furent ces expériences qui, bien qu'embryonnaires et peu concluantes, l'avaient encouragé à continuer. Toutefois, elles n'étaient rien comparées à la première fois où il *entendit* vraiment.

Il était debout près d'un arrêt d'autobus. La journée était fraîche, mais ensoleillée, et l'endroit, à cette heure matinale, assez tranquille. Debout à côté de lui se trouvait un autre homme — vêtu d'un complet marron, bâti en force avec un visage carré et des traits lourds — qui, lui aussi, attendait l'autobus. C'était une de ces rencontres passagères si fréquentes en ville, et comme Kettrick avait déjà deviné que l'atmosphère servirait ses desseins, il était automatiquement sur le qui-vive.

Il « plaça » son regard (sur la grille du cimetière, de l'autre côté de la rue) et « effaça »l'image délibérément. Il repoussa ses propres pensées et fixa son attention ; il était arrivé au détachement et, plongeant en lui-même, il rechercha, fermement, à se concentrer. Et cette fois-là, *maintenant,* il n'y avait plus de doute ! En réfléchissant plus tard à cette expérience, Kettrick se rendit compte qu'il avait senti une nouvelle force monter en lui (il ne pouvait la définir que comme un « désir positif d'entendre »). Mais, à ce moment-là, il avait trop de mal à maintenir l'équilibre de ses forces pour les analyser ; tout ce qu'il savait, c'est qu'il avait réellement « entendu ».

Car soudain, non pas tant au-dessus des bruits de la ville que curieusement, en sourdine, comme s'il se fût agi d'un registre sonore totalement différent, un son nouveau se fit entendre. C'était en partie un murmure et en partie une sorte de bourdonnement sourd et incohérent. Des mots coulaient de l'homme jusqu'à Kettrick, des mots disjoints, parfois se bousculant les uns les autres, parfois formant une phrase. Cela allait si vite que Kettrick était incapable de suivre vraiment. Il y avait des moments où, dans son émotion, il perdait le contrôle de ses perceptions et, par là même, l'écoute ; et (chose qu'il ne s'expliquait pas alors) il y avait des moments où le murmure cessait entièrement.

« *Jaune beurre,* » entendit-il entre autres, « *et la brique marron ensoleillée oui mais qui y va maintenant ? Tout le* hmmhmmhmm *vide immense et le dimanche le* hmmhmmhmm *devrait supprimer et les parcs peut-être* hmmhmmhmm *goût agréable et les œufs brouillés* hmmhmmhmm *bien à point et...* « Puis, soudainement, une interruption très claire, toute une phrase distincte : « *Tu es trop gâtée, nom de nom, trop gâtée, voilà tout ! Voilà ce que je lui ait dit et elle a pleuré et pourquoi ne peux-tu pas être gentil et oui évidemment...* » Il y eut un long silence, le bourdonnement s'interrompit et Kettrick capta ces quelques mots : « *Sentiments oui bien sûr mais lesquels ?* » Puis il y eut d'autres séries de phrases : « *Bon bon mais nom de Dieu moi aussi suis susceptible et eh bien en tout cas drôle de façon de commencer la journée téléphonerai peut-être plus tard.* »

Puis (l'autobus approchait) l'homme jeta un coup d'œil à Kettrick : « ***Jeune prétentieux muffle probablement pas mal habillé mais dégonflé je***

parie plein de sièges libres mais probablement essayer de monter le premier... »

L'autobus s'arrêta et Kettrick, avec une ironie qui fut perdue pour l'autre, recula poliment d'un pas et fit signe à l'inconnu de monter le premier.

Il ne dit rien, bien que la tentation fut grande. Mais plus tard, un peu avant de se lever pour descendre à son arrêt, il « entendit » quelqu'un d'autre. Son compagnon de voyage était un homme grassouillet, d'un certain âge, en costume gris froissé, et, pendant la dernière partie du trajet, il était demeuré penché en avant, se frottant les doigts. Il était profondément plongé dans ses pensées et malgré cela — ou plutôt à cause de cela — elles montaient clairement à la surface.

« *Ou bien dis-moi carrément les choses,* » pensait-il lorsque Kettrick « embraya », et à nouveau les mots lui arrivèrent comme un bourdonnement insolite et inégal : « *Frank tu sais aussi bien que moi que la vie a augmenté terriblement ces cinq dernières années et pourtant pendant tout ce temps...* » Momentanément ses pensées vagabondèrent. Peut-être avait-il jeté un coup d'œil sur la jambe de pantalon de Kettrick ou de quelque autre passager, car les pensées suivantes furent : « *Du beau tissu type qui ne s'en fait pas bien payé bien habillé...* » Abruptement, il revint à ses préoccupations : « *Qui dit beaux vêtements dit beaux salaires Frank — si tu veux que je te représente dignement il faut que je sois bien habillé ou sinon... non pas comme ça il vaut mieux prendre les choses à la légère peut-être dans le couloir — écoute Frank tu as une minute ? — j'avais déjà l'intention de t'en parler mais maintenant honnêtement tu ne trouves pas qu'il est grand temps que je... Mais supposons qu'il...* » Il y eut un silence et le bourdonnement s'intensifia : « *Sa sacrée façon de rire !* » s'exclama l'homme silencieusement, puis s'adressant à soi-même ou à un interlocuteur fantôme : « *Ou bien je les vaux ou bien je ne les vaux pas et autant le savoir tout de suite !* » Puis : « *Oh, bien sûr je pourrais retrouver quelque chose mais attendre peut-être quand l'exposition de printemps sera prête procédé pas très élégant évidemment mais en affaires l'amitié ne compte pas.* » Puis brusquement : « *On ne vit pas de belles paroles Frank — on ne paie pas son loyer avec...* »

Cela continua ainsi et, lorsque Kettrick se leva, il s'arrêta un instant pour frapper sur l'épaule de l'homme (la tentation fut irrésistible) : « Si j'étais vous, mon vieux, je dirais à Frank que c'est à prendre ou à laisser, » dit-il lorsque l'autre leva des yeux surpris. « Il faut toujours prendre le taureau par les cornes et je suis sûr que Frank serait d'accord avec moi sur ce point. » Puis laissant l'inconnu bouche bée de stupéfaction, il se dirigea alertement vers la sortie et descendit de l'autobus.

*
* *

Il n'alla pas travailler ce jour-là. Il en était incapable. Il passa le plus clair de son temps à errer dans la ville, « écoutant », se glorifiant de ce don nouveau. Comme le nageur débutant qui vient de dépasser le stade de

l'apprentissage. Kettrick, ce jour-là et les jours suivants, s'aperçut que ses capacités allaient en s'accroissant avec une incroyable vélocité.

Pendant un moment, certaines choses lui échappèrent encore. Au début, ce ne fut qu'en certains cas isolés qu'il fut en mesure de provoquer des contacts effectifs. Dans des situations plus complexes — par exemple, il choisissait une personne dans un restaurant ou dans un groupe — il n'obtenait comme résultat qu'un brouhaha de voix confuses. Mais, peu à peu, grâce au développement de ses capacitées de « fixation », il fut à même de choisir un seul individu en particulier. Pour des raisons qui lui échappèrent en partie — il pensait toutefois qu'elles étaient en rapport avec le degré d'émotion — certaines gens constituaient de meilleurs sujets que d'autres, tandis qu'avec quelques-uns (dont le nombre diminuait cependant au fur et à mesure que ses propres capacités augmentaient) tout contact semblait impossible.

Mais il découvrit, d'autre part, qu'il y avait beaucoup de gens qui, pendant de longues et imprévisibles périodes, ne pensaient pas du tout. En de pareils moments, ce bourdonnement qui constituait le murmure de l'esprit s'amenuisait au point de devenir inaudible, tandis que les mots arrivaient si clairsemés et si faibles (des fantômes de mots, vraiment) qu'il était presque impossible de les distinguer les uns des autres.

La syntaxe posa aussi un problème. Car l'esprit, Kettrick s'en aperçut, a sa grammaire propre lorsqu'il se parle à lui-même. Comme en latin, la relation entre les mots est établie par d'autres moyens que leur place dans une phrase : dans l'esprit, la première impression à venir est la plus forte, souvent mêlée à ce qui ressemble à des notations entre parenthèses. Il fallut un certain temps avant que Kettrick, qui avait fini par comprendre cela, fut capable de « capter » un méli-mélo tel que : « *vert et brun qui bouge et vent* (*à travers*) *filtrant soleil* (*à travers ici là*) *branches et bruit.* » Il finit par comprendre (il se trouvait sur un banc, dans un square) que son voisin observait vaguement un arbre agité par le vent.

Une fois, dans un taxi, Kettrick se trouvait derrière un chauffeur qui songea pendant presque tout le trajet à un homard mayonnaise, en des termes si éloquents que Kettrick en ordonna un pour son déjeuner un peu plus tard. Et, quoique la plupart des pensées de son prochain lui parussent franchement ennuyeuses (les femmes songeant surtout à l'image que leur reflétait un miroir et les hommes à leur métier ou aux filles), il y en avait d'autres qui, à certains moments, jetaient en profondeur une lueur étrange sur les extravagances de la nature humaine.

Assis dans le métro derrière une jeune femme blonde, jolie, mais trop mince, il entendit des mots confus tels que « aiguille », « coco », « rafraîchir », etc... avant de finir par comprendre qu'il s'agissait d'une droguée aspirant à sa dose quotidienne. Il entendit aussi un homme se demander comment annoncer à sa femme qu'il était cardiaque. Une autre fois, dans un restaurant, il était assis près d'un homme bien habillé qui mangeait du poulet froid et donnait l'aspect d'un être bien équilibré. Mais cet homme composait mentalement une lettre destinée au Président Eisenhower, pour lui demander de faire abattre le Pentagone et de le remplacer

par une autre structure de forme hexagonale. Certains passages de la lettre, sans doute non complètement formulés dans le cerveau de l'homme, ne formaient qu'un murmure confus, mais son intention était tout de même claire et les phrases finales arrivèrent nettement : « *J'ai reçu des rebuffades ailleurs, car j'ai de nombreux ennemis.* » Mentalement, l'homme déclamait : « *Mais je suis persuadé, monsieur le Président, que vous saisirez la valeur de mon projet et que vous lui accorderez votre attention. Cinq est un chiffre impair, donc instable. Alors comment pouvons-nous espérer que nos affaires d'Etat prospèrent dans un cadre pareil ? Six, par contre, est fort, bien équilibré, solide comme un roc, résistant de partout, et serait l'endroit idéal pour le Q.G. de notre armée. Monsieur le Président, j'espère que vous serez de mon avis. Que notre devise soit :* « *A bas le Pentagone, vive l'Hexagone !* »

Kettrick, qui l'observait fasciné, vit l'homme s'arrêter un moment de manger et jeter un regard sur la salle. « *Hummmmmmmmm* », fit son esprit, « *Bon — solide comme un roc — très bien oh je me vengerai tas de salauds vous croyez m'avoir mais c'est moi qui vous aurai !* » Avec un sourire tranquille, il se remit à manger.

Une fois également, dans un bar, Kettrick entendit un homme qui, tout en sirotant paisiblement un whisky, préméditait tout aussi paisiblement un assassinat. Ce n'était pas un bar mal famé. C'était en fait un des bars d'un des hôtels les plus élégants de New York et, quoique l'homme eût des traits lourds et des yeux durs, il était tiré à quatre épingles et semblait appartenir à une classe fortunée.

Kettrick avait rencontré un peu plus tôt un homme qui, tout en remontant une grande avenue, semblait préoccupé par la pensée de la mort... jusqu'à ce que Kettrick eût enfin saisi que l'inconnu s'amusait à composer des titres de romans ou à en évoquer avec le terme « mort » dedans. « *La mort frappe à cinq heures, Mort d'un commis voyageur, Le mort saisit le vif, Mort à l'auble, Mort, où est ta victoire ?* » etc. Kettrick ne sut jamais si l'homme était écrivain ou s'il venait de passer devant une librairie. Mais il fut à nouveau capable de jouer les magiciens, car, en passant près de l'inconnu, il lui murmura: « Je vous en propose un autre : « Mort aux vaches ! » et là-dessus, il s'en fut.

Pour en revenir au bar, Kettrick se dit d'abord que l'homme au whisky jouait lui aussi à un petit jeu, mais il se rendit bientôt compte qu'il n'en était rien. L'autre était on ne peut plus sérieux et Kettrick écouta, fasciné et horrifié, tandis qu'il complotait dans ses moindres détails, la mort de son rival (nommé « Hammerhead ») lequel devait être emmené dans un restaurant de Greenwich Village, appelé Petrucchio, ostensiblement dans une intention amicale, puis tué et abandonné au coin de la 105ème rue et de Convent Avenue... le tout pour donner une leçon à quelqu'un surnommé « le Peintre » et à ses sbires.

Une ou deux fois, l'homme jeta un coup d'œil à Kettrick, un coup d'œil si lointain, si dénué d'émotion et si assuré que Kettrick, glacé jusqu'à la moelle, se demanda pour la première fois si d'autres ne possédaient pas la même faculté que lui et si, lorsqu'il captait la pensée d'un inconnu, ce

dernier n'était pas à même de capter *la sienne.* Mais il sortit de la salle sans difficulté et, en fait, l'incident lui parut ultérieurement plus curieux qu'angoissant. Kettrick, on l'a dit, n'était pas un personnage très sympathique et sa découverte n'améliora pas sa nature, au contraire.

Il avait la sensation d'être un dieu. Capable de découvrir les secrets des hommes, il se jugeait de plus en plus supérieur à eux ; et lorsqu'il lut dans le journal, quelques jours plus tard, qu'on avait retrouvé le cadavre de Hammerhead (dont le nom était en fait Benny Laplacata, qui, croyait-on, était mêlé à des trafics de devises) Kettrick lut avec un sentiment d'exultation les détails ignobles concernant cette mort. Il songea que s'il avait désiré une preuve, il en avait là une qui démontrait de façon éclatante l'efficacité de son don.

*
* *

Evidemment, certains problèmes restaient à résoudre. Kettrick avait pensé que la fortune lui viendrait au fur et à mesure que ses facultés se développeraient. Il n'avait qu'à lire dans l'esprit d'un capitaliste quelconque et à suivre les décisions prises par ce dernier. Mais il s'aperçut que pareilles circonstances n'étaient pas fréquentes et le peu qu'il put capter dans ce domaine fut si vague qu'il eut du mal à s'assurer de la valeur de pareilles réflexions. Son propre capital était en outre trop restreint pour qu'il pût se permettre de courir un risque. Mais finalement, un soir, au Harward Club, où il écoutait la conversation de deux hommes parlant à voix inaudible dans un coin, il obtint ce qui lui parut être des renseignements dignes de foi.

Les deux hommes, anciens camarades de classe et tous deux âgés d'une cinquantaine d'années, s'étaient apparemment rencontrés par hasard au Club et l'un d'eux, un agent de change du Massachusetts, nommé Coby (l'autre s'appelait Bartley Pruitt) essayait désespérément de savoir si les rumeurs concernant la découverte d'un filon d'uranium dans les champs pétrolifères que possédait l'autre dans l'Oklahoma étaient fondées. Il ne posait pas de questions directes, car, bien que lui et son compagnon eussent été camarades de classe, ils n'avaient jamais été des amis. L'autre occupait une situation sociale bien supérieure à celle de son compagnon — et celui-ci en avait été jaloux. C'est pourquoi, bien qu'il bavardât aimablement en apparence, il observait en fait le premier avec une malicieuse ironie, se demandant s'il finirait par s'humilier au point de poser carrément la question.

« *Vas-y demande-le-moi espèce de petit salaud de snobinard demande-le-moi donc,* » pensait-il avec une telle intensité que Kerrick captait les mots aussi clairement que s'ils avaient été prononcés à haute voix. « *Tu verras la réponse — et la partie comique c'est que tu aurais bien besoin de cette galette hein !* » Puis ses pensées dérivèrent sans ordre précis, se transformèrent en souvenirs touchant une fille nommée Betty Winthrop et une réunion nocturne où Coby, apparemment, lui avait coupé l'herbe sous le pied.

« As-tu jamais entendu à nouveau parler de cette fille... comment s'appelait-elle donc ? Betty... Betty... ? Tu sais qui je veux dire, Coby ? Celle

dont nous étions tous les deux entichés, là-bas, pendant un moment ? » demandait-il à haute voix, avec une apparente désinvolture. « *Tu me l'as fauchée, à mon nez, à ma barbe, un soir, pendant qu'on dansait à l'hôtel. Bon sang, si j'avais eu un revolver à ce moment-là, je t'aurais descendu, pas de doute !* ») Et bien que l'autre se mît à rire d'un rire sonore, il comprit (et Kettrick le comprit aussi par son intermédiaire) que, vieux camarades de classe ou non, il n'aurait pas le renseignement.

Kettrick l'obtint, lui ! Texahoma Oil était le nom de la compagnie en question (« *mon bébé chéri, ma petite Texahoma !* »). L'uranium s'y trouvait, en quantité abondante, et si l'action ne coûtait encore que neuf dollars, c'était par suite de manœuvres combinées habilement par Pruitt, lequel se trouvait justement en ville pour mettre le grappin sur autant d'actions que possible avant que la nouvelle fût connue et que l'inévitable hausse commençât.

Kettrick gagna environ vingt mille dollars dans cette seule affaire, car il plaça tout son capital dans Texahoma — soit neuf mille dollars — et le titre fit plus que tripler pendant les mois qui suivirent. (Pruitt, lui, gagna trois millions de dollars). Mais, une fois sur la bonne voie, Kettrick ne tarda pas à faire fructifier cet argent et, à partir de ce moment-là, son ascension fut extrêmement rapide... mais sans rien d'extraordinaire jusqu'au moment où il tomba amoureux.

A l'époque, il était riche ; riche dans le sens moderne du mot, c'est-à-dire qu'il vivait selon ses moyens (et parfois au-dessus), lesquels augmentaient sans cesse. Il avait depuis longtemps cessé de travailler et habitait un bel appartement meublé où — puisque, se disait-il, la seule façon de gagner de l'argent, c'est de fréquenter les gens qui font des affaires — il recevait largement. Au cours des dîners qu'il donnait, on pouvait rencontrer un gros entrepreneur de Pittsburgh aussi bien qu'un courtier en grains de Chicago.

Evidemment, cette société avait un côté frénétique. On y brassait des affaires rapides qui donnaient de rapides profits, pas toujours dans la plus stricte légalité, et l'argent changeait souvent de mains. Mais c'était un milieu où Kettrick pouvait opérer avec la plus grande facilité et les gens s'émerveillaient de voir la façon presque magique dont il « sentait » une affaire alors qu'elle était encore embryonnaire, et dont il savait en tirer profit. « Il flaire l'argent, » disaient ses amis (non, je l' « entends » corrigeait-il mentalement) et il ne tarda pas à passer pour un génie financier dans le milieu qu'il fréquentait.

Le seul inconvénient, c'est qu'en fin de compte il s'ennuyait. C'était également un milieu où les hommes aimaient se vanter de jouir de la vie par tous les pores, mais il découvrit bientôt que leurs plaisirs étaient toujours sur le même modèle : les femmes, le jeu, l'alcool. Evidemment, les femmes, qui allaient des cover-girls aux dames du demi-monde, ne manquaient pas de séduction et, sans doute surtout à cause de ses prouesses financières, Kettrick eut plus de succès auprès d'elles qu'il n'eût jadis osé l'espérer. Mais il ne buvait pas et, par la nature même des choses, il pouvait gagner au jeu quand il voulait, (en fait, il s'obligeait parfois à

perdre pour ne pas éveiller les soupçons). Tout cela ne lui donnait aucune satisfaction intérieure. Les cerveaux des hommes ne valaient guère la peine qu'on s'y intéressât ; quant aux femmes, elles ne pensaient qu'à leurs toilettes, aux scandales et aux manœuvres amoureuses. Ce fut sans doute parce qu'il s'ennuyait mortellement qu'il se crut plus tard amoureux.

La femme se nommait Helen Wilson et il s'engagea les yeux bien ouverts — les oreilles aussi — dans cette liaison. Elle, c'était une actrice de second plan qui venait de quitter la télévision pour jouer un petit rôle dans une comédie dont le succès était malheureusement douteux. Mais elle était ambitieuse, ce qui plaisait à Kettrick car il espérait exploiter cette ambition à son profit. Et bien qu'elle ne fût ni la plus jolie ni la plus intelligente des filles qu'il connaissait, il se dit qu'il préférait cela. D'abord il était un peu las des créatures simplement séduisantes, et elle avait une espèce de simplicité sereine de l'esprit, une façon un peu vagabonde de grouper ses pensées — de les entremêler lentement, paisiblement, à la manière d'un enfant — qui lui paraissait délicieuse. En outre, son visage un peu large aux pommettes un peu trop hautes avait une douceur qui... bref, cette fille lui plaisait.

Il l'avait rencontrée chez Sardi, à un cocktail assez mélangé et elle lui avait semblé aussitôt ne pas être à sa place et en même temps être parfaitement à son aise. « *Un peu enfantin,* » songea-t-elle en le voyant et lui, bien entendu, l'entendait. « *Enfantin et content de soi et timide mais sans doute gentil et pour le moment évidemment doit savoir que j'ai entendu parler de lui — plein aux as et pas très beau garçon mais pas très important pour un homme...* » Mais lui ne s'inquiétait pas d'être beau garçon on non ; il comprit tout de suite que, s'il désirait avoir Helen, il l'aurait. Car Kettrick, du moins en était-il persuadé, avait atteint le sommet de la puissance et il se disait que, connaissant les pensées et les désirs de cette fille, la comprenant vraiment, profondément... comment aurait-il pu ne pas réussir auprès d'elle ? La seule chose à laquelle il n'avait pas songé, peut-être, c'est que les dieux eux-mêmes tombent amoureux.

La cour que fit Kettrick fut, en bien des points, assez inhabituelle, bien qu'elle suivît en grande partie le plan prévu par lui. Aucune femme ne peut tout à fait résister à un homme qui semble anticiper ses moindres désirs et Kettrick non seulement les anticipait, mais les connaissait en détails. « *Voudrais bien dîner en plein air,* » songeait-elle, par exemple, tandis que, à haute voix, elle acceptait d'aller dans un restaurant de la ville, et elle ne pouvait manquer d'être flattée lorsqu'il l'emmenait au contraire dîner au bord de l'eau. Il découvrit qu'elle préférait des cravates plus sobres que celles qu'il portait généralement et il fut capable de corriger d'autres défauts mineurs qu'il ne se connaissait même pas. Peut-être pour rivaliser de désinvolture avec ses associés, il avait pris l'habitude de tirer sa cigarette de sa bouche avec un petit bruit de succion... jusqu'au moment où il entendit Helen se dire un jour, désespérément : « *Mon Dieu, voudrais bien qu'il ne fasse pas ça — tellement vulgaire...* » A la suite de quoi il fit de son mieux pour se corriger.

Ses défauts à elle lui paraissaient charmants. (Elle lui avait donné l'épi-

thète de « gentil » au cours de leur première rencontre et il savait qu'il ne l'était pas ; elle persistait à donner une interprétation indulgente à la plupart de ses actes.) Lorsqu'il finit par la conquérir et qu'elle accepta de l'épouser, Kettrick eut l'impression de se trouver dans une situation idéale. Il avait une femme jeune et jolie (pas trop jolie néanmoins, car il n'avait pas souhaité qu'elle le fût trop, ce qui aurait diminué sa propre importance), charmante, douée, dont il pouvait diriger et contrôler le charme et les dons. Du moins le croyait-il à l'époque. Le fait que les choses aient tourné différemment en dit long non seulement sur l'amour et le mariage, mais sur la nature humaine en général.

*
* *

Car le fait est que l'amour n'ennoblit pas toujours, sauf en ce qui concerne ceux dont l'âme est déjà douée de noblesse. En réalité, l'amour exagère tout et l'homme mesquin, jaloux, méfiant, agressif, verra ces défauts augmenter plutôt que diminuer dans le mariage. En de pareilles circonstances, l'amour lui-même peut devenir une émotion dégradante.

La vérité était que Kettrick s'aperçut qu'il était vraiment amoureux d'Helen — et comme c'était là une éventualité qu'il n'avait pas prévue, il ne s'en rendit pas compte immédiatement. Il savait (comment ne l'eût-il pas su) que la jeune femme n'était pas très amoureuse de lui. Elle l'aimait bien. Mais ce mariage avait été surtout pour elle un mariage de raison. La pièce dans laquelle elle jouait tirait à sa fin et elle en avait pour le moment assez de la vie harassante du théâtre ; elle ne savait trop quel parti prendre et, comme la plupart des femmes à un moment quelconque de leur existence, elle estimait qu'il était temps de faire une fin. Tout cela, Kettrick l'avait su, mais ne s'en était pas soucié. Etant lui-même assez cynique, il tolérait chez les autres une certaine dose de cynisme.

Mais tout cela changea. Au fur et à mesure que son amour pour elle augmentait, l'instinct de possession, déjà fort chez lui, grandit encore, en même temps qu'un sentiment de rancune parce qu'il aimait plus qu'il n'était aimé. Car il voulait la posséder tout entière, et paradoxalement, le fait de régner en maître sur son esprit comme sur son être physique constituait une autre source d'agacement. Le fait d'être capable, quand il était avec elle, de savoir ses pensées et ses mobiles rendaient pensées et mobiles encore plus indéchiffrables lorsqu'elle était absente. Ce qu'il voulait, c'était qu'elle fût entièrement à sa dévotion, qu'elle s'occupât constamment de lui ; jaloux et soupçonneux, il supporta de moins en moins tout obstacle entre lui et elle. En procédant avec patience, il pouvait avoir un aperçu — une sorte de reflet pour ainsi dire — de ce qu'elle avait fait et pensé pendant ses absences. Mais Helen, bien entendu, se rebellait contre ces interrogatoires ; ils commencèrent par l'intriguer, puis ils l'irritèrent et Kettrick s'aperçut, à son grand chagrin, qu'elle avait une façon, très féminine, se disait-il, de fermer son esprit — la partie essentielle de son esprit — à toute question. Comme on dit, et Kettrick ne s'était jamais rendu compte à quel point c'était là une pénible vérité, elle ne lui accordait que la « moitié de son

attention » et bien qu'elle répondît avec assez d'empressement à ses questions, les réponses étaient vagues et décousues.

Il finit pas s'apercevoir que le théâtre était le principal obstacle. Bien qu'il l'eût encouragée au début — pensant, stupidement, que son succès à elle en ce domaine pourrait embellir encore leur existence commune — il changea rapidement d'avis. L'ennui, c'était qu'il ne pouvait désavouer ouvertement son attitude première, c'est pourquoi il finit par jouer avec elle au chat et à la souris, l'encourageant à se faire des relations dans le monde du théâtre et, en même temps, faisant tout pour l'en empêcher.

Quant à Helen, elle sentait que quelque chose d'impondérable, mais d'étrange, se tramait autour d'elle. Elle se sentait « cernée », comme elle disait. » Crois-tu que tous les mariages donnent cette impression ? » demanda-t-elle une fois à une amie. « Cette... je ne sais pas cette sensation de... d'être enfermée dans une pièce sans air ? » Et, bien qu'elle n'en dît pas un mot à Kettrick (car ils se montraient réticents l'un à l'égard de l'autre : le soupçon engendre le soupçon), cette conversation flottait encore dans son esprit à son retour chez eux, de sorte qu'elle fut assez déconcertée lorsque son mari interprétant mal sa pensée, lui proposa d'aller passer le week-end en pleine montagne.

Elle avait également l'impression que le destin, ou même des forces plus tangibles, travaillait contre elle. « Tu sais, parfois, il me semble que quelqu'un m'en veut, » confia-t-elle un jour à Kettrick. On venait de lui promettre un rôle dans une compagnie de Cape Cod et puis, au dernier moment, on s'était récusé ; et bien que Kettrick prononçât toutes les paroles de consolation voulues, il y avait quelque chose dans son attitude qui intrigua Helen. Il ne semblait pas sincère, et elle fut encore plus intriguée lorsqu'en cherchant dans le bureau de son mari un crayon bien taillé, elle tomba sur la lettre d'une agence immobilière de Hyannis, confirmant l'annulation de la location d'un cottage qu'ils s'étaient promis de prendre si elle obtenait ce rôle... et la lettre avait été envoyée un jour avant le refus de celui-ci. Kettrick expliqua qu'il avait, antérieurement, engagé des pourparlers en vue de la location d'un autre cottage. Mais en réalité, il savait qu'elle n'aurait jamais le rôle, parce qu'il avait purement et simplement demandé à un ami de demander à un autre ami de donner ledit rôle à une autre actrice..., procédé qu'il avait utilisé une ou deux fois déjà dans des circonstances analogues.

Mais cela ne pouvait continuer indéfiniment ainsi. La crise éclata lorsque, de façon tout à fait inattendue, elle reçut une offre pour Hollywood. Il ne s'agissait que d'un seul film, mais avec une option pour d'autres contrats, et le rôle, bien que court, semblait à Helen lui convenir parfaitement. Elle était tellement excitée et contente qu'elle se précipita pour aller mettre Kettrick au courant. Il était assis dans son fauteuil et, bien qu'il se forçât à sourire en constatant son enthousiasme, il songeait que cette fois, il aurait du mal à l'empêcher de partir. Puis, à sa grande surprise, il entendit l'esprit de sa femme se mettre l'espace d'un instant à vagabonder.

Elle parlait toujours... sur le hasard, la soudaineté de l'événement

(« N'est-ce pas que presque tout est une question de chance ? ») dû au fait qu'elle avait rencontré Tommy Marshall, qu'elle n'avait pas revu depuis des siècles et qui était devenu un personnage important de Hollywood... et soudain, le voilà qui se souvenait d'elle et lui offrait un rôle dans son prochain film... elle parlait toujours, mais il y eut soudain une espèce de flottement et, en ce bref instant, Kettrick entendit l'esprit d'Helen prononcer faiblement mais distinctement : « *Mais... mais... je le hais !* » d'abord de façon spontanée puis avec une sorte de surprise. « *Je ne sais pas pourquoi mais brusquement oui je le hais !* »

Elle ne savait pas ce qu'il avait fait, songea-t-il. Personne ne pouvait le deviner. Mais la petite voix intérieure continua et, lorsqu'il se concentra pour mieux l'entendre, la voix véritable s'affaiblit de plus en plus pour se taire. Il baissa la tête, dans un geste d'impuissance.

Quand il la releva, Helen le regardait avec curiosité :

— « Qu'est-ce qui ne va pas, mon chéri ? » demanda-t-elle.

La femme qu'il aimait — qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer — le regardait avec des yeux innocents et candides.

« Tu n'es pas content ? Ce que je te raconte ne t'intéresse pas ? »

Mais l'autre voix, la voix silencieuse continuait, inexorablement, comme elle le ferait, il le savait, au cours des années à venir :

« *Je te hais je te hais je te hais...* »

(*Traduit par Catherine Grégoire.*)



■ *Grands Prix de l'Humour Noir 1958*

Comme chaque année, les Grands Prix de l'Humour Noir : Xavier Forneret destiné à une œuvre littéraire, et Grandville destiné à une œuvre graphique, seront decernés à Paris, la veille de la Toussaint.

Pour y participer, il est indispensable de faire preuve d'une ***conception amère et burlesque de l'existence.***

Tous renseignements, contre un timbre, à Jean Maton, 14, rue Paul-Lemesle, à Orléans (Loiret).

Le Grand Prix de l'Humour Noir Xavier Forneret a été fondé en 1954, à Dijon, par Tristan Maya, à l'occasion du 70e anniversaire de la mort du petit romantique bourguignon Xavier Forneret (1809-1884), surnommé « l'Homme Noir » et considéré par les Surréalistes comme le véritable ancêtre de l'Humour Noir.

Le Grand Prix de l'Humour Noir Grandville a été fondé en 1957, à Paris, par Tristan Maya, à l'occasion du 110e anniversaire de la mort du dessinateur lorrain Jean-Ignace-Isidore Gérard dit Grandville (1803-1847).

La fin d'un monde

par JEAN-JACQUES OLIVIER

Une brève et réaliste vision d'une fin possible de notre monde, qui nous offre un objet de méditation sur certains des ridicules inhérents à notre société. Par l'auteur de « La nuit de Chance » (*n*° 36), « Le voleur de rêves » (*n*° 39) *et* « Le miroir » (*n*° 48).



J'ÉTAIS à la séance du Conseil Supérieur hier soir. J'ai passé deux heures à écouter les bavardages inutiles des délégués. Il semblerait que Mars soit devenue une arène de foire où tout problème dégénère en discussion, Je dois dire que j'étais bien près de m'endormir car il n'est rien tant que les parlotes brumeuses pour m'amener au sommeil. J'avais les yeux ouverts mais je ne voyais plus l'Assemblée. Ma pensée s'était envolée. J'étais revenu, presque naturellement, quelques dizaines d'années en arrière...

Je débutais dans le métier, je n'étais pas encore journaliste parlementaire. On m'envoya sur la Terre, monde des Hommes, au moment de sa destruction.

Je fus matérialisé sur les Champs-Elysées, à Paris, à la terrasse d'un café, et j'occupai le corps et l'âme d'un Terrien qui était assis là. Entre parenthèses, c'est une impression assez bizarre que d'éprouver cette dualité d'existence : être soi-même et occuper le corps et l'esprit d'un autre en même temps.

Il faisait chaud. On était au milieu de l'après-midi. Une foule insouciante roulait le long de l'avenue. Un brouhaha de vie citadine ronronnait doucement.

Soudain, je me souviens, l'annonce fut faite. On n'entendit aucun bruit extérieurement mais une voix intérieure répétait à tous :

— « *Attention. Attention. Dans un quart d'heure, votre monde se désintégrera.* »

Les hommes se regardèrent étonnés. Sur toute la Terre, à la même heure, et dans toutes les langues, une voix intérieure clamait :

— « *Attention. Attention. Dans un quart d'heure, votre monde se désintégrera.* »

Il y aura toujours des sceptiques.

Quelqu'un dit derrière moi :

— « Tu as entendu, ou bien aurais-je des hallucinations ? Ça, c'est marrant alors... »

Ceux qui avaient une âme portée au merveilleux sentirent leur cœur battre plus fort, parce qu'ils étaient excités.

Mais les hommes ne croyaient pas encore à l'événement.

Le deuxième appel retentit alors.

— « *Attention. Attention. Votre monde se désintégrera dans un quart d'heure. Ceci n'est pas une plaisanterie. Regardez votre montre. Où que vous soyez, quelle que soit l'heure, dans dix minutes exactement votre montre s'arrêtera, ainsi que toutes les pendules sur la Terre.* »

Nombreux furent ceux qui jetèrent un coup d'œil, relevant leurs manches, ou tirant une montre du gousset ; et des regards d'incompréhension se croisèrent.

J'avais besoin de rester là. Je pris possession complète de l'homme que j'habitais. Et à partir de ce moment-là, il ne fut plus qu'un instrument entre mes mains.

Je savais maintenant que c'était un écrivain, et même un écrivain célèbre. Il appela le garçon et lui commanda du papier. L'autre lui en apporta, rapidement, sans comprendre. L'homme se mit à décrire ses sensations. Mais j'avais obturé en lui toute perception véritable et rationnelle, par l'entendement, du monde extérieur. Il ne se rendait pas compte que je commandais toutes ses réactions et qu'il était habité par une autre âme. Il écrivit qu'au moment de la fin du monde, il voulait affirmer la philosophie qui l'avait guidé jusque-là. Il nota qu'un garçon de café s'enfuyait, en jetant sa veste, affirmant par là qu'il se sentait libre, ce que je ne discuterai même pas.

Mais il se passait tout autre chose autour de lui. Je remarquai immédiatement la scène : un homme se leva après avoir haussé les épaules et voulut partir. Un des garçons l'arrêta et lui dit :

— « Monsieur, Monsieur, vous n'avez pas payé... »

Le client se retourna et éclata de rire.

— « Mais vous n'avez pas entendu, c'est la fin du monde, qu'est-ce que cela peut faire, que je paye, ou que je ne paye pas ? »

— « Ça n'a rien à voir, » dit le garçon, « fin du monde ou pas fin du monde, vous payez ou j'appelle un agent. »

Le ton avait monté. La discussion semblait cristalliser l'hébétude des gens qui portaient leurs yeux vers le garçon et l'homme, debout, souriant encore, qui disait :

— « Mais mon vieux, c'est la fin du monde, c'est fini... »

Il eut un geste de la main pour montrer qu'il n'y avait rien à faire.

Le garçon semblait appartenir à cette race des domestiques supérieurs qui ne sont bien élevés, sinon obséquieux, que lorsqu'ils espèrent un pourboire.

Il attrapa l'homme par le bras et gronda :

— « Allons, vous payez ou j'appelle un agent ; ne me faites pas perdre mon temps. »

L'autre se mit en colère brusquement et le rouge lui monta aux pommettes.

— « Mais lâchez-moi. Non, je ne payerai pas, espèce d'imbécile. A quoi cela pourrait-il servir ? »

Il y avait un agent tout près. Le garçon lui fit signe.

— « Monsieur allait partir sans payer, » expliqua-t-il.

Le client commenta :

— « Vous avez entendu comme moi, monsieur l'agent. C'est la fin du monde. »

— « Qu'est-ce que veut dire tout cela, pourquoi ne voulez-vous pas payer ? » demanda l'agent d'un ton sec.

On eût dit qu'il interrogeait un criminel.

— « Mais puisque je vous dis... » insista l'homme.

Sa voix traîna. Il regarda autour de lui les visages fermés qui le dévisageaient avec désapprobation.

Soudain il releva sa manche gauche, regarda sa montre, puis la colla contre son oreille. Sur son visage s'épanouit un large sourire.

— « Tenez, elle s'est arrêtée. Et je suis sûr qu'elles se sont toutes arrêtées. »

Presque malgré lui, le garçon de café tira un vénérable oignon de son gilet et le regarda. Il le colla contre son oreille et le secoua d'un air d'incrédulité.

Partout autour de lui, d'autres regardaient leur montre et ne comprenaient pas.

— « Je n'ai pas de montre, » dit l'agent de police, « et je ne comprends rien à votre histoire. Vous ne voulez pas payer ? Bien. Vous allez me suivre au poste. »

Il attrapa l'homme par le bras, assez brutalement. L'autre se dégagea en criant :

— « Mais laissez-moi tranquille, vous êtes fou ; tout va sauter dans cinq minutes. »

— « Pas de résistance, » dit l'agent d'une voix dure.

Le garçon offrit :

— « Je vais vous aider, monsieur l'agent. »

Le client dit à l'agent d'un ton contenu :

— « Laissez-moi ou je tape ! »

— « Ah ! monsieur veut faire le mariolle, » dit l'agent.

Il porta une main à son bâton sans lâcher l'homme.

Celui-ci lui asséna un violent coup de poing sur le nez et, sans transition, dans un affolement sans égal, la bagarre devint générale.

A ce moment, je me dégageai du corps de mon écrivain et tout ce petit monde futile fut soudain désintégré dans l'exercice de sa bêtise.

Voilà à quoi je pensais hier, à la séance du Conseil Supérieur. Qui sait, d'une minute à l'autre, peut-être, entendrons-nous, nous aussi, une voix intérieure clamer : « *Attention, attention. Votre monde se désintégrera dans un quart d'heure...* » Pensez-y, messieurs les Délégués, et que cela retienne vos discussions vides.

Les arriérés

(*Backwardness*)

par POUL ANDERSON

Un des mythes les plus célèbres de la science-fiction est celui des Grands Galactiques. S'il existe des hommes semblables à nous quelque part sur une autre planète, et si ces hommes, au lieu d'avoir derrière eux trois cents ans seulement de civilisation technique, en ont trois millions, à quoi ressemblent-ils ? Diverses réponses ont été données, notamment par Van Vogt, dans « Asylum » *et par Campbell, dans* « The idealists » (*nouvelles non traduites en français*). *Selon Campbell, les rayons cosmiques ne sont que le sillage que laissent dans les gaz interstellaires les astronefs des Grands Galactiques. Selon Van Vogt, on ne peut regarder les Grands Galactiques en face, tant est puissante la force vitale qui se dégage d'eux.*

Mais tout mythe appelle un démolisseur. Poul Anderson, qui avait déjà brillamment démoli la sorcellerie dans « Loup y es-tu ? » *et la science rationaliste dans* « Superstition », *s'attaque maintenant au mythe des Grands Galactiques avec des résultats tout aussi détonants. Ceci en nous offrant sa propre version de ce thème bien connu : l'admission bienveillante d'une Terre arriérée au sein d'une civilisation galactique hyperévoluée.*



ETANT enfant, il voulait être pilote de fusée — et quel enfant eût désiré autre chose à cette époque ? — mais il sut rapidement qu'il ne possédait pas les aptitudes requises. Par la suite il opta pour la psychologie et passa même une licence avec mention. Puis, une chose en amenant une autre, Joe Husting se spécialisa dans l'abus de confiance. Ce n'était pas un métier désagréable ; il y trouvait de l'excitation et de la variété lorsqu'il écumait New York, avant d'aller dilapider les résultats d'un beau coup en Floride, à Groenland Plage ou à Luna City.

Pour le moment, le bar ne contenait guère de pigeons possibles, cependant il traînaillait sur sa bière et ne se sentait pas du tout pressé. Le printemps venait d'apparaître. La porte ouverte accueillait une douce brise, la pièce allongée était fraîche et sombre, quelques autres clients flânaient devant leurs consommations, et la TV marchait en sourdine. Paresseusement, à travers la fumée de sa cigarette, Joe Husting regardait le programme.

Les Galactiques, bien sûr. Leur astronef géant étincelait sur un fond de champs bruns, à cent milles de là. Vue plongeante... maintenant vue rapprochée, à travers le cordon de gardes des Nations Unies, puis à nouveau sur les milliers de curieux. Le speaker racontait qu'en ce moment le com-

mandant de l'astronef était en conférence avec le Secrétaire Général, et que les membres de l'équipage étaient en permission sur Terre. « Mesdames et messieurs, ils sont amicaux. Je répète, purement amicaux. Ils ne feront aucun mal. Ils ont déjà échangé leur cargaison d'uranium 235 contre quelques milliards de nos dollars, et ils ont l'intention de dépenser ces dollars comme le ferait n'importe quel touriste amical. Cependant, le Secrétariat de l'ONU et le Président des Etats-Unis nous demandent de nous souvenir que ces gens viennent des étoiles. Ils sont civilisés depuis un million d'années. Ils ont des moyens que nous n'imaginons même pas. Quiconque occasionnerait du mal à un Galactique, détruirait par la même occasion la plus grande... »

Husting laissa errer son esprit. Un grand événement, ça oui, peut-être le plus grand événement de toute l'Histoire. La Terre devenue une planète membre de la Fédération Galactique ! Toutes les étoiles à notre disposition ! Il était heureux de vivre, en cette année où tout pouvait se produire... Hum. Tout d'abord, on pouvait faire fixer des cailloux en toc dans des montures fantaisie, et les bazarder comme véritables pierres de feu sacrées Tardéniennes, mais ce n'était qu'un commencement...

Il se rendit compte que le crissement sourd des électrocars et le martèlement des chaussures s'intensifiaient dans la rue. Une véritable rugissement d'excitation s'éleva à quelques centaines de mètres de là. Que diable...? Il abandonna sa bière, rejoignit tranquillement la porte et regarda. Un type mal vêtu se précipitait vers la foule. Husting l'attrapa par un revers. « Qu'est-ce qui se passe, vieux ? »

— « Tu n'as pas entendu ? Des Galactiques. Une demi-douzaine. Ils ont atterri dans une rue par là-bas — ils ont une espèce de ceinture volante —, ils sont allés chez *Macy's* (1) et ont acheté pour un million de dollars de marchandises ! Maintenant ils s'amènent par ici. Laisse-moi y aller ! »

Husting resta tranquille un moment, tirant sur sa cigarette ; il sentait un frisson courir le long de son échine. Des promeneurs venant des étoiles, une civilisation vieille d'un million d'années, et qui englobait toute la Voie Lactée ! S'il pouvait voir réellement les Grands, ou peut-être même leur parler... ce serait un sacré truc à raconter à ses petits-enfants — s'il en avait un jour.

Cependant il attendit que le bord extérieur de la foule l'atteignît, puis se fraya un chemin avec compétence et... sans scrupules. Ils transpira quelques minutes avant de parvenir à la barrière.

Un champ de force invisible, retenant les myriades new yorkaises — sage précaution. Les foules les mieux intentionnées peuvent vous piétiner à mort.

C'étaient sept membres de l'équipage de l'astronef galactique. Ils étaient grands, puissants, aussi beaux qu'on pouvait imaginer : une race mélangée, cheveux sombres, lèvres pleines et fins nez aristocratiques. En un million d'années, il était normal que toutes les races se fussent mêlées en une seule. Ils portaient des tuniques et des brodequins bleus étincelants, des

(1) *Macy's :* un « Grand Magasin » new yorkais.

ceintures métalliques arachnéennes, dans lesquelles brillaient des pointes lumineuses comme des étoiles — et des bijoux ! Ils avaient dû acheter tout ce que *Macy's* pouvait offrir de plus voyant, et avaient accroché ces parures à leur cou musculeux et à leur poignet épais. De la loutre et de l'hermine alourdissaient leurs épaules, une petite fortune en fourrures. L'un d'eux comptait laborieusement l'argent qui lui restait... de quoi étouffer un éléphant. Les autres souriaient, affables, aux Terriens qui grouillaient autour d'eux.

Joe Husting arc-bouta son étroite carcasse contre la pression qui menaçait de l'aplatir sur le champ de force. Soudain il passa sa langue sur ses lèvres desséchées et son cœur se mit à battre violemment. Serait-ce possible — est-ce que *lui,* l'insignifiant, pourrait adresser la parole aux dieux descendus des étoiles ?

*
* *

Ailleurs, dans l'immense bâtisse, les politiciens, les spécialistes et les gens en vue bourdonnaient comme un essaim qu'on vient de déranger. Ils auraient dû être en train de conférer avec les envoyés de la Mission Galactique. Le seul moyen d'étudier un cas sans précédent est de former des comités et de passer six mois à établir un calendrier de conférences. Mais le Secrétaire Général des Nations Unies jouissait de certaines prérogatives et, ce coup-là, il s'en était servi. Une conférence privée, face à face avec le Commandant Hurdgo, pouvait réaliser en une demi-heure plus que tous les Conseils de la Terre en un an.

Il se pencha et avança une boîte de cigares.

— « Je ne sais pas si je dois, » ajouta-t-il. « Le tabac ne convient peut-être pas à votre métabolisme ? »

— « Mon quoi ?» demanda son visiteur en souriant.

C'était un grand homme, qui commençait à bedonner quelque peu, et à qui ses tempes argentées donnaient un air distingué. Dans le fond, que les Galactiques se rasent le menton et coupent leurs cheveux à la manière des Terriens civilisés, il n'y avait pas de quoi s'étonner. C'était bien la mode la plus pratique.

— « Je veux dire... nous fumons cette plante, mais c'est peut-être un poison pour vous, » dit Larson. « Après tout, vous venez d'une autre planète. »

— « Oh ! non, ça colle, » répondit Hurdgo. « Les mêmes plantes croissent sur toutes les planètes semblables à la Terre, ainsi que les mêmes gens et les mêmes animaux. Pas beaucoup de différences. Merci. » Il prit un cigare et le roula entre ses doigts. « Il sent bon. »

— « C'est ça qui m'étonne le plus, vous savez. Nous ne nous attendions pas à ce que la même évolution se produise par tout l'univers. Pourquoi ? »

— « Oh ! c'est comme ça, c'est tout. » Le Commandant Hurdgo mordit son cigare et cracha le morceau sur le tapis. « Evidemment ce n'est pas le cas sur les planètes d'un type différent, mais sur toutes celles du type de la Terre, c'est la même chose. »

— « Mais pourquoi ? Je veux dire, quelle évolution... Ce ne peut pas ête une coïncidence. »

Hurdgo haussa les épaules.

— « Je n'en sais rien. Moi je ne suis qu'un homme de l'espace, aux idées pratiques. Le reste, je ne m'en suis jamais soucié. »

Il mit le cigare entre ses lèvres, en approcha le chaton d'une bague très ornée. De la fumée succéda à la brève, mais puissante étincelle.

— « Voilà un... un ustensile très ingénieux, » dit Larson.

L'humilité, c'était la seule règle à adopter pour un simple Terrien. La Terre était nouvelle venue dans le cosmos, il fallait bien l'admettre.

— « Un quoi ? »

— « Votre anneau. Ce briquet. »

— « Oh ! ça. Oui. Il y a un petit machin à énergie atomique dedans. » Hurdgo eut un geste magnanime. « Nous vous enverrons des types pour vous montrer comment fabriquer tous nos trucs. On vous prêtera des machines jusqu'à ce que vos usines soient prêtes. On vous mettra à la page. »

— « C'est... vous êtes incroyablement généreux, » dit Larson, heureux mais un peu incrédule.

— « Bah, pour nous ce n'est pas grand-chose, et une fois que vous serez installés, nous pourrons faire du commerce avec vous. Plus il y a de planètes, mieux ça vaut, pour nous. »

— « Mais... excusez ces questions, monsieur, mais j'ai de lourdes responsabilités. Il faudrait nous indiquer les conditions légales pour appartenir à la Fédération Galactique. Nous ne connaissons rien de vos lois, vos coutumes, vos... »

— « Pas grand-chose à vous apprendre, » dit Hurdgo. « Chaque planète peut très bien se protéger elle-même. Comment pensez-vous que nous puissions faire la police sur cinquante millions de planètes comme la vôtre ? Si vous avez des problèmes, vous pouvez les exposer au... heu... je ne sais pas comment vous appelleriez ça dans votre langue : un groupe d'experts, avec un computeur qui règle toutes ces questions. Ils vous font payer, bien sûr... pas un impôt galactique, simplement vous payez pour le service rendu, et le profit sert à financer des services gratuits, comme cette Mission que je dirige. »

— « Je vois, » opina Larson. « Un Conseil de Coordination. »

— « Oui. Quelque chose comme ça. »

Le Secrétaire Général secoua la tête avec perplexité. Il s'était quelquefois demandé ce que deviendrait la civilisation dans un million d'années. Maintenant qu'il avait la réponse, il était frappé de stupeur. Dans une ultime simplicité, les Surhommes dédaignaient l'appareillage encombrant d'un Gouvernement Interstellaire, libérés de toute contrainte à l'exception des règles de moralité du Surhomme, libres de cogiter leurs vastes pensées entre les étoiles.

Hurdgo regarda par la fenêtre les tours arrogantes de New York.

— « La plus grande ville que j'aie jamais vue, » remarqua-t-il, « et

pourtant j'ai visité un tas de planètes. Je ne vois pas comment vous pouvez la diriger. Cela doit être compliqué. »

— « C'est compliqué, en effet, » sourit Larson avec une grimace.

Evidemment, les Galactiques avaient dépassé depuis longtemps le stade où une telle fourmilière humaine était nécessaire. Ils devaient avoir oublié l'art d'en diriger une, tout comme les compatriotes de Larson avaient oublié l'art de tailler le silex.

— « Bon. Parlons encore affaires. » Hurdgo suçota son cigare et claqua les lèvres. « Voilà comment ça se passe. Il y a bien longtemps, nous avons trouvé que nous ne pouvions pas laisser les nouvelles planètes s'élancer à la conquête de l'espace sans prévenir qui que ce soit. Trop dangereux. Nous avons donc placé des détecteurs dans toute la Galaxie. Quand ces derniers repèrent des... comment appelez-vous ça — des vibrations, ils alertent le... heu... Conseil de Coordination, qui envoie un astronef chargé de contacter la nouvelle race et de lui expliquer la musique... »

— « Ah vraiment ? C'est ce que j'avais cru deviner. Nous venons d'inventer un moteur plus rapide que la lumière... très primitif évidemment comparé au vôtre. On était en train de l'expérimenter lorsque... »

— « C'est ça. Moi et mes gars, nous sommes donc chargés de vous examiner pour voir si tout va bien. Nous ne voulons pas de peuples guerriers susceptibles de se déchaîner, vous comprenez. Trop dangereux. »

— « Je vous assure... »

— « Oui, oui, mon vieux, c'est O.K. Vous avez une bonne organisation mondiale, efficace et puissante, et notre computeur nous apprend que vous ne faites plus la guerre. » Hurdgo fronça les sourcils. « Pourtant je dois admettre que vous avez quelques habitudes étranges. En réalité, je ne comprends pas tout ce que vous faites... vous paraissez avoir de drôles d'idées, contrairement à toutes les autres planètes. Mais ça ne fait rien. A chacun ses manières. Votre bulletin de santé est au poil. »

— « Admettons... » Larson parla très lentement. « Admettons que nous n'ayons pas été... approuvés — qu'est-ce qui se serait produit ? Vous nous auriez réformés ? »

— « Réformés ? Hein ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Nous aurions envoyé un astronef de Police et réduit en poussière toutes les planètes de ce système. Nous ne pouvons pas laisser vivre des gens qui pourraient provoquer une guerre. »

Une sueur se forma sous les bras de Larson et lui dégringola le long des côtes. Il se sentit la gorge sèche. *Des planètes entières...*

Mais en un million d'années, on apprenait évidemment à raisonner *sub specie aeternitatis*. Cinq milliards de Terriens auraient pu éliminer cinquante milliards de Galactiques avant d'être mis au pas. Ce n'était pas à lui de juger les Surhommes.

***

— « Hé, salut ! »

Husting dut crier pour se faire entendre au-dessus du vacarme. Mais le plus rapproché des Galactiques l'aperçut et sourit.

— « Salut, » fit-il.

Incroyable ! Il avait répondu à Joe Husting comme à un ami. Pourquoi donc ? Peut-être l'aplomb de Joe lui avait-il plu. Ou peut-être personne n'avait-il osé parler le premier aux Galactiques.

Husting maudit sa langue d'avoir perdu sa volubilité coutumière :

— « Heu... ça vous plaît, le pays ? »

— « Oui alors ! C'est la plus grande ville que je connaisse ! Et, par *draxna,* regarde ce que j'ai dégoté ! » Le Spacien souleva un collier de verre rutilant. « Ils vont en faire, une bobine, quand je leur montrerai ça à la maison ! »

Quelqu'un poussa Husting contre la barrière ; il en eut le souffle coupé. Il haleta, essayant de se dégager.

— « Hé, coupe le courant. Le pauvre type est coincé. »

Un des Galactiques pressa un cabochon de sa ceinture. Doucement, mais inexorablement, le champ s'élargit, repoussant la foule... et Husting se retrouva à l'intérieur avec les sept visiteurs des étoiles.

— « Ça va, vieux ? »

Des mains prévenantes le remirent sur pied.

— « Je... oui, merci. Merci, ça va maintenant !» Husting se redressa et sourit aux visages anxieux qui entouraient leur cercle. « Merci, les gars ! »

— « Content d'avoir pu te rendre service. Je m'appelle Gilgrath. Appelle-moi Gil. » Des doigts puissants agrippèrent l'épaule de Joe Husting. « Et je te présente Bronni, Col et Jordo, et... »

Husting chuchota, un peu trop bas :

— « Heureux de vous connaître. Je m'appelle Joe. »

— « Mais alors, ça marche, » dit Gil avec enthousiasme. « Je me demandais ce qui n'allait pas avec vous autres ! »

— « Ce qui n'allait pas ? »

Hébété, Hasting secoua la tête, se demandant s'Ils regardaient dans son cerveau, et s'Ils lisaient en lui des pensées dont lui-même n'avait pas connaissance. De vagues souvenirs lui revinrent, par exemple celui d'Anubis aux yeux graves pesant le cœur d'un homme.

— « Tu sais bien, » dit Gil. « Vous vous tenez tous à l'écart. »

— « Oui, » ajouta Bronni. « Dans toutes les autres planètes que nous avons visitées, tout le monde s'approchait, disait bonjour, nous payait à boire et... »

— « Et les parties que nous avons faites, » lui rappela Jordo.

— « Oui. Tu te souviens de cette bamboula sur Alphaz ? Et ces filles ? » fit Col en roulant des yeux avides.

— « Vous avez un tas de jolies filles ici à New York, » se plaignit Gil. « Mais nous avons l'ordre de n'offenser personne. Dis-donc, est-ce que je peux saluer une de ces mignonnes ? »

Husting était incapable de former la moindre pensée ; le réflexe de nombreuses années de pratique répondit pour lui, rapidement :

— « Vous vous trompez. Nous avons simplement peur de vous parler. Nous pensions que vous ne vouliez peut-être pas être embêtés. »

— « Et nous, nous pensions que... ha ! ha ! » Gil se frappa la cuisse

en éclatant de rire. « Ça c'est fort ! Ils ne veulent pas nous embêter et nous ne voulons pas les embêter ! »

— « Que je sois *rixt !* » beugla Col. « Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

— « Mais alors, dans ce cas-là... » commença Jordo.

— « Attendez, attendez ! » Husting agita les bras. C'était encore l'habitude qui le guidait. « Mettons-nous d'accord. Vous voulez « faire » la ville, non ? »

— « Bien sûr ! » fit Col. « On se sent plutôt seuls dans l'espace. »

— « Bon, écoutez, » se mit à babiller Husting, « vous n'arriverez jamais à vous débarrasser de cette foule et des reporters... » (l'éclair d'un flash, le dix ou douzième depuis quelques instants, l'éblouit à nouveau) « vous ne pourrez jamais vous amuser tant qu'on *saura* que vous êtes des Galactiques. »

— « Mais sur Alphaz... » protesta Bronni.

— « Ici, ce n'est pas Alphaz. J'ai une idée. Ecoutez-moi. » Sept têtes brunes se penchèrent pour écouter son murmure empressé. « Pouvez-vous nous sortir d'ici ? Nous rendre invisibles et nous faire envoler, ou quelque chose comme ça ? »

— « Bien sûr, » dit Gil. « Hé... mais comment le sais-tu ? »

— « Ne t'en fais pas pour ça. Bon. Nous allons aller jusqu'à mon appartement, nous enverrons chercher des vêtements de Terriens pour vous, et... »

***

John Joseph O'Reilly, Cardinal Archevêque de New York, avait des amis dans les plus hautes sphères aussi bien que dans la pègre. Il n'éprouva aucun scrupule à faire agir des relations pour arranger une rencontre avec le Chapelain du vaisseau spatial. Ce qu'il apprendrait serait sans doute d'une importance vitale pour la foi. Le prêtre venu des étoiles arriva, invisible afin d'échapper aux curieux, et fut reçu dans le living-room.

De nouveau visible, Thyrkna se révéla être un personnage costaud, aux cheveux blancs, vêtu de l'uniforme traditionnel à jupe bleue. Il sourit et serra la main du Cardinal d'une manière tout à fait ordinaire. Au moins, pensa O'Reilly, ces Galactiques ont éliminé, en un million d'années, tout orgueil présomptueux.

— « C'est pour moi un honneur de vous rencontrer, » dit-il.

— « Merci, » acquiesça Thyrkna. Il examina la pièce. « C'est gentil chez vous. »

— « Veuillez donc vous asseoir. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? »

— « Mais bien sûr. »

O'Reilly sortit des verres et un carafon. Quoique modeste, le Cardinal se piquait d'être un connaisseur, et avait soigneusement choisi le porto. Il dégusta la gorgée rituelle. S'il y avait des saints, le saint de deuxième catégorie qui s'occupait de ces contingences avait très bien fait les choses ; ce porto était splendide. Il emplit le verre de son hôte, puis le sien.

Il sourit :

— « Bienvenue sur Terre. »

— « Merci. » Le Galactique lampa son verre en une gorgée. « Aaah ! Ça fait du bien ! »

Le Cardinal frémit, mais versa encore du porto. On ne pouvait demander à une autre civilisation d'avoir les mêmes goûts. Les Chinois aimaient les œufs pourris et détestaient le fromage...

Il s'assit et croisa les jambes.

— « Je ne sais pas quel titre vous donner, » fit-il modestement.

— « Titre ? Qu'est-ce que c'est ? »

— « Je veux dire, comment vous appellent vos ouailles ? »

— « Mes *ouailles ?* Oh ! vous voulez dire les gars à bord ? Simplement Thyrkna. Ça me suffit. »

Le visiteur finit son deuxième verre, et éructa. Bon, un Esquimau cultivé en ferait autant.

— « Je crois qu'on a eu quelques difficultés à vous faire parvenir mon invitation, » dit O'Reilly. « Apparemment, vous ne saviez pas ce que signifie notre mot *chapelain.* »

— « Nous ne connaissons pas tous les mots de votre dialecte, » admit Thyrkna. « Voilà comment nous procédons. Quand nous approchons d'une nouvelle planète, nous écoutons sa radio, vous comprenez ? »

— « Oui. Du moins ce qui en parvient jusqu'à l'ionosphère. »

Thyrkna clignota des yeux.

— « Hé ? Je ne connais pas tous les détails... il faudrait que vous voyiez un de nos tech...techniciens. N'importe comment, nous avons un appareil qui analyse les différents langages, en quelques heures. Puis cet appareil nous endort et nous apprend les langues. Quand nous nous réveillons, nous sommes prêts à descendre et à parler. »

Le Cardinal rit.

— « Excusez-moi. Franchement, je me demandais pourquoi les gens de votre civilisation si incroyablement évoluée utilisaient nos pires dialectes des rues. Maintenant je comprends. J'ai bien peur que nos programmes ne soient pas d'un niveau très relevé. Ils sont conçus pour les goûts de la masse, le plus petit commun multiple... si vous me passez ces métaphores. Evidemment, vous... mais je puis vous assurer que nous ne sommes pas tous aussi vulgaires. Nous plaçons de grands espoirs dans l'avenir. Votre éducateur électronique, par exemple... ce qu'il pourrait faire pour élever le niveau culturel de l'homme de la rue dépasse l'imagination. »

Thyrkna avait l'air quelque peu abasourdi :

— « Je n'ai jamais rencontré de gens comme vous autres, Terriens. Vous n'êtes jamais essoufflés ? »

O'Reilly crut sentir la réprimande. Chez les Grands Galactiques, un silence devait avoir autant de valeur qu'une centaine de mots ; il y avait une dignité d'un million d'années derrière eux.

— « Je vous demande pardon, » dit-il.

— « Oh ! ce n'est rien. Je suppose qu'un tas de nos usages doit vous sembler aussi drôle à vous. »

Thyrkna saisit la bouteille et se servit un autre verre.

— « Je vous ai invité ici pour... il y a de nombreuses choses merveilleuses que vous pouvez me dire, mais j'aimerais surtout vous poser des questions d'ordre religieux. »

— « Bien sûr, allez-y, » fit Thyrkna aimablement.

— « Mon Eglise spécule depuis très longtemps à ce sujet. Le fait que vous êtes humains, vous aussi, quoique plus avancés que nous, est une confirmation miraculeuse de la volonté de Dieu. Mais j'aimerais connaître la forme précise de votre croyance en Lui ? »

— « Que voulez-vous dire ? » Thyrkna parut déconcerté. « Je suis... heu... quartier-maître. Une partie de mon travail, c'est de tuer les lapins... nous ne pouvons pas nous permettre de loger du bétail à bord. Je nourris les dieux, c'est tout. »

— « *Les dieux !* »

Le verre du Cardinal s'émietta sur le sol.

— « Au fait, quels sont les noms de vos dieux ? » s'enquit Thyrkna. « Ce serait une bonne idée de leur tuer une vache ou deux pendant que nous sommes sur leur planète. Mieux vaut s'attirer leurs bonnes grâces. »

— « Mais... vous... des païens... »

Thyrkna regarda la pendule.

— Dites-moi, vous avez la TV? C'est presque l'heure de « *La Vie Secrète de John* ». Vous avez quelques très bons programmes sur cette planète. »

*
* *

Aux premières lueurs de l'aube, Joe Husting ouvrit un œil vitreux et le regretta aussitôt. L'appartement ressemblait à un chantier. Qu'est-ce qui s'était donc passé ?

Ah ! oui... ces filles qu'ils avaient ramassées... mais est-ce qu'ils avaient réellement vidé *tous* ces cadavres de bouteilles gisant sur le parquet ?

Il grogna et se tint la tête pour l'empêcher d'éclater. *Pourquoi* avait-il mélangé whisky et bière ?

Un tonnerre tansperça ses tympans. Se tournant sur le sofa, il vit Gil émerger de la chambre. Le Spacien se tambourinait la poitrine en chantant un air appris durant la nuit : « *Oh ! Roly Poly...* »

— « Arrête, veux-tu ? » grogna Husting.

— « Hein ? Vieux, t'as eu ton compte, j'ai l'impression. » Gil claqua de la langue avec sympathie. « Un instant. » Il prit un flacon dans sa ceinture. « Prends quelques gouttes de ça. Ça va te retaper. »

Husting réussit à l'avaler ; pendant quelques instants il se crut transformé en un gigantesque incendie et en roues de loterie, puis...

... il se sentit de nouveau lui-même. Comme s'il venait de dormir dix heures après une semaine sans une goutte d'alcool.

Gil retourna à la chambre et commença à houspiller ses compagnons pour les réveiller. Husting s'assit près de la fenêtre, réfléchissant à toute vitesse. Cette cure pour gueule de bois valait cent millions s'il pouvait en avoir les droits exclusifs. Mais non, les Envoyés Techniciens allaient montrer aux Terriens comment la fabriquer, ainsi que les vaisseaux aériens géants, et

les écrans invisibles, et tout le tremblement... Pourtant, il pourrait peut-être racheter aux Galactiques le peu qu'ils avaient sur eux et le bazarder à cent dollars la goutte, avant que la Grande Mission s'amène.

Bronni entra, plein de gaîté :

— « Tu sais, Joe, t'es un gars bien. Je n'avais pas pris autant de bon temps depuis Alphaz. Qu'est-ce qu'on fait maintenant, vieux ? Hein, vieux frère ? »

Il assénait de grandes claques entre les omoplates de Joe Husting.

— « Je vais voir ce que je peux faire, » dit le Terrien prudemment. « Mais je suis très occupé, tu sais. J'ai quelques grosses affaires en vue. »

— « Je sais, » fit Bronni. Il cligna de l'œil. « T'es assez fortiche. Comment diable as-tu pu te débarrasser de ce gorille dans la boîte de nuit ? Je croyais bien qu'il allait appeler les flics. »

— « Oh ! je lui ai graissé la patte ; dix dollars ; rien de bien difficile. »

— « Mince ! » siffla Bronni avec admiration. « Je n'ai jamais vu un gars manier les mots comme tu l'as fait hier ! »

Gil amena les autres Galactiques, et réclama son breakfast. Husting les conduisit à l'ascenseur, puis dans la rue. Il ne parlait guère, ayant beaucoup à réfléchir. Ils étaient déjà installés devant un comptoir quand il dit enfin :

— « Vous autres Spaciens vous devez être triés sur le volet pour naviguer. Il faut que vous soyez plus intelligents que la moyenne, non ? »

— « Ouais, » fit Jordo.

Il fit un clin d'œil à la serveuse qui s'approchait.

— « Un Spacien doit connaître un tas de trucs, » dit Col. « Les astronefs se dirigent pratiquement tout seuls, mais malgré tout on ne peut pas prendre des gourdes dans l'équipage. »

— « Je vois, » murmura Husting. « C'est bien ce que je pensais. »

Une formation universitaire facilite la compréhension, particulièrement à ceux qui ne sont pas aveuglés par les idées préconçues.

Soit l'exemple suivant : Newton avait découvert : a) les trois lois du mouvement, b) la loi de la gravitation, c) le calcul différentiel, d) les bases de la spectroscopie, e) pas mal de choses sur l'acoustique, et f) un tas d'autres choses, sans parler du temps qu'il avait consacré à une demi-douzaine de postes officiels et honorifiques. Un homme seul ! Et en tant que génie, il n'était pas tellement exceptionnel ; bien des Terriens doués avaient travaillé dans plusieurs domaines à la fois.

Et en outre... un intellect aussi développé n'était pas nécessaire. Les découvertes fondamentales, le feu, les outils, le langage, les vêtements et l'organisation sociale, avaient été faites par des hommes simiesques au cerveau brumeux. Simplement il s'était passé une longue période de temps entre chaque progrès.

En un million d'années, bien des choses pouvaient se produire. Newton avait créé la physique moderne en l'espace d'une vie. Cent hommes moins doués auraient pu en mille ans, lentement et péniblement, accomplir la même chose.

Le quotient intellectuel de l'humanité terrienne était d'environ 100. Ses plus grands génies faisaient peut-être 200 ; ses arriérés, aussi stupides que possible sans toutefois avoir besoin des soins des institutions spécialisées, descendaient à 60. Ce n'était qu'un caprice de la mutation qui avait rendu le Terrien si intelligent ; en fait il n'avait jamais eu vraiment *besoin* de toutes ses possibilités.

Bon. Maintenant si le quotient intellectuel moyen des Galactiques était de 75, et que celui de leurs génies s'élevât à, mettons 150...

La serveuse poussa un cri et sauta en l'air. Bronni sourit sans vergogne quand elle se retourna pour l'affronter.

Joe Husting l'apaisa. Après le breakfast, il emmena avec lui les émissaires galactiques.

Un quart d'heure après, il leur avait vendu le Pont de Brooklyn.

(*Traduit par P. J. Izabelle.*)

Au sommaire du numéro d'octobre de

Fiction

vous pourrez lire, entre autres :

L'AUTRE PLANÈTE

***par* R. M. ALBÉRÈS**

●

LE DOSSIER VÉNUS

***par* RICHARD WILSON**

●

CYCLE GÉNÉTIQUE

***par* POUL ANDERSON**

●

LE MONSTRE

***par* GÉRARD KLEIN**

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Quand la réalité tente de dépasser la fiction

LE MONDE DE DEMAIN A L'EXPOSITION DE BRUXELLES

par JACQUES STERNBERG

Lors de l'inauguration de l'Exposition de Bruxelles, les mots « Expo 58 » furent pour toute la presse un slogan très en vogue. Le sujet avait sa densité d'événement sensationnel, on en parla donc beaucoup, pendant quelques jours. Puis, brusquement, on l'oublia. L'actualité avait rejoint le passé, le moyen-âge, l'antiquité. On peut se demander pourquoi, puisque l'exposition dure toujours et qu'elle ne fermera ses portes qu'en octobre. Il faut donc en déduire que l'on estimait le sujet épuisé et que des phrases définitives avaient été consacrées à cette manifestation. On peut effectivement faire confiance à la traditionnelle volubilité des critiques : des phrases définitives, ancrées dans le grand style, il y en eut beaucoup. Inutile de revenir sur le dédain, le mépris ou le fiel qui teintèrent la plupart des reportages sur l'Exposition de Bruxelles. Mais il est encore temps d'affirmer qu'ils furent tous marqués au sceau de la visite hâtive sous le masque du sceptique-né qui, on le sait, fait partie de la panoplie du vrai journaliste. Il est également opportun de se poser une question demeurée dans l'ombre : peut-on réellement admettre qu'en quelques heures de visite, au pas de charge, il soit possible de parler d'une exposition qui a 40 km de routes et couvre 185 hectares ? Comment admettre ces jugements saisis au vol — ou simplement préconçus — puis pompeusement couchés sur papier alors qu'il faudrait au moins trois jours pour visiter simplement le pavillon de la France qui n'est en fin de compte qu'un des 250 pavillons de l'Exposition ?

Venons-en au fait : j'ai passé trois jours à errer dans l'Exposition de neuf heures du matin à huit heures du soir et je reconnais ne pas avoir vu grand-chose. J'en ai cependant assez vu pour comprendre une évidence qui a son poids : ce bilan du monde moderne est fait sans tricherie, sans faux-fuyant, et toute l'Exposition n'est en réalité qu'une rétrospective exacerbée du monde qui étendra ses tentacules quand les antiquailles seront devenues des ruines, c'est-à-dire une ébauche du monde de demain.

Voilà bien ce qui a déplu si violemment. On connaît le refrain, la littérature de science-fiction a exactement le même genre de démêlés avec la plupart des critiques : on n'admet pas en France ce qui est moderne, ce qui date d'aujourd'hui. Plus que n'importe quel peuple, le Français refuse son siècle, son époque. On peut récrire pour la millième fois une variante du « *Rouge et le Noir* » et obtenir sans difficulté le Prix Goncourt, mais il est à peu près impensable de voir un romancier décrocher ce même prix avec un roman vraiment moderne. De même, on acceptera volontiers de voir s'élever un immeuble inspiré du style Empire, mais on prie poliment Le Corbusier d'aller édifier ses constructions en Argentine. Refusant l'art moderne les yeux fermés, on croit généralement que les immeubles H.L.M. sont des bastions



VIENT
DE PARAITRE :

PIÈGE SUR ZARKASS STÉFAN WUL

OPÉRATION ESPACE MURRAY LEINSTER

Quelques titres parus :

LA FORCE SANS VISAGE
JIMMY GUIEU

RELAIS MINOS III
F. RICHARD-BESSIÈRE

EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES 250 F

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
52, RUE VERCINGÉTORIX - PARIS

de l'architecture d'aujourd'hui, alors que leur style date de 1930, et c'est avec quelque amertume que Raymond Loewy a pu constater qu'à Paris on copie les Américains dans ce qu'ils font de plus vulgaire.

Or, l'Exposition de Bruxelles nous présente parfois, par segments, ce que l'art moderne a fait de mieux. Mais le pli mental est pris, l'esprit a désormais ses poncifs : la presse française a voté contre, sans discernement, sans se donner la peine de séparer l'étonnant de l'affligeant.

Qu'à cette exposition les deux notions soient également représentées et qu'elles fassent partie d'une seule et même démence, cela est certain. Ce qui revient à dire que l'ensemble de cette gigantesque rétrospective est fort discutable. L'hétéroclite y est de rigueur, ce qui pourrait surprendre dans une cité qui fut construite selon un plan d'ensemble et dans une unité de temps que les civilisations nous réservent rarement. Mais sans doute faut-il s'y résigner : même si les cités futures peuvent être construites en quelques semaines, elles figureront malgré tout un bric-à-brac contenant autant de beautés que de monstruosités. Ainsi, à Bruxelles, il n'y aucun rapport entre la quiétude harmonieuse, la douceur architecturale qui servent de cadre aux « petits pays » comme le Portugal, la Yougoslavie, et l'agressive explosion de détails qui cerne les centres importants de la même exposition. Rien de commun entre la laideur du Luna-Park et l'audace de certains pavillons comme le Génie civil belge, la France ou la Hollande. De kilomètre en kilomètre — ici les mètres ne comptent plus — on passe de la foire commerciale à des jardins raffinés, du vacarme des brasseries à des pavillons de plein air où tout est harmonie, rigueur, scintillement, clarté. Et il suffit d'un peu d'imagination pour transposer cette éphémère exposition sur un plan beaucoup plus stable : celui d'une ville de demain, celle-là même qui surgira peut-être dans le Sahara si le pétrole devient liquide. Cette exposition prend alors un aspect définitif et ses pavillons sortent de leur définition pour en endosser une autre, de même que les diverses sections deviennent soit des quartiers populeux, soit des quartiers résidentiels ou des centres vitaux. Seul l'Atomium demeure ancré dans son apparence d'objet d'un autre monde d'où l'on s'étonne de ne pas voir descendre des para-humains avides d'ausculter l'activité de cette planète. Sans forcer les choses, on peut affirmer que le grandiose pavillon français remplacerait avantageusement n'importe quelle gare. Le gigantesque cercle américain ferait une poste rationnelle. Le bâtiment construit en bois par la Finlande et celui bardé d'acier de l'Autriche peuvent passer pour des restaurants de charme. Les serres et les passerelles de l'Allemagne pourraient servir de modèle à toutes les entreprises qui s'imaginent que la casemate de béton est le comble de l'avant-garde. Et si tous les clapiers de banlieue s'inspiraient du pavillon de la Yougoslavie, exemple de charme et d'efficacité, la campagne parisienne n'aurait plus l'air d'un terrain vague.

Ces quelques réussites disent, non seulement l'intérêt de ce bilan du monde moderne, mais surtout l'émerveillement qu'on aurait pu provoquer. D'où vient la déception, quelle en est la source ? Elle tient uniquement au plan d'ensemble. Pas assez d'air dans les esplanades importantes, pas assez de « blancs » dans le jeu des volumes et des surfaces. Trop de petits détails qui sont fatalement écrasés par la masse de la plupart des pavillons, trop de verdure à certains endroits, pas assez à d'autres. Tout cela est mal centré, mal équilibré : un délire de pontons, de passerelles, de fontaines,

de verre et d'acier aux environs de l'Atomium et de la place des grandes Nations, délire qui devient un peu plus loin une sorte de parc désert sans grand intérêt. Cette erreur également fait partie du monde moderne : on voit trop grand, trop vite. On édifie un chef-d'œuvre à côté d'un édicule mal sapé et le résultat ne se fait pas attendre : la réussite et le ratage s'annulent.

Cela dit, l'intérieur des pavillons est presque toujours placé sous le signe de la réussite. Réussite atténuée par le fait que les objets ou les témoignages présentés n'ont pas toujours un grand intérêt. L'époque est celle du réfrigérateur et cela se sent malheureusement. C'est aussi celle de la peinture abstraite : d'admirables couleurs pour ne rien dire. Il reste que certains pavillons comme celui de la Tchécoslovaquie, de l'Energie Electrique ou de la Hollande sont de telles réussites, de si séduisants déploiements de couleurs, de lumière et d'étincelles que les articles présentés n'ont plus aucune importance et que seule demeure la beauté du non-figuratif, la beauté de l'art pour l'art.

La beauté mise à part, il reste l'efficience. On sait que l'époque en fait grand cas et ample consommation. L'Exposition également. De la machine I. B. M. américaine, en constant état de marche, au tracteur agricole, en passant par la machine à visser des boulons ou la rotative, rien n'a été oublié. Cela sans parler du Palais de la Science, criblé de centaines de machineries complexes qui ne semblent construites que pour faire osciller des aiguilles ou barbouiller quelques graphiques. Tous les amateurs de fusées, de rétrovideoscope ou d'aéro-téléprotogramme seront servis et bien servis. Amateurs d'antiquités ou de modèles désuets s'abstenir : pas un seul prototype exposé ne date d'avant 1955 et c'est en vain que l'on rechercherait dans cette exposition un objet qui n'a plus cours. C'est donc avec quelque timidité et un peu d'incongruité que les Etats-Unis exposent dans un coin — mais pourquoi ? — une de leurs vieilles voitures. Il est vrai qu'ils prennent leur revanche en n'exposant aucun phare de Studebaker et pas le moindre aileron de Cadillac. Car, industrie oblige, ce titan de la production a conçu le pavillon le moins industriel de toute l'exposition, le moins technique et, par ricochet, le plus divertissant. Ce qui n'est évidemment pas le cas de la Russie où, Spoutnik en proue et foreuse en poupe, on célèbre dans un vaste hangar le culte du boulon, du rail, du marteau-pilon et du derrick pétrolifère. On s'en console en visitant le pavillon de l'Autriche qui n'expose que quelques violons et des bribes de métal qui brillent de tous leurs feux, ou la « Vie en l'an 2000 » où on ne trouve pas de machines, mais une fort étonnante maquette de ville future.

En revanche, si, dans ce siècle, la technique se porte bien, l'humour se porte beaucoup moins bien. A part les panneaux U. S. A. conçus par Steinberg, on chercherait en vain le germe d'un humour quelconque à travers toute cette rétrospective géante. Ce qui m'a paru le côté le moins rassurant de la manifestation. Même les gags involontaires sont rares, car le bon ton et le bon goût sont généralement de rigueur. C'est à peine si on peut citer celui de la section « Littérature belge » débouchant brusquement, sans préavis, sur les pompiers de la Lutte contre les Sinistres. Ou celui du tramway bruxellois exposé, que tous les Bruxellois s'empressent de visiter ! Il y aussi le Luna-Park qui, plus que n'importe quelle section nationale, plus encore que le palais des Sciences ou même que l'Atomium, offre aux amateurs de sensations un feu d'artifices de science-fiction. Une science-fiction pri-

maire, poncifiante, bien digestive, qui enchantera certainement tous les lecteurs de *comics* et du Petit Tarzan interplanétaire. Voici quelques extraits du catalogue des grandes attractions, dont le style — orné d'images littéraires belges — rappelle par moments ces célèbres catalogues de farces et tours amusants qui ont fait les délices de chaque intellectuel un peu érudit :

Fusée interplanétaire : *Le véhicule le plus rapide de l'exposition, muni de hublots télescopiques, vous transporte parmi les constellations et les galaxies.*

Roue panoramique : *Douze soucoupes volantes tournent sur elles-mêmes et sont animées d'un mouvement vertical autour de l'axe de la roue.*

Round up : *Grand succès américain : 35 passagers emportés dans un tourbillon.*

Souris folle : *Voitures à deux passagers qui décrivent des zigzags effrénés, ce qui donne l'impression d'être lancé dans le vide à chaque virage.*

Swan Ride : *Des voitures en forme de cygne évoluent gracieusement dans un labyrinthe fantastique. Attraction familiale.*

Satellite : *Métier* (sic) *extrêmement spectaculaire, très brutal, destiné aux amateurs de sensations fortes. Les voitures tournent sur un axe à une vitesse très élevée et se détachent brusquement pour s'engouffrer dans un tunnel.* (Comme la revue du même nom, sans doute ?)

Swing o plane : *Attraction spectaculaire, surtout indiquée pour les amateurs d'acrobaties aériennes.*

Train fantôme : *Monorail. Le tour du monde en 80 secondes à travers des effets de lumière.*

Comme on le voit, la science-fiction est une littérature placide, mais un sport violent. Que penser des émotions qu'elle nous réserve quand elle ne sera plus fiction ?

Cela mis à part, il y a d'autres découvertes à faire au hasard de l'Exposition, moins brutales peut-être, mais plus saisissantes malgré tout. D'abord, pour ceux qui ont un peu d'imagination et qui recréent les choses en marge des explications du catalogue, un palais au titre rebutant : celui de l'Energie Electrique. Admirable exemple de pavillon nocturne, fait de spirales, de volutes et de jeux de lumière, qui, dans une ambiance de catafalque, présente de triomphales variations graphiques, des machineries qui perdent heureusement leur sens pour devenir de simples objets fascinants et des fontaines lumineuses. L'ensemble fait penser à l'intérieur d'une fusée ou à un monument d'ennui, selon le potentiel d'imagination du client. Puis, évidemment, le poème électronique du pavillon Phillips conçu par Le Corbusier. La gigantesque vague artificielle mise en bocal par les Hollandais. Les multiples surprises du pavillon de la France qui est d'assez loin l'échafaudage le plus délirant de toute l'Exposition, sorte d'incroyable Tour de Babel qui fait, dans un dédale d'acier et de passerelles, le pont entre un super-market, un labyrinthe borgésien et une centrale électrique. Le son stéréophonique à double piste sonore lancé par les Américains, de même que leur hideuse T. V. en couleurs, leur incroyable cinéma en rond et leur robot qui exécute sans bavures des jeux de cubes. L'impressionnante Babylone nucléaire, atomique et technique présentée par la Grande-Bretagne dans un pavillon détaché de leur pavillon culturel. Cela sans parler des nombreuses sections de l'aéronautique, transports, atome et Cie.

En résumé, si l'Exposition a réservé des sujets d'intérêt pour tous les goûts —

car Coca-Cola n'est pas oublié, ni la littérature, ni même la religion — il faut bien reconnaître que les physiciens, chimistes, architectes et ingénieurs prendront sans nul doute un plaisir particulier à lécher ces vitrines du monde. Et, bien entendu, éventuellement les amateurs de science-fiction ; en particulier ceux qui estiment qu'un vrai texte de science-fiction se doit de décrire, dans les détails, le tableau de bord d'une fusée, son fuselage et l'accoutrement du capitaine de frégate galactique.

Mais, d'une façon générale, il faut reconnaître également que Bruxelles a fait avec un maximum d'honnêteté ce bilan du monde moderne, que chaque pays a fait un effort qui mérite salaire et qu'en définitive chaque homme qui accepte de vivre ce siècle n'a rien à perdre à passer quelques jours à Bruxelles. Inutile de tenter de visiter ce dédale universel en un jour : c'est fatigant et inutile. Le tour du monde en vingt-quatre heures appartient aux avions à réaction, pas aux piétons. Et, dans ce monde ultra moderne du presque XXIe siècle, aucun véhicule ne dépasse la vitesse de 10 km à l'heure. C'est exactement ce qui attend notre siècle si les autos continuent à proliférer comme les lapins.



Ici, on désintègre (en série)

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

L'inconvénient majeur de la critique est d'offrir l'opinion d'un seul — opinion qui ne peut **a priori** être partagée par tous. Cette nouvelle rubrique, qui paraîtra régulièrement, a pour but de passer à un crible plus objectif les livres que nous « désintégrons ». Vous y trouverez une vue d'ensemble de l'avis de divers spécialistes sur tous les ouvrages de S. F. récemment parus.

Le barème des cotations employées est le suivant :

•	Mauvais	* * *	Bon
*	Moyen	* * * *	Excellent
* *	Assez bon	(blanc :	pas lu ou abstention)

	JACQUES BERGIER	HERVÉ CALIXTE	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS
L'ADIEU AUX ASTRES..... par Serge Martel.	***	*	***	•	**	**	•	*
LE VOYAGEUR IMPRUDENT. par René Barjavel.	****	***	****	****	**	**	****	****
TERMINUS LES ÉTOILES... par Alfred Bester.	****	***	*	*	***	*	***	***
VÉNUS ET LE TITAN...... par Henry Kuttner.	***	**	**	**	**	***	***	**** (1)
PLANÈTE A GOGOS...... par F. Pohl et C. M. Kornbluth.	***	**	***	***	****	****	***	**
LE PÉRIL VIENT DE LA MER. par John Wyndham.	***	*	*	***	**	**	****	*** (1)
L'AUTRE COTÉ DU MONDE. par Murray Leinster.	**	•	*		*	*	*	** (1)
RÉSEAU DINOSAURE..... par Jimmy Guieu.	*	*	•		•	•		
LA MORT VIVANTE,..... par Stefan Wul.	*	*	*		*	*	**	
LE GRAND KIRN......... par B. R. Bruss.	***	•	*		•	*	*	

(1) Pierre Versins nous demande de préciser qu'il a lu ces romans seulement en anglais et ne saurait juger de leur adaptation française.

N. B. : Igor B. Maslowski, en voyage au moment de cette consultation, n'a pu y figurer. Précisons néanmoins que tous ses suffrages vont à **« Terminus les étoiles »**.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

— SCIENCE-FICTION —

par ALAIN DORÉMIEUX et IGOR B. MASLOWSKI

LE PERIL VIENT DE LA MER (The kraken wakes), **par John Wyndham** (Gallimard, « Rayon Fantastique »).

Il faut lire le remarquable roman de John Wyndham, pour voir ce qu'un écrivain intelligent et en pleine possession de son métier peut faire avec un thème de science-fiction somme toute banal. Contrairement à la plupart de ses confrères, Wyndham considère un roman de science-fiction avant tout comme un *roman,* c'est-à-dire comme une œuvre littéraire, et non comme un simple support d'idées. C'est précisément parce que la science-fiction oublie trop souvent d'être une littérature que ce trait mérite d'être signalé.

Ce qui écarte en effet beaucoup de lecteurs cultivés (ou se prétendant tels) de la S. F., c'est que, il faut bien le dire, la plupart des œuvres du genre, même si elles sont intéressantes, sont plus médiocrement écrites que la moyenne de la production romanesque en d'autres domaines. Certes, la science-fiction se rachète sur le plan des idées, et on trouve par contre plus de richesse intellectuelle dans presque toute œuvre de S. F. que dans un roman de type courant. Mais à quoi sert d'avoir des idées si c'est pour mal les exprimer, si la technicité ne sait pas s'enrober de poésie et si l'imagination scientifique est impuissante à quitter le domaine de l'abstraction ? En résumé, je crois que le problème pour la science-fiction, maintenant qu'elle s'est forgé un matériau et des moules où couler ce dernier, est de recruter des artisans qui sachent aussi être des artistes.

Cette voie, il existe déjà des auteurs qui nous la montrent. Le mois dernier, un article dans « Fiction » rendait hommage à juste titre à un Arthur Clarke, dont la supériorité sur les Van Vogt ou les Asimov est simple mais primordiale : il *sait écrire.* Il n'est d'ailleurs (heureusement) pas tout à fait le seul.

Sans doute Wyndham est-il moins important que Clarke ; il a surtout beaucoup moins d'imagination. Mais il supplée à cette carence par une rigueur exemplaire dans la conduite de son sujet, un bonheur d'expression constant dans l'évocation réaliste d'une situation extraordinaire, qui finissent par passionner tout autant que les brillantes trouvailles imaginatives dont d'autres seraient prodigues.

Comme « *Révolte des Triffides* » qui parut il y a deux ans dans une version abrégée au Fleuve Noir, « *Le péril vient de la mer* » raconte l'histoire d'une invasion de la Terre — sujet maintenant conventionnel entre tous. Et comme dans ce précédent roman, tous les événements sont décrits dans une optique strictement individuelle, par un témoin lucide et objectif, l'accent étant porté beaucoup moins sur ces événements en eux-mêmes que sur les réactions et les répercussions engendrées par eux.

Le roman prend ainsi une allure de reportage sur le vif, à l'accent d'autant plus authentique que l'histoire pourrait se dérouler de nos jours, que ce monde et cette société sont bien les nôtres.

Wyndham lui-même a précisé en ces termes sa conception de la littérature de science-fiction : « *Je pense qu'il existe de nombreux lecteurs qui*

goûtent des projections dans l'imaginaire correctement exécutées, mais que rebute un certain exhibitionnisme scientifique. J'ai donc tâché d'être moins explicite et plus implicite, de considérer les choses qui pourraient arriver, non aux habitants d'Uranus mais à nous-mêmes et à nos amis (*avec une acception très large accordée au mot* « *pourraient* »)*, tout en partant du principe que le lecteur cherche davantage à se distraire qu'à potasser un examen de physique.* »

J'ajouterai que cette position ne vaudrait rien, à mon sens, si le résultat ne montrait la merveilleuse faculté qu'a Wyndham de passer l'imaginaire au crible de la réalité. Je ne goûte, en effet, que modérément la science-fiction dite réaliste, formule qui ne sert souvent qu'à masquer la pauvreté et le vide. C'est pourquoi je me plais à souligner ce que la réussite de Wyndham me semble avoir d'exemplaire.

En fait, s'il fallait trouver une parenté à Wyndham, ce serait plutôt du côté de Wells que des science-fictionnistes modernes qu'il faudrait la chercher. « *Le péril vient de la mer* » rappelle souvent, par le ton et par l'optique, « *La guerre des mondes* ». Wyndham est d'ailleurs le premier à le noter, puisqu'il déclare avoir été influencé de façon décisive dans sa carrière par H. G. Wells et « *La guerre des mondes* » en particulier.

Selon certains fanatiques de la S. F., ce serait là la marque d'une inexcusable faiblesse, l'œuvre de Wyndham relevant d'un genre nettement démodé, voire dépassé. A cela je répondrai qu'il vaut mieux, aujourd'hui, écrire comme écrivait Wells en 1892 que comme le font beaucoup d'auteurs américains de S. F. en 1958.

Je ne pense pas que cela soit probant, mais je crois bon de souligner que, comme Wells et comme Clarke précisément, Wyndham est anglais. Cela se sent notamment dans un goût du détail et une minutie caractéristiques. Qu'il en résulte une certaine lenteur, je ne le nie pas, mais ce défaut britannique est à mes yeux moins grave que celui qui consiste à écrire comme avec ses pieds.

A. D.

•

LE VOYAGEUR IMPRUDENT, par René Barjavel (Denoël, « Présence du Futur »).

Philippe Curval et Gérard Klein ont abondamment parlé du « *Voyageur imprudent* » dans un article publié dans le numéro de « Fiction » de janvier. Je ne m'étendrai donc pas sur cette réédition, sinon pour rappeler que le roman de Barjavel est à mon sens un des plus beaux ouvrages français de science-fiction, ainsi qu'un des traitements les plus mémorables du thème du voyage temporel avec tous les paradoxes que celui-ci peut comporter — bref, une œuvre dont on s'aperçoit, rétrospectivement, qu'elle a fait date et qui aujourd'hui, quinze ans après sa parution, reste plus originale et plus prenante que la plupart des romans dont nous avons récemment pu juger. Les éditions Denoël ont eu une excellente idée en lui redonnant un lustre nouveau, dans le cadre de la collection « Présence du Futur », et on leur saura gré d'envisager de compléter l'opération en reprenant prochainement un autre roman de Barjavel, « *Ravage* », qui fait également partie du fonds de leur maison.

A. D.

•

LA FOLIE VERTE, par M. A. Rayjean (Fleuve Noir).

Ce livre est un roman d'aventures beaucoup plus qu'un ouvrage d'anticipation. Nous y voyons un savant inventer un appareil, ou plus exactement deux — un *vibrator* et un *revibrator* — qui lui permettent de se déplacer à distance grâce à la dissociation, puis à la synthèse des atomes du corps humain. Bien entendu, toutes les compagnies de transport du monde

s'élèvent contre cette invention qui les menace de faillite et celle-ci reste confinée au laboratoire. Toutefois, peu après, des phénomènes étranges se produisent un peu partout — un fantôme vert, immatériel, apparaît ici et là, faisant peur aux gens et les envoyant dans les asiles d'aliénés. Un reporter de la radio, Joe Maubry, soupçonne qu'un ancien assistant de l'inventeur du *vibrator* s'est emparé de l'invention à l'insu de son père spirituel et qu'il l'emploie à des fins personnelles et intéressées. Aidé d'une jeune journaliste, il entreprend une enquête qui manquera de provoquer leur perte à tous les deux mais qui finira par le *happy ending* traditionnel.

Roman d'aventure plus que d'anticipation, disais-je plus haut ; j'ajouterais même que l'ouvrage semble s'adresser davantage à la jeunesse qu'aux adultes. Il n'est pas ennuyeux, mais l'auteur n'a pas suffisamment développé son sujet sur le plan de la S. F., et nous avons constamment l'impression de lire une espèce de western dont nous savons parfaitement comment il se terminera — les bons seront récompensés et les méchants punis. Tout cela est bien décevant.

I. B. M.

— *FANTASTIQUE* —

par ALAIN DORÉMIEUX et GÉRARD KLEIN

LA CHANSON DE L'OISEAU ETRANGER, par Marcel Brion (Albin Michel).

Les lecteurs de « Fiction » ont lu déjà deux récits de Marcel Brion : « *La rue perdue* » (n° 33), et, tout récemment, « *Le carnaval d'Orvieto* » (n° 57), lequel figure au sommaire de ce copieux recueil de quatorze nouvelles qui est un peu une « somme » de l'œuvre fantastique de l'auteur.

Pour comprendre le fantastique de Brion et le goûter, il est d'abord nécessaire de noter que, chez lui, le conteur fantastique est inséparable du critique d'art. Ses récits sont avant tout des tableaux, ou plutôt des successions de tableaux, décrits en tant que tels. Brion crée le fantastique en dehors de l'action, parfois par son immobilité même, comme dans cette nouvelle curieuse et exemplaire qui a nom « *Sibylla Van Loon* », et qui n'est qu'un enchaînement de visions à la somptueuse beauté formelle, se répondant selon une construction quasi musicale : visions entièrement statiques, dont le hiératisme n'est rompu finalement que par un seul et unique geste — mais un geste capital — d'un personnage.

Il faut donc se borner ici à ne voir dans l'anecdote qu'un prétexte. La volonté de Brion est manifeste : elle consiste à transposer en littérature la peinture et la musique, qui constituent ses deux principales sources de réflexion. Ses thèmes sont fantastiques, et de façon plus générale poétiques, mais ils ne servent que de mince fil conducteur, de prétexte à brosser cette série de tableaux aux subtiles correspondances, qui finissent par donner l'impression d'admirer une galerie d'exposition imaginaire.

Une telle facture est extrême et risque au premier abord de heurter certains lecteurs. Il y a chez Brion un côté « vitrifié », minéral, qui fait penser à des natures mortes inhumaines, et qui peut faire croire à un manque de vie. D'autre part, on pourrait lui reprocher de trop lécher ses tableaux, de trop appuyer sur le raffinement d'une écriture très artiste, de sacrifier la spontanéité à la fabrication.

J'ai l'impression que, si l'on veut se donner la peine de se mettre sur la même « longueur d'ondes » que Brion, ces défauts doivent fondre comme neige au soleil. Il faut pénétrer cette œuvre avec lenteur et applica-

tion, pour mieux ensuite être sensible à ce qu'elle a de splendide.

Si l'on accepte de suivre le chemin que nous trace Brion, on sera facilement enclin à trouver à ces textes une étrange et troublante résonance, celle qu'auraient des rêves très élaborés et si soigneusement édifiés qu'aucune imagination nocturne ne serait assez riche pour les sécréter. Il n'est pas jusqu'à cet aspect de « musée de cires » qui ne finisse par devenir un pôle d'attraction supplémentaire, en ce sens qu'il cause un malaise lui-même source de fascination. Derrière cette beauté glacée de paysage lunaire, c'est comme si se dissimulait une réalité tellement indicible qu'on ne peut que la pressentir avec un frisson.

L'impression alors ressentie est curieusement semblable à celle que provoquent certains tableaux de Léonor Fini, dont l'œuvre est un saisissant pendant pictural à celle de Brion : ces mêmes paysages froids et immobiles où quelque chose d'inexplicable semble vous guetter, et ces mêmes créatures inquiétantes vous dédiant le songe figé dans leur regard creux.

Sans doute une telle conception de la littérature fantastique engendre-t-elle sa propre impasse. Tout l'art de Brion aura été de peupler cette impasse pour en faire un univers. Je ne crois pas que beaucoup d'auteurs fantastiques puissent se vanter d'une pareille réussite créatrice.

A. D.

•

LES TRANSPARENTS, par Vassily Photiades (Stock).

Imaginez un Truman Capote plus civilisé que l'auteur de « *Myriam* », un Borgès aussi adroit que l'immortel inventeur des labyrinthes rectilignes, un écrivain enfin qui sache aussi bien que Jean Ray glisser une odeur d'inquiétude dans une atmosphère ancienne, ou plutôt « patinée », ce qui n'est pas la même chose, et qui s'exprime enfin en un français parfaitement pur, en une langue parfaitement nette et précise, encore que l'éclat même de ces cristaux de mots soit toujours troublant, et vous aurez peut-être une idée des nouvelles de Photiades, si vous connaissez les écrivains précités. Si vous les aimez, « *Les transparents* » ont été réunis pour vous ; si vous les détestez, essayez Photiades, car il est cela et autre chose. Et si vous les ignorez, lisez-les bientôt, car la vie est brève ; mais lisez aussi Photiades. Les bonnes nouvelles sont rares. Les nouvelles fantastiques qui sachent être des nouvelles avant d'être fantastiques, ne se peuvent trouver dans la littérature contemporaine qu'à l'état de traces à peine décelables. En voici une mine étincelante.

Sont-ce des histoires ? A peine. Ce sont des trames plus réelles que des histoires ; ce sont des rêves, ou plutôt, des souvenirs. Il semble en effet que la mémoire et ses détours tienne la plus grande place non seulement dans les thèmes chers à Photiades, mais encore dans les méandres limpides de son style. Peut-être accomplit-il là le vœu de Poe : un écrivain devrait être le comptable exact de ses sentiments. Mais les souvenirs se transforment et s'effacent. C'est cela le temps. Il me semblait en lisant ces contes que la vie nous apportait moins de souvenirs qu'elle ne nous en emporte, que nous étions surtout des témoins du passé, disloqués par les jours, impuissants à retenir plus longtemps les contours effrités d'une réalité ensevelie. Car les héros de Photiades sont des fantômes du passé, ou bien des vampires du souvenir, tel l'étonnant illusionniste Coursegoule qui ressuscite les réalités mortes pour les enfouir dans l'oubli, ou le pianiste Hosptein qui, une main dans le passé, une main dans l'avenir, joue dans le silence du présent une inaudible symphonie.

Le temps et l'oubli dont nous sommes captifs, voilà un thème cher à Borgès qu'exprime avec sérénité Photiades dans son texte le plus court, peut-être le meilleur, « *Les captifs* ». Ou bien les souvenirs plus réels que

les rêveurs, pour ceux qui savent voir, de « *L'arbre à billes* ». Ici et là, pourtant, une pointe de mièvrerie, légère, à peine perceptible, nécessaire peut-être à la mémoire, déformation du souvenir : unique mais sans doute capital défaut de ce livre ensorcelant. A moins que le temps n'emporte avec lui la trop grande douceur de la magie et ne laisse subsister que la froide pureté d'un parfait irréel.

G. K.

— *ÉPOUVANTE* —

par IGOR B. MASLOWSKI

L'HERBE AUX PENDUS, par Kurt Steiner (Fleuve Noir).

Ce roman nous conte l'histoire d'un professeur de lycée à qui, certain soir, un mystérieux individu vient offrir, pour la modique somme de 5 francs, une mandragore. Francis Carmeaux, esprit fort et laïque, hésite, puis se dit qu'après tout il ne risque pas grand-chose et achète la fantastique racine. Le soir même, celle-ci se transforme en un affreux nain qui se met au service de Carmeaux en lui précisant qu'il a pour mission d'assurer la fortune de son propriétaire. L'ennui est que le nain évolue dans une autre dimension et que Carmeaux l'ignore, prenant pour de la réalité toutes les aventures ou plutôt les mésaventures qui lui arrivent, et quand il s'en apercevra il sera trop tard.

L'ouvrage n'est pas sans qualités, les « changements » de dimension sont décrits d'une façon extrêmement habile, mais l'auteur ne parvient que rarement à nous communiquer un sentiment d'angoisse, encore moins de terreur. Quant à son personnage principal, son comportement est d'une naïveté tellement désarmante qu'au bout d'un certain nombre de pages nous cessons de nous intéresser à lui et, le roman terminé, nous nous disons qu'il n'a pas volé le sort qui sera le sien.

•

GREFFE MORTELLE, par Marc Agapit (Fleuve Noir).

Voici, en revanche, un échantillon parfait du genre épouvante. Raconté par le fantôme d'un garçonnet de cinq ans, le roman nous décrit les malheurs d'une famille dont les membres périront, les uns après les autres, par suite de la vengeance posthume d'un mort. L'auteur a traité fort bien son sujet, dans un style d'une extrême simplicité, mais qui crée précisément l'atmosphère voulue ; on a l'impression, plutôt que de lire un roman, de vivre un cauchemar, un cauchemar de la nature de ceux dont on se demande, une fois réveillé, si c'était rêve ou réalité. Même l'intrusion de la police à la fin laisse planer un doute sur le caractère de l'aventure qui nous est contée. « *Greffe mortelle* » est certainement un des meilleurs ouvrages à paraître dans la collection qui l'abrite.

I. B. M.

— *SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES* —

par JACQUES BERGIER et GÉRARD KLEIN

LES TREIZE MARCHES VERS L'ATOME, par Charles-Noël Martin (Horizons de France).

Le livre de luxe est courant en matière d'art. Il y en a eu peu jusqu'à présent en matière de vulgarisation scientifique, et pourtant la vision scientifique du monde a sa propre beauté et une grande valeur esthétique. C'est ce qu'ont fort bien compris les éditions Horizons de France

en publiant le dernier livre de Charles-Noël Martin. Ce physicien courageux, qui fut le premier à attirer l'attention sur le danger des explosions nucléaires, n'a plus besoin d'être présenté aux lecteurs de « Fiction ». Son dernier livre est basé sur une idée tout à fait extraordinaire. Si on part d'un centimètre, il faut diviser 13 fois par 10 successivement cette longueur avant d'en arriver aux dimensions du noyau atomique. En 118 photographies, Charles-Noël Martin nous fait parcourir cet extraordinaire voyage. C'est de la science-fiction matérialisée. Chaudement recommandé.

J. B.

•

LE SOLEIL, par Etienne Lalou (Ed. Robert Delpire).

Voici encore un livre de luxe à base scientifique. Il comporte des planches en couleurs et il est basé sur une célèbre émission de télévision. Il montre tout aussi bien que l'ouvrage de Charles-Noël Martin dont nous venons de parler que, dans le domaine du livre d'art, il y a de la place pour la vulgarisation scientifique.

J. B.

•

LA LUNE, PLANETE DES HOMMES, par R. Lechêne (Del Duca).

La colonisation de la Lune est pour demain. Cet ouvrage, le deuxième de l'excellente collection dirigée par M. Lucien Barnier, est à peine une anticipation. Il décrit d'après des informations précises et avec d'excellentes illustrations ce que va être la colonisation de la Lune. Nos lecteurs le compareront avec profit au recueil de nouvelles de Heinlein, « *L'homme qui vendit la Lune* », qui vient de paraître chez Hachette dans la collection « Le Rayon Fantastique ».

J. B.

•

LES PROPHETES DES DERNIERS TEMPS, présenté par Suzanne Jacquemin (Ed. de La Colombe).

L'inspiration de cet ouvrage est infiniment respectable, comme toute émotion religieuse sincère. Mais il n'emporte pas la conviction. On ne voit pas pourquoi en particulier (p. 21), l'apocalypse de Saint Jean prédit l'avion à hélice et non pas l'avion à réaction moderne ou la V2 pendant que le prophète y était !

J. B.

•

REVES D'INGENIEURS, par Willy Ley (Mame, collection « Découvertes ».

On sait que Willy Ley est l'un des journalistes scientifiques les plus en vue aux U. S. A. Ses articles dans « *Astounding Science Fiction* » valent régulièrement à cette sérieuse revue un courrier abondant dans lequel se mêlent félicitations et injures. C'est que Ley s'efforce toujours de décrire les techniques de l'avenir et qu'il n'est rien de plus âpre au monde que les disputes d'ingénieurs à propos de leurs travaux, si ce n'est les colloques scientifiques.

Ces « *Rêves d'ingénieurs* » s'ouvrent sur un cauchemar : celui de la disparition des sources classiques d'énergie, le charbon et le pétrole. Il nous a semblé que Willy Ley était un peu pessimiste à ce propos, eu égard aux rapports des économistes et des géographes ; mais nous pouvons sans peine admettre son point de départ, à savoir que des réserves, si importantes soient-elles, sont limitées et qu'un beau jour on en verra le bout.

Et après ? Eh bien, après, il faudra recourir à d'autres sources d'énergie, plus originales celles-là, et selon toute vraisemblance inépuisables, celles que nous offrent les éléments. Willy Ley décrit dans son ouvrage les études et les réalisations qui ont été entreprises et dans certains cas menées à bien afin d'employer l'énergie des volcans, celle

du soleil, la puissance de la mer, et celle enfin de l'océan atmosphérique dans lequel nous baignons. Dans l'état actuel des choses, l'énergie des volcans et celle du vent ont été largement exploitées. Le soleil et la mer sont moins bien partagés, mais le stade des expériences est largement dépassé.

On notera que trois au moins de ces mines d'énergie ne font qu'employer de façon détournée l'énergie solaire, la question n'étant pas résolue en ce qui concerne l'énergie géothermique.

Un fait significatif sur le plan économique est que les pays qui ont déjà développé ces sources d'énergie sont pauvres en ressources classiques. Il se pourrait bien qu'ils se trouvent ainsi à l'avant-garde du progrès et que leur pauvreté ne se mue finalement en abondance. Ainsi l'Italie, qui domine de mieux en mieux la puissance parfois explosive des volcans. Ainsi la France, qui bien que mieux partagée, gagnerait à économiser son charbon en utilisant les ressources de la mer ou du vent. Peu ou pas de travaux de ce genre aux Etats-Unis où les ressources classiques, pétrole et charbon, sont, dans l'état actuel des choses, d'un prix de revient moins élevé.

Toujours est-il que les bouleversements politiques et économiques que pourrait apporter la mise en valeur de ces « nouvelles » richesses seraient considérables : le traditionnel déséquilibre entre pays riches et développés, et pays pauvres et sous-développés pourrait se renverser.

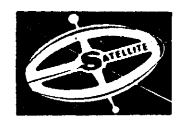
On notera pourtant que tous ces travaux sont colossaux et qu'ils exigent des investissements considérables, correspondant bien par là à des rêves d'ingénieurs, désireux de rebâtir la carte du monde, de réédifier la structure des côtes et de transformer la surface aride des déserts en gigantesques cellules photo-électriques. Il est peu douteux, cependant, qu'ils soient menés à bien un jour ou l'autre, tant leur élaboration est aujourd'hui poussée. Par leur immensité même, ces projets appartiennent bien à ce grandiose avenir que nous envisageons tous plus ou moins confusément, et avec plus ou moins de sérénité.

A noter que Willy Ley n'accorde aucune place dans son livre à l'énergie atomique. Sans doute parce qu'on en a déjà beaucoup, et peut-être même trop, parlé. Peut-être aussi parce qu'elle est beaucoup moins rentable qu'on ne l'a dit, et à coup sûr extrêmement délicate à manipuler, sinon dangereuse. Les volcans, le soleil, la mer et la tempête sont de vieux amis, ou de vieux ennemis, de l'homme. Il sait qu'il peut leur faire confiance.

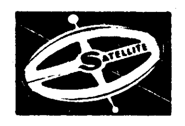
G. K.



LISEZ CHAQUE MOIS



SATELLITE



les cahiers de la science-fiction

Au sommaire du numéro de Septembre qui paraîtra le 15 :

la fin du roman de **MARK STARR :**
AGENT GALACTIQUE

LES RECRUTEURS
par GÉRARD KLEIN

ALLOUSE POUR TOUS
par JACQUES JANUS

LES MAUVES
par SVEN LOTUS

et de nombreuses autres nouvelles.

●

Et n'oubliez pas que la souscription sera bientôt close pour la première série des numéros spéciaux du CLUB SATELLITE comprenant :

LES HOMMES STELLAIRES (Starmen), de **LEIGH BRACKETT**

LA GALAXIE NOIRE (Black Galaxy), de **MURRAY LEINSTER**

RENAISSANCE (Renaissance), de **RAYMOND F. JONES**

LE PONT SUR LES ÉTOILES, de **JACK WILLIAMSON et JAMES E. GUNN**

Prix des quatre numéros de la série n° 1 :

1400 F en envoi ordinaire
1600 F en envoi recommandé

Règlement par mandat ou chèque bancaire aux
Éditions du SATELLITE
18, rue de la Chaussée-d'Antin - Paris 9e
C. C. P. 16.279.22 Paris

Le premier volume sortira des presses le 15 Septembre.

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1958. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

UN CLUB DU LIVRE
A LA FORMULE NOUVELLE :
club du livre policier

Bientôt dans la collection " Les Classiques du Roman Policier " :

LE MYSTÈRE DU SOULIER BLANC

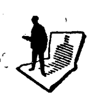
par ELLERY QUEEN

Nouvelle traduction intégrale de Catherine Grégoire

Qui a tué Mrs Doorn, fondatrice d'un des plus grands hôpitaux de New York ? Enigme d'autant plus étrange que le crime a été commis sur la table d'opération, au moment même où la victime allait subir une intervention chirurgicale.

Vous suivrez avec passion la très habile enquête à laquelle se livre Ellery Queen et vous pourrez y participer vous-même.

En effet, selon une méthode qui lui est chère, Ellery Queen, avant la fin du roman, lance son habituel « Défi au lecteur ». Tous les éléments du problème vous auront été donnés, à vous de voir si vous êtes aussi fin limier qu'Ellery Queen. En même temps qu'un roman passionnant, ce livre constitue un jeu intellectuel des plus subtils. C'est la première fois que ce célèbre roman d'Ellery Queen est publié dans sa version intégrale, la traduction qui en avait été donnée il y a une vingtaine d'années ayant été à l'époque considérablement abrégée.



Un volume avec signet, sous jaquette rhodoïd, reliure pleine toile bleu pâle, ornée d'une vignette en deux couleurs. — Format 13,5×20. — Impression soignée en deux couleurs sur papier offset afnor VII des Papeteries Libert. — Gardes et dépliant intérieur illustrés en 2 couleurs. — Composition en Baskerville (300 pages).

- **Introduction de Maurice-Bernard Endrèbe.**
- **Biographie et photo hors-texte d'Ellery Queen.**
- **Bibliographie des œuvres de l'auteur traduites en français.**
- **Maquettes et disposition typographique de Joop Van Couwelar.**

Date de sortie : début octobre. Hâtez-vous de profiter du prix spécial de souscription (voir bulletin de commande au verso).

BULLETIN DE COMMANDE

A retourner au CLUB du LIVRE POLICIER,
96, rue de la Victoire, Paris 9e.

Je soussigné (Remplir en ettres capitales S. V. P.)

NOM : .... PRÉNOM : ....

RUE : .... N° : ....

VIILLE : .... DÉPT : ....

commande :

LE MYSTÈRE DU SOULIER BLANC, par ELLERY QUEEN, **au prix spécial de souscription, valable jusqu'au 20 Septembre, de 1 500 Frs** (dont 200 Frs pour frais de manutention, emballage et port). — Suisse : **16,50 Frs S.** (dont 2,05 Frs S.). — Belgique : **189 Frs B.** (dont 24 Frs B.)

LA CHAMBRE ARDENTE, par JOHN DICKSON CARR, au prix de **1 600 Frs** (dont 200 Frs pour frais de manutention, emballage et port). — Suisse : **18 Frs S.** (dont 2,05 Frs S.) — Belgique : **206 Frs B.** (dont 24 Frs B.)

LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN (2 vol.), par MAURICE LEBLANC, au prix de **2 650 Frs** (dont 250 Frs pour frais de manutention, emballage et port). — Suisse : **30 Frs S.** (dont 3 Frs S.) — Belgique : **340 Frs B.** (dont 35 Frs B.)

Je règle le montant de cette commande soit :	Frs français	Frs suisses	Frs belges
LE MYSTÈRE DU SOULIER BLANC.			
LA CHAMBRE ARDENTE			
LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN.			
Total.........			

N. B. - Aucun envoi n'est fait contre remboursement

par (Un chèque bancaire ci-joint ou mandat-poste ci-join
(Un mandat de versement C/C } C.C.P 15813-98
(Un virement chèque postal

Rayer la mention inutile)

adressé au **CLUB DU LIVRE POLICIER**
96, rue de la Victoire, PARIS 9e

Cette commande me permet d'être inscrit d'office comme membre du Club et d'être directement documenté par vous sur les ouvrages à paraître ultérieurement et dont 'acquisition sera réservée aux seuls membres du Club.

I est bien entendu que le fait d'être membre ne me crée néanmoins aucune obligation ultérieure d'achat.

Le .... *Signature :*

POUR LA SUISSE : M. Vuilleumier 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. I.6112
POUR LA BELGIQUE : Agence Franco Belge de Presse
57, avenue des Citrinelles, Auderghem-Bruxelles. C. C. P. 612-51

clp